
LE ROMAN CANADIEN
ALPHONSE LOISELLE
LE PONT ROUGE
ROMAN
CANADIEN
INÉDIT
25c

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

Le Pont Rouge

Roman canadien inédit

PAR

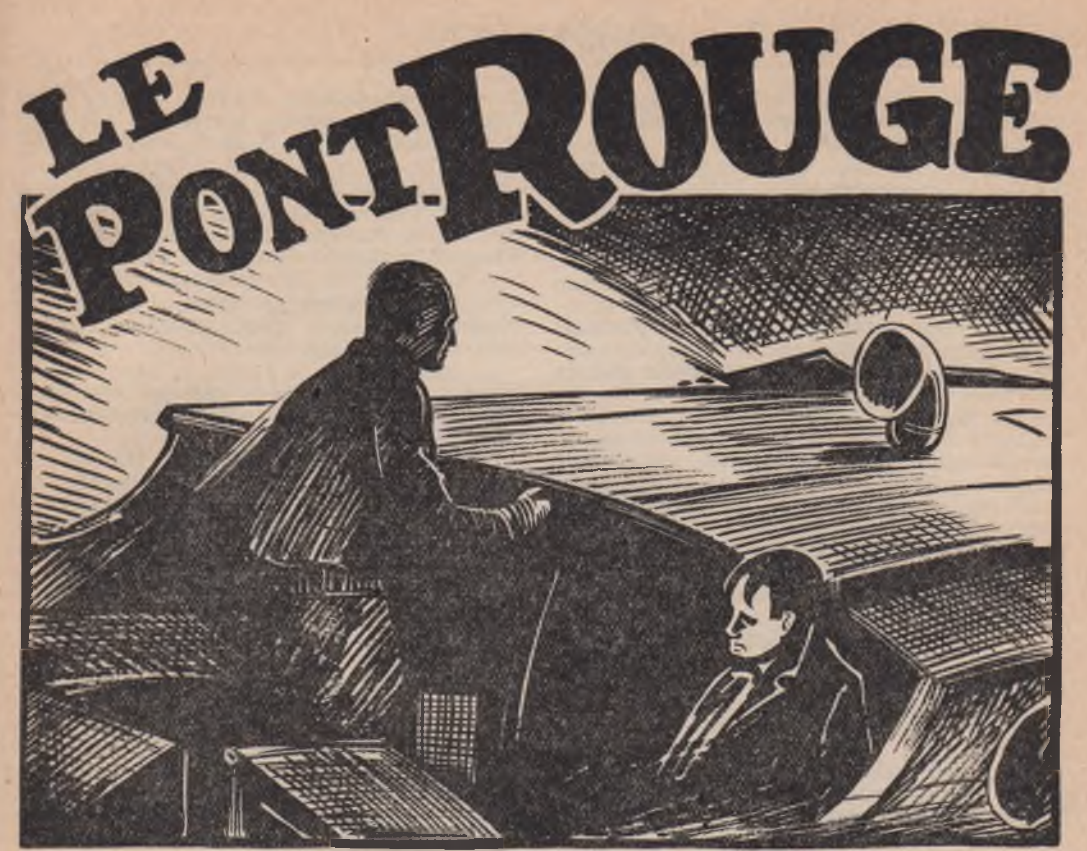
ALPHONSE LOISELLE

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.



PAR ALPHONSE LOISELLE Illustrations d'Albert Fournier

I

LA RENCONTRE

Roxane était son nom. Il l'avait aperçue sur sa véranda un soir d'été. Elle habitait durant les vacances une jolie et pimpante villa au bord d'un lac, dans les Laurentides. Le chemin du village l'y avait conduit par une après-midi ensoleillée et chaude du mois de juillet. Les cigales jetaient, dans le ciel bleu et lourd, leurs cris stridents et continus. Le sable s'imprégnait sur les arbustes de la route et recouvrait de poussière les souliers de notre jeune héros, cavalier précoce et amoureux de vingt ans. Elle en avait dix-huit aujourd'hui même... Il l'avait appris d'un ami. On devait aussi fêter ce soir-là son anniversaire de naissance et il se creusait le cerveau afin de trouver un prétexte, d'être au nombre des invités.

Par un heureux hasard il fit la rencontre de Pierre qui habitait depuis de longues années cet endroit de villégiature. Il y venait chaque été dès le mois de juin pour récupérer ses forces, brisées par des études qu'il poursuivait à un collège classique.

—Ne viens-tu pas avec moi, chez Roxane, dit Pierre?

Léandre était naturellement timide soit par hérédité ou autrement. Il hésita un instant, puis contrôlant soudain un mouvement de refus qui l'eût écarté à tout jamais de l'objet de ses rêves, il hasarda une réponse affirmative.

—Ce serait pour moi, dit-il, un grand plaisir.

Pierre ne soupçonna pas tout d'abord le sens de ces paroles.

—Tu devrais faire la connaissance de Roxane.

Léandre en était depuis longtemps, bien longtemps convaincu.

Mais lorsqu'il entendit prononcer ces mots il ne put réprimer un mouvement de satisfaction qui s'exprima sur son visage presqu'enfantin par un sourire heureux. Il était possédé à cette heure d'une sorte d'ivresse, qu'il ne pouvait définir, ni contrôler, mais qui faisait s'épanouir dans ses traits, de larges rayons de bonheur.

—Viens, dit Pierre, nous arrêterons un instant.

Il accompagna son ami, le coeur battant, les tempes en feu, un peu gauche dans ses mouvements, mais décidé malgré tout à tenter l'effort décisif pour s'attirer, sinon l'amour, du moins l'amitié, de celle qu'il convoitait en secret.

Il gravirent le petit escalier d'entrée et, tournant à gauche, se trouvèrent soudain en face de Roxane, la tête penchée, dans une pose attentive, plongée dans une lecture.

—Roxane, dit Pierre, permettez-moi de vous présenter un ami, Léandre Saint-Cyr, un de mes confrères de classe.

—Bonjour, monsieur, dit simplement la jeune fille, sans affectation.

—Je suis très heureux de vous rencontrer, répondit Léandre, avec empressement.

—Prenez un siège, monsieur, ajouta Roxane. Et se levant elle disposa sa berçeuse de façon à agrandir le cercle.

Les parents de Roxane, la famille Dumontois, étaient les propriétaires de cette charmante villa admirablement sise sur le côteau, près du Lac Noir.

A ce moment un grand calme planait sur la contrée environnante. C'était l'heure où la nature semblait comme magnétisée par quelque jongleur puissant.

Les feuilles des arbres bruissaient à peine. Au loin un canot glissait léger sur l'eau miroitante.

—Quel magnifique panorama, s'exclama Léandre, en jetant les yeux vers les montagnes verdoyantes dont la crête se dessinait clairement à l'horizon.

—Nous aimons bien nos Laurentides, répondit Roxane. Et elle sont pour nous des entités très chères, que nous quittons toujours avec regret et revoyons avec joie.

—Il n'y a pas de plus beau paysage au monde, répéta Pierre.

—Les trois amants de la nature se turent dans une commune admiration et la cigale par son chant proclama à son tour les beautés de la création.

—Vous serez à la réunion, ce soir, demanda ensuite Roxane à Pierre!

—Je me ferai un plaisir de ne pas y manquer.

—Et vous monsieur, quoi que je ne vous connaisse pas très bien, puis-je me permettre de vous inviter?

—Vous pouvez certainement vous le permettre, mais je me demande vraiment si je puis accepter?

—Faisons trève aux formalités et promettez-moi d'accompagner Pierre.

—Alors j'accepte, dit Léandre, et je vous remercie de l'invitation.

Roxane n'était âgée que de 18 ans, comme nous l'avons dit. A cet âge, les jeunes filles sont d'ordinaire très légères. Elles n'ont pas d'idées bien arrêtées, sur la vie, l'amour, l'avenir, la destinée. Elles aperçoivent le monde, l'univers, comme à travers un prisme. Précieuses, elles sont parfois ridicules.

Roxane n'était pas de celles-là. Simple sans être naïve, mondaine tout en étant réservée, elle s'intéressait aux questions littéraires. La lecture l'avait déjà marquée d'une empreinte originale. Elle était initiée aux graves questions de l'amour par ce qu'elle avait lu et entendu. Mais son expérience se limitait là. Elle se résumait à la théorie sans aucune pratique. Elle l'avait acquise comme toutes les choses qu'elle savait d'ailleurs, dans les livres. A ce point de vue on pouvait lui reprocher d'avoir trop lu et un peu de tout indifféremment. Après un entretien plutôt banal, les jeunes amis quittèrent Roxane. Léandre s'était levé à regret. Il ne pouvait détacher les yeux de cette jeune fille qui lui apparaissait aujourd'hui comme la réalisation de tous ses rêves de jeunesse et d'étudiant.

Oui c'est bien elle qu'il avait remarquée dans ses lectures; elle, qu'il avait frôlée dans les rues, quand son regard s'attachait à une femme; elle qu'il avait peut-être suivie, qui sait, attiré par la grâce d'une jolie passante!

Tous ces personnages étaient réalisés en Roxane. Elle était jolie, attrayante, intelligente: c'était... son rêve.

La blancheur de la figure, la régularité des traits, l'ondoiement de la chevelure, la poésie des yeux, tels étaient les attraits physiques que Léandre aimait en elle.

On chuchotait dans le village que la belle Roxane était atteinte de phtisie pulmonaire. On ajoutait même que son médecin avait conseillé à M. Dumontois de la conduire à la campagne, surtout dans les Laurentides, endroit très recommandé pour les tuberculeux.

Etait-ce la tuberculose qui lui donnait cet air languissant, qui lui conférait ces manières aristocratiques, ces gestes infiniment doux?

Etait-ce la tuberculose qui l'auréolait d'un voile de mélancolie qui la faisait aimer davantage de tous ceux qui l'approchaient? Léandre sans analyser le pourquoi de son amour naissant pour Roxane ne s'était jamais senti aussi attiré vers une jeune fille. Et il lui sembla soudain que son amour pour elle serait éternel.

La fête de l'anniversaire eût lieu. Contrairement à ce qu'avait pensé tout d'abord Léandre, elle fut plutôt familiale que mondaine. Les invités causaient ensemble par petits groupes. Une jeune fille plus hardie que les autres, s'installa au piano et exécuta un de ces fox-trots endiablés qui nous font taper du pied malgré nous.

Les danseurs se levèrent. Ils passèrent allègrement leur bras autour de la taille des jeunes filles qui ne résistèrent pas et furent entraînées bientôt dans un joli tourbillon. Puis après quelques numéros de danse, chacun regagna sa place.

—Jouez-nous une de nos mélodies favorites, lança un des jeunes gens, en s'adressant à Roxane.

—Faites-m'en grâce, supplia-t-elle.

—Nous insistons, répliqua-t-il.

Acquiesçant au désir de tous, Roxane se mit au piano et exécuta une de ces mélodies troublantes, qui font les délices des mélomanes. De douces intonations faisaient suite à de vibrants accords. Les modulations se présentaient dans une parfaite harmonie.

Léandre, retiré à l'écart, était transporté par cette musique qu'il croyait presque céleste. Il avait le regard rivé à Roxane. Il se serait levé pour la prendre dans ses bras ou embrasser ses doigts agiles d'une finesse exquise et d'une blancheur immaculée.

La soirée terminée, les deux amis Léandre et Pierre se retirèrent enchantés d'avoir passé de si belles heures.

Puis Léandre quitta Pierre et s'en fut par la route obscure.

Des milliers d'étoiles scintillaient dans le ciel et en les contemplant il crut apercevoir une légion d'âmes qui chantaient son bonheur. Il n'avait arraché à Roxane aucun aveu, aucune promesse, découvert aucun indice d'amitié ou d'amour pour lui. Et cependant il était heureux. Tout l'espoir de ses vingt ans et tout l'enthousiasme de sa jeunesse le remplissaient d'une émotion indéfinissable.

Il marchait lentement, détournant la tête quelquefois pour regarder dans le lointain les lumières scintillantes de la maison de la jeune fille.

Roxane, nom aimé, béni entre tous. Ce nom cadençait sa marche. Il le répétait aux arbres des alentours, le murmurait aux étoiles et de crainte que quelqu'un l'entendit, le balbutiait presque, quelquefois.

"Roxane" était écrit bien profondément dans son coeur. La brise du soir le caressait au front de son haleine parfumée. Il entra chez lui avec son précieux secret et sa prière du soir fut un acte d'amour pour Roxane. Il s'endormit avec une grande espérance.

II

LE PONT ROUGE

Au détour de la route, à l'entrée du village, dans un bosquet de verdure, se dressait soudain l'arche du pont rouge. Une rivière au lit profond coulait silencieusement. Les arbres penchés sur l'onde tranquille semblaient vouloir l'atteindre dans un effort désespéré. Le pont rouge était bien connu des jeunes du voisinage. Des serments éternels s'étaient échangés sous ce toit hospitalier par des nuits étoilées et chaudes des mois d'été. Que de souvenirs il gardait dans son enceinte, tantôt obscure, tantôt traversée par les rayons du soleil. Ses poutres lézardées, vieillies, usées, avaient été les témoins d'événements intimes qu'elles ne dévoileraient jamais.

Léandre connaissait bien le pont rouge. C'est là qu'il était venu par les crépuscules dorés, qu'il avait songé à son avenir, s'était entretenu avec ce vieil ami, des choses du coeur; espérances, projets, ambitions.

Un jour, retiré à l'écart, couché presque dans l'herbe touffue, à quelques pas du pont, il lui avait adressé dans un mouvement de transport un hymne d'admiration et de reconnaissance. Devant ce vieux pont rabougri il avait repassé dans sa mémoire tous les ponts qu'il connaissait, les vieux ponts de chez nous et se parlant comme à lui-même, avait répété ces paroles.

« Ponts métalliques, ponts d'acier, ponts cimentés, ponts de bois, couleur brique ou grisâtre, ponts de rivières, de fleuves, de sources, de vallées, ponts géants dont les bras étreingnent deux rives éloignées, ponts minuscules, jetés là comme une passerelle; tous, vous nous parlez d'un passé glorieux, paisible, oublié, perdu, lointain, vous êtes les témoins d'un autre âge, qui s'efface à mesure que vos vieilles planches sont lézardées et que vos poutres roussies par le soleil ou moisies par la pluie sont les victimes du temps. Et vous, ponts métalliques, superbes d'élan, orgueilleux de votre solidité, vous traversez des cours d'eau, où hier encore voguait libre d'air et d'espace le voyageur, en pleine nature, sauvage, pittoresque.

« Vous êtes fiers à côté des ponts rouges construits par nos aïeux au temps de la cognée. Votre structure colossale en impose aux humbles ponceaux, qui à vos côtés font figure de parias de la misère. Mais ils sont de bonnes vieilles choses que nous nous plaisons à admirer. Ponts de chez nous, aimés, bénis, hospitaliers, charmants, rustiques, graves et rêveurs, vous êtes des sentinelles vigilantes, des guetteurs solitaires des moines silencieux dans le désert des bois et des champs. »

Les ponts ont chacun une histoire. Ils ont été le théâtre de romances. Combien furent les témoins silencieux de scènes idylliques? Combien de jeunes amoureux les ont traversés la main dans la main? Appuyés à leurs balustrades, ils ont rêvé devant le panorama magnifique qui se déroulait à leurs yeux. Ils ont regardé le soleil plongeant à l'horizon, reflété dans l'eau tranquile. Ils ont assisté à la parade de toutes les couleurs, au couchant.

Ils se sont extasiés devant un croissant de lune, qui semblable à une vigie, veillait au-dessus du pont rustique, enveloppé alors dans sa torpeur et son immobilité.

« Ponts sublimes de beauté, dans la langueur des nuits trop moites, continua Léandre. Ponts étincelants sous l'astre de feu, ou ruisselants sous la pluie. Ponts enveloppés dans la brume ou le brouillard, comme un bijou dans la ouate. Ponts emprisonnés dans la glace et revêtus de neige. Ponts battus par la tempête. O vous tous, les ponts de chez nous, nous vous aimons à toute heure du jour et de la nuit, en toute saison, à toute âge, car votre vie est liée intimement à la nôtre et vous êtes sujets à toutes les intempéries comme nous le sommes à toutes les passions. »

Un autre jour, il revint au pont rouge. Il était quatre heures de l'après-midi, et l'on aurait dit que le soleil se faisait plus brillant au fur et a mesure qu'il descendait a l'horizon. Chemise décolletée, bras nus, pantalons khakis, cheveux au vent, un livre sous le bras Léandre approchait lentement.

Le paysage l'intéressait à un très haut point. Les montagnes attiraient son regard et il ne pouvait en détacher ses yeux, tant elles lui apparaissaient bleuâtres.

Il scruta l'horizon. Sur la route pas âme qui vive! Une voiture pourtant vint à passer, mais elle disparut aussitôt dans l'insondable mystère de la grande route sauvage. Un tourbillon de poussière en retombant marquait son passage. Le calme se fit de nouveau et Léandre prit place confortable dans le lit de foin.

Tout à coup, entendant des pas il relève la tête et aperçoit, faisant irruption au détour de la route, des jeunes filles qu'il ne reconnut pas tout d'abord mais qui lui parurent bientôt familières. Roxane venait de son côté, accompagnée par sa soeur, sans doute. Il se leva, vint à leur rencontre et s'aperçut qu'il ne s'était

pas trompé sur l'autre jeune fille; c'était bien la soeur de Roxane, Cécile.

—Comme vous, mesdemoiselles, je recherche la solitude, les bois, les champs, dit-il.

— « O beata solitudo, o sola beatitudo », « O bienheureuse solitude, O seule béatitude », répliqua Cécile, sans doute pour étaler un latin qu'elle avait appris à l'Ecole supérieure.

—Ce mot, dit Léandre, me rappelle un souvenir. Lorsque j'étais en méthode au collège de Montréal, mon professeur de grec, était de plus un amateur de roches, on appelle cela un géo logue. Aussi afin de ne pas être importuné plus que de raison, avait-il placé cette phrase symbolique à l'entrée de sa chambre.

—J'admire votre professeur, dit Roxane.

Léandre ne sembla pas goûter cette remarque.

Cécile, d'un tact parfait, jugea à propos de fausser compagnie à Roxane et à Léandre. Elle les quitta aimablement.

Devenus seuls les deux jeunes gens ne trouvèrent pas tout d'abord le mot approprié pour entamer la conversation. Roxane, plus hardie, questionna.

—Pourquoi aimez-vous la solitude?

—Pourquoi? Parce qu'elle seule nous apprend la véritable signification de la vie. Les beautés de la nature, dans un paysage comme celui-ci, nous démontrent la grandeur de la Création.

—Voilà que vous vous faites prédicateur, dit Roxane.

—Oui je prêche sur un beau sujet, l'oeuvre créatrice. La liberté humaine et la contemplation du ciel étoilé, ajouta Léandre, ne sont-ils pas bien propres à nous démontrer la grandeur de l'oeuvre de Dieu? Méditez quelques instants seulement ces deux points et vous serez confondue.

—Savez-vous, dit Roxane, que vous parlez comme un futur prêtre!

—J'y songe quelquefois et je me demande si ce n'est pas là ma place.

—Auriez-vous l'intention d'entrer au séminaire?

—Peut-être.

Possédez-vous la vocation seulement, monsieur le prédicateur?

—Il n'y a pas de vocation. Mais le sacrifice que le prêtre fait de ses plaisirs, de ses chances de succès dans le monde, de son bonheur dans la famille, crée la vocation.

—Alors tout le monde est appelé, mais il y a peu d'élus.

—Parfaitement, mademoiselle.

—Et vous connaissez sans doute cette parole de l'apôtre: « Mariez-vous, vous faites bien, mais ne vous mariez pas, vous faites mieux ».

—Pour moi, dit Roxane, la vocation religieuse ne me dit rien qui vaille. J'aime trop le monde, voyez-vous. Quelle poésie. Ah oui, lutter, rentrer dans la mêlée des âmes: voilà un noble but.

—Difficile à atteindre.

—Parfois. Mais il me semble que tous deux, si le sort le permettait, nous pourrions y parvenir.

—Ce rêve est trop beau et je crains qu'il ne se réalise.

—Ne brûlons pas les étapes, répliqua Roxane. Nous sommes jeunes. Vous êtes encore étudiant et je n'ai que 18 ans. Cet âge est encore sans pitié et je pourrais vous rendre malheureux en vous promettant déjà ce que je ne puis donner.

—L'univers est si grand et les hommes si nombreux, dit Léandre!

—Et les femmes si légères et si impressionnables, ajouta Roxane!

Ils échangèrent un regard. Ils s'étaient rapprochés et Léandre repoussant l'herbe haute fit asseoir sa compagne. Il s'installa près d'elle.

Une senteur d'érable parvenait jusqu'à eux et ils étaient presque enivrés de l'air des champs et des bois rapprochés. L'érablière n'était pas très éloignée. On apercevait, tout près, la ferme d'un brave cultivateur dont les champs étaient en culture. L'odeur de trèfle et de luzerne, transportée par la brise, se mêlait à la senteur des arbres de la forêt avoisinante.

De nouveau nos jeunes solitaires gardèrent le silence. Quel est cet oiseau qui, par son chant les ramena à la réalité? Ils ne le surent pas, mais cette note gaie jetée avant la rentrée au nid, les avait incités à continuer la conversation si bien commencée.

—N'avez-vous jamais aimé, demanda audacieusement Roxane en le fixant de ses grands yeux noirs, et en tournant vers lui ses lèvres brûlantes?

—Jamais parfaitement. Il est vrai, ajouta-t-il, que je suis encore novice dans la carrière.

—Les étudiants commencent leur noviciat de très bonne heure et savent quoi décider après quelques expériences.

—Oui, nous nous occupons de l'amour. Un peu trop même, si bien que cela nuit aux études, à l'avenir, à la vocation.

—Vous devez acquérir de l'expérience avant de fixer votre choix.

—Je le connais, dit Léandre, en mordant ses mots.

—Etes-vous misanthrope?

—Oh, non, mais voyez-vous, c'est peut-être les circonstances qui me forcent à penser ainsi.

—Comment? Est-ce que par hasard vous auriez pris une décision?

—Je désire être prêtre, répliqua Léandre.

—Je ne vous crois pas.

—Il me semble que tout m'incite à embrasser cette carrière.

—N'aimeriez-vous pas à devenir médecin célèbre, ou encore avocat renommé, possédant une nombreuse clientèle et coulant des jours heureux?

—Je ne puis.

—La profession de notariat ne vous sourit-elle pas?

—Parfois.

—Mais enfin, je crois qu'avec votre instruction vous pourriez vous créer un bel avenir!

— !...

—Les professionnels ne forment-ils pas la classe dirigeante, la haute classe comme on dit, de notre ville de Montréal et de notre belle province de Québec?

—Oui, je sais tout cela, mais voyez-vous, Roxane, je n'ai pas été privilégié du sort et de

la fortune. Mes parents se sont imposé de lourds sacrifices pour me donner une éducation conforme à mes aspirations et à mes aptitudes. Mais une fois diplômé du classique, je crains qu'il ne soit difficile pour eux de me tenir à l'Université de Montréal.

Roxane ne prisa beaucoup ce petit discours. Elle ajouta, décidée à bien définir sa pensée:

—Mon père est avocat. Je m'intéresse à ses travaux, à ses plaidoieries. Je me passionne pour ses succès, je suis avec intérêt son avancement et me glorifie de ses victoires. Je rêve d'épouser un jour ou l'autre, oh! je ne suis pas pressée, un professionnel qui me fera honneur et sur qui rejaillira un peu la gloire de notre nom.

—Vos ambitions sont légitimes, prononça Léandre. Je vous admire, j'admire votre idéal, il est noble et élevé; j'envie le sort de ce futur époux, car vous serez sans doute une épouse dévouée, intelligente et bonne. Je vous souhaite du bonheur... beaucoup de bonheur.

—Le bonheur, dit Roxane, il est à notre porté, c'est nous qui l'édifions en préparant la voie à toutes les joies nobles et pures.

—Puissiez-vous toujours être animée des mêmes sentiments!

Le soir venait lentement. Roxane s'en aperçut.

—Il fait presque brun, dit-elle. Il me faut rentrer car je serais réprimandée.

Elle se leva. Léandre la dévorait presque des yeux. Sa taille était bien élancée. Ses cheveux frissonnaient gaiement sous le vent du crépuscule. Ses yeux brillaient d'une flamme ardente. Le visage était toujours d'une blancheur remarquable que Léandre trouvait adorable. Il la frôla. Elle tressaillit! Etait-ce la fraîcheur des champs? Non, elle sentit que l'heure de la séparation avait sonné. Résolue, elle demanda à son compagnon de la reconduire chez elle.

Tous deux prirent le chemin du retour. Passant devant une maisonnette, Léandre attira son attention sur un superbe parterre qui ornait de façon luxueuse la devanture. Les iris, les pivoines, les narcisses, les tulipes faisaient bon voisinage et offraient un ensemble merveilleux de couleurs. Montant à la clôture les rosiers invitaient presque les passants à la cueillette. Léandre détacha une rose et l'offrit à Roxane. Celle-ci prit la fleur élégamment, entra chez elle et montant les trois marches, envoya un adieu à Léandre, d'un geste gracieux.

Le vieux pont rouge de la rivière gardait un nouveau secret et les eaux profondes qui coulaient entre ses piliers emportaient vers des rives inconnues les mots révélateurs que Léandre avait dits à Roxane...

III

VOYAGE AUX CHUTES

« Il sera prêtre! Aussi que de brebis errantes
Reprendront sous ses soins, heureuses, repentantes,
La route du bercail
Et que de malheureux, instruits par sa parole,
A son exemple, iront de l'Equateur au Pôle,
Livrer la guerre au mal. »

Ils s'étaient revus souvent depuis. Les vacances achevaient. Leurs rencontres avaient été l'occasion de longues conversations, de graves discussions. Monsieur Dumontois ne permettait pas encore à sa fille d'être fréquentée assiduement. De son côté, celle-ci avait de la sympathie pour Léandre. Sa présence la charmait, mais elle ne ressentait aucun véritable amour. Léandre vivait dans l'angoisse, tourmenté d'une part par sa vocation, et de l'autre par l'intérêt qu'il portait à la jeune fille. Un combat s'était engagé dans son coeur entre ces deux idéals et il ne pouvait parvenir à faire taire sa conscience ou à chasser pour jamais le souvenir de Rozane.

Ces jours de vacances s'écoulaient divisés en promenades, lectures, voyages à travers la campagne, à pied ou en auto, excursions de pêche, et que sais-je encore?

Par dessus tout, sa grande préoccupation était Roxane. Le soir venu il partait seul, passait et repassait devant sa maison. Quelquefois, l'apercevant sur sa véranda, il lui adressait la parole.

Une sorte d'intimité naissait entre les deux. Ils se comprenaient, se parlaient à coeur ouvert, se confiaient leurs joies, leurs chagrins, leurs ambitions. Mais Léandre désirait davantage.

Pourquoi ne pas lui dévoiler mon amour, se disait-il?

M'aime-t-elle un peu? Je ne crois pas! Si j'en étais convaincu, ma vie pourrait bien prendre une nouvelle tournure. Cet amour me fortifierait, me donnerait le courage de vaincre toutes les difficultés, pécuniaires et autres. J'étudierais le Droit. Je serais avocat et, soutenu par la pensée de Roxane, je parviendrais, qui sait, à un degré élevé dans l'échelle sociale.

Un autre jour, découragé par l'accueil presque froid que lui avait fait Roxane, dégoûté de tout, de l'amour, du Droit, de la Société il se laissait aller à des idées sombres! Il prenait alors le chemin du lac et assis sur quelque roche de la grève il repassait en son esprit toutes les étapes de son adolescence. Il se trouvait alors en face d'un dilemme bien difficile à résoudre. Sa volonté était chancelante, aussi fragile que cette herbe qu'il cueillait d'un geste!

—Prêtre, se disait-il, je serai prêtre... Ah! oui, prêcher devant des auditoires nombreux et attentifs la parole de Dieu, revêtir l'habit sacerdotal, faire une vie d'études, devenir savant, respecté, béni de Dieu et des hommes!

Son idéal était très élevé. Il chassait de sa pensée le nom de Roxane, tâchait de l'éloigner de son coeur. Il était humain cependant. Toutes ces préoccupations ne pouvaient l'empêcher d'y penser encore, d'y penser toujours!

Il revoyait sa silhouette gracieuse dans la vague qui dansait à ses pieds, dans les nuages qui prenaient toutes les formes et toutes les couleurs. Il sentait sa faiblesse devant la puissance de l'amour.

Toutes ses idées, mêlées, opposées, si différentes, le rendaient presque fou.

A bout de force, vaincu, ténébreux, la tête dans les mains, il pleurait amèrement comme un enfant qui ne peut obtenir le jouet désiré ou le bébé demandant qu'on lui apporte la lune qu'il aperçoit à travers la fenêtre. Il pleurait silencieusement et sentait les larmes mouiller ses paupières. Honteux, il se levait, décidé à tenter l'impossible et regagnait sa demeure d'un pas ferme. Ses parents ne connaissaient pas l'âpre lutte qu'il soutenait. Ils espéraient que leur fils serait prêtre. Ils assisteraient à sa première messe, ils le verraient gravir les marches du sanctuaire et pencheraient leur tête pour recevoir sa bénédiction.

Ils ne savaient pas que l'amour faisait chez lui de rapides progrès et que la petite Roxane Dumontois était la cause de son silence, de son air mélancolique, de ses veilles fiévreuses, en un mot de son caractère changeant peu à peu et devenant parfois hargneux, revêche, pour ne pas dire rebelle.

Un grand combat se livrait dans son âme et ils n'en connaissaient pas la cause.

Vers la fin d'août, Léandre décida d'effectuer un voyage en bateau aux Chutes Niagara, en passant par les Mille-Iles.

Ses vacances achevaient. Les relations entre lui et Roxane demeuraient les mêmes. Le combat intérieur se continuait et devait être la cause de tous ses malheurs.

Il se rendit chez son amie pour lui dire aurevoir. Elle parut attristée de le voir partir et l'invita à lui rendre visite à la ville. Il le lui promit. Ils se quittèrent avec regret, emportant chacun un agréable souvenir des heures délicieuses qu'ils avaient passées ensemble. Le train s'ébranla. Léandre eut un frisson d'émotion quand la locomotive lança aux échos des Laurentides un cri strident qui fut longuement répercuté.

IV

LE BATEAU SUR LE SABLE

Par un heureux hasard, Léandre fit le voyage aux Chutes Niagara en compagnie des membres d'une chorale. Hommes et femmes étaient presque en aussi grand nombre. En montant sur le bateau quelques minutes avant le départ, il remarqua sur le pont une jeune fille qui lui plut au premier regard.

Après une journée, les passagers avaient noué des relations et ils appartenaient tous maintenant à cette grande famille qui se déplaçait pour goûter les joies saines d'un trajet en vapeur et admirer la plus belle merveille de la nature: les chutes Niagara.

Sans la moindre hésitation, enhardi sans doute par sa courte expérience avec Roxane, Léandre s'approcha de la jeune fille et d'un ton charmeur, avec une politesse exquise et feinte il la salua par ces paroles.

—Quel voyage idéal et quelle température magnifique!

—Oui, en effet, répondit la jeune fille, nous sommes favorisés sous tous les rapports!

—Je suis certain que vous vous plaisez bien dans ce voyage!

—Comment ne pas être au comble du bonheur. Le trajet nous offre à tous points de vue des délices pour l'esprit.

—C'est la première fois que j'effectue une excursion semblable et j'en suis enchanté.

Nos deux voyageurs gardèrent le silence. La jeune fille était d'une beauté attrayante. Elle plaisait à première vue. Yeux moqueurs, visage rieur, chevelure d'ébène, teint bronzé, finesse de traits, tout en faisait un petit être charmeur!

Elle connaissait la gamme de l'espièglerie, savait remporter tous les suffrages de même que tous les coeurs. Elle s'appelait Gisèle. Appartenant à une bonne famille de Montréal, les Girard, elle possédait cependant une grande liberté d'action qu'elle savait au besoin faire servir à son avantage et dans son intérêt.

Employée de bureau en vacances, elle désirait utitiser ces quinze jours de façon opportune. Léandre, joli brun de vingt ans, grand, aux épaules carrées, quoique assez maigre d'apparence, yeux noirs et moustache proéminente, lui fit bonne impression. Elle désirait l'attirer à elle car il paraissait fier d'allure, possédait des manières distinguées et une démarche élégante.

—Ce serait pour moi un compagnon de voyage très distrayant, se disait Gisèle. Le couple offrait donc tous les avantages d'un accord parfait.

Léandre fit un effort pour épater sa compagne par un language châtié.

—Permettez-moi de vous demander votre nom?

—Gisèle Girard, dit-elle.

—Je me nomme Léandre Saint-Cyr, suis étudiant et adore les jeunes filles, répondit-il, avec son plus fin sourire.

Une entente était conclue, cimentée par une première déclaration. Les choses devaient s'accommoder par la suite.

Le vapeur avait franchi une première étape. A vrai dire le passage du canal avait été monotone. Cependant il existait un certain intérêt à voir s'ouvrir et se refermer les écluses nombreuses. Le Lac Saint-Louis apparut ensuite et d'autant plus magnifique que le bateau sortait d'un chenal étroit. Le canal Soulanges traverse une campagne accidentée riche de parures. Quelques moutons s'abreuvant à l'eau du canal, providentielle pour eux, s'enfuyèrent à l'approche du monstre, qui crachait la fumée par ses grandes cheminées.

Sur le pont, les voyageurs, lunettes au point, exploraient les alentours, s'acharnant à découvrir, qui, un clocher, qui, une maison connue, qui, un paysage particulier, unique en son genre, bien qu'ils en aient vu cent fois de semblables. La température était idéale, le paysage en fleurs; on pouvait bien s'extasier.

—Il y a des souvenirs, expliqua Léandre, qui demeurent gravés profondément dans notre esprit. Les souvenirs de voyage sont de ceux-là.

Le nouveau, le jamais vu nous frappe davantage. Quelque chose chez nous nous laisse indifférent, qui, à l'étranger, ou du moins en dehors de notre ville, nous intéresse au plus haut point. Pour avoir voulu tout examiner avec soin, connaître, voir, découvrir, approfondir, nous nous souvenons beaucoup mieux et les lieux visités ne s'effacent pas de sitôt de notre mémoire.

—Je suis assurée, répondit Gisèle Girard, de ne jamais oublier ce voyage.

—Nous ne pourrons l'oublier, mais bien heureux celui qui sait parfaitement histoire et géographie, le voyage sera plus intéressant et aussi plus profitable. Cependant on s'instruit toujours à voyager. Le développement intellectuel est complet si l'on peut y ajouter le voyage.

—Vous vous intéressez au mouvement intellectuel. Je suppose que vous possédez une haute culture et que vous ne perdez aucune occasion d'accroître vos connaissances et de parfaire votre savoir, demanda Gisèle.

—Oui mademoiselle, ma vie est tout intellectuelle. Je me passionne à la lecture de livres littéraires, scientifiques et j'ai un faible pour les traités d'économie sociale et politique.

—Nos goûts ne sont pas les mêmes. Ma vie est toute mondaine. Je ne lis que très rarement. Ah! si, dans les tramways en me rendant au bureau. Mais mes livres sont bien insipides. Ce sont des bouquins peu coûteux, des romans populaires qui se résument toujours à la même trame. Les romans se ressemblent. Vous y voyez un ménage heureux bouleversé par une femme coquette, chercheuse d'or, la plupart du temps, et perverse toujours.

—C'est la vie que voulez-vous! Je ne m'arrête pas à ces joutes passionnelles. Vous faites une vie mondaine? dives-vous.

—Ah, oui, je suis libre, voyez-vous! Je gagne bon salaire, mes sorties ne sont pas contrôlées et mes parents ne me cherchent pas chicane.

—Mais enfin, qu'entendez-vous par liberté et vie mondaine?

—C'est vrai, reprit Gisèle, vous êtes encore au collège! Un jour vous serez initié à la vie mondaine!

—Interne au collège, je n'ai guère connu cette liberté dont vous parlez.

—Je suppose que vous serez libre un jour? demanda Gisèle.

—Je l'espère. Cette année je terminerai ma philosophie dans un externat, c'est ma dernière année.

—Je le souhaite pour vous, s'exclama Gisèle.

—J'ai l'intention de m'amuser un peu, comme vous le faites. Il faut vivre sa vie.

—Ah! ce que vous vous amuserez, monsieur Léandre. Montréal, vous savez, nous offre de si belles distractions: les soirées, les théâtres, les bals, les hôtels, les clubs, les mascarades, les « party ». Tenez, vous ne connaissez pas ce que c'est qu'un « party » à Montréal?

—Non, du moins je n'y ai jamais assisté.

—Je vous y conduirai un soir lorsque nous nous reverrons cet hiver, dit-elle, en le fixant de ses yeux malicieux.

—Je vous quitte à regret, dit-il.

—A bientôt, monsieur Léandre.

Cette journée s'était achevée pourtant avec l'admiration d'un coucher de soleil alors que le bateau file droit son chemin.

L'obscurité enveloppait maintenant la terre et l'eau. Seul le ciel était un peu illuminé d'étoiles. La lune ne devait pas apparaître ce soir-là.

Blotti dans un coin, les pieds sur une chaise, les bras croisés, l'oeil au guet, Léandre écoutait le clapotement des vagues contre la proue du navire. Le chenal s'élargissait. Il se leva, et appuyé au bastingage sondait les mystères de l'abîme. Le nom de Roxane surgit à son esprit. Il songea durant quelques instants à sa petite amie.

De tous les visages qu'il avait rencontrés, depuis qu'il l'avait quittée, pas un ne l'avait autant impressionné. C'est qu'il aimait Roxane, de toutes les forces de son être. Il l'aimait plus ce soir encore, car sa coquette Gisèle ne souffrait pas la comparaison avec elle.

Roxane l'avait accaparé tout entier. Il était désormais attaché à elle comme le lierre au rocher. Il comprit que jamais il ne pourrait la quitter.

—Mais alors, se disait-il, comment gagner son affection et obtenir sa considération?

Un nuage sombre passa sur son front. Il pensait à sa vocation, à son avenir, et présumait que son rêve était fou, et que son idéal était vain.

—Pourquoi l'ai-je rencontrée, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même? J'aurais été si heureux au séminaire! Les autres jeunes filles ne me disent rien.

Léandre se trompait sûrement. Il ne pouvait réprimer un sentiment d'attrait pour toutes les jeunes filles qu'il rencontrait. Ce jour-là encore lorsqu'il s'était approché de Gisèle Girard, jolie brunette, pleine de vie, remplie d'attraits, il avait ressenti une fois de plus l'attrait visible qu'il portait à l'autre sexe.

C'était bien la chose la plus naturelle au monde. Mais à part la passion rien ne l'intéressait dans les jeunes filles. Il les croyait toutes superficielles, hautaines, prétentieuses, légères.

Roxane seule pourrait être une entrave à sa vocation. Il le savait, il le sentait, et ce soir il était plus triste encore qu'à l'ordinaire, rempli de sa pensée et de l'amour qu'il lui vouait.

Près de lui, au vivoir, les dames et les jeunes fille avaient organisé un petit concert à bord. Une musique sentimentale s'élevait bientôt. Une frêle jeune fille était au piano.

Tout à côté, contre le couloir, il revit sa Gisèle Girard, qui lui parut très enjouée. Elle riait et ses yeux vifs et charmants tranchaient sur les physionomies plutôt mornes de ses compagnes. Léandre s'intéressait à elle vraisemblablement.

—Acquerrons de l'expérience et profitons du moment présent, décida-t-il.

Il chassa loin de lui les idées sombres pour goûter les joies saines de son voyage. Il regagna sa cabine, se coucha, s'endormit rapidement. Des bruits insolites le réveillèrent à deux heures de la nuit. Les lumières des cabines étaient allumées. On chuchotait dans les pas-

sages. Des voix, des commandements, des courses!

—Croyez-vous qu'il y a du danger, exclama quelqu'un?

Il n'y tint pas. Sautant à bas du lit, deux instants plus tard il était au courant de ce qui se passait. Le pilote avait faite échouer le bateau sur le sable...

V

JOUIR DE LA VIE

Léandre sort sur le pont. Une pluie fine, une température humide le transit. Le bateau penche passablement d'un côté. Il y a déjà nombre de passagers qui scrutent l'obscurité, demandent des explications, s'inquiètent du danger.

Les femmes se pressent contre leur mari, les jeunes filles se groupent, les officiers maintiennent l'ordre et rassurent tout le monde. Le bateau semble pencher davantage.

Léandre revient à l'intérieur. Il fait la rencontre de demoiselles en robe de nuit qui le questionnent. Elles courent à leur cabine, en ressortent avec leur manteau et se dirigent vers le pont. Léandre fait de même.

Tout danger a maintenant disparu. Le bateau est bel et bien emprisonné dans le sable.

Voici Gisèle Girard qui apparaît. Elle semble très calme et rit plutôt de l'aventure. Elle est enveloppée d'une mante qui laisse paraître un pan de sa robe de nuit. Léandre se dirige vers elle.

—Une belle aventure, n'est-ce pas?

—Auriez-vous été mon sauveteur? dit-elle en s'approchant de lui.

—Le rivage n'est pas très éloigné et vous n'êtes pas trop lourde, répondit-il, en passant ses bras autour de la taille de Gisèle.

Une pluie maussade tombait. Gisèle n'offrit aucune résistance à l'étreinte de Léandre. Ce n'était plus une Gisèle fanfaronne, coquette, mondaine, mais bien un pauvre petit être transi, échevelé... Il la pressait contre sa poitrine et et tachait de la réchauffer un peu.

L'endroit était visiblement malsain et il persistait à ne pas vouloir le quitter.

—Monsieur Léandre, demanda Gisèle, savez-vous que j'aurais peur de regagner ma cabine après un incident semblable. Je ne dormirais pas. Si vous y consentez, nous veillerons et causerons gentiment tous deux jusqu'à ce que l'aurore nous prouve réellement qu'il n'y a aucun danger.

—L'idée est excellente.

Ils entrèrent au vivoir. Les passagers regagnaient leur cabine. Léandre et Gisèle s'installèrent confortablement. La pluie ruisselait sur le pont et crépitait contre les vitres de côté en faisant un joli cliquetis.

—Ainsi nous demeurerons sur le sable jusqu'à ce que les remorqueurs tirent notre bateau? damanda Gisèle.

—Ils arriveront probablement durant l'avant-midi. On a envoyé un message par sans-fil, et le capitaine a jugé bon d'attendre au jour pour placer des manoeuvres au travail.

—Pourvu que ces remorqueurs ne nous retournent pas sans dessus-dessous!

—Ne craignez rien, reprit Léandre, tout danger est maintenant disparu et nous continuerons ce voyage. Nous bénéficierons d'une journée de plus. Mais la compagnie de navigation y perdra ainsi que les organisateurs de cette excursion!

—Des incidents semblables accroissent l'intérêt mutuel que nous nous portons, l'un l'autre, ne trouvez-vous pas?

—J'en suis convaincu, répondit Léandre. Le malheur quelquefois resserre les liens d'amitié, plus facilement que le bonheur, prononça-t-il sentencieusement.

—Vous paraissez morose ce soir, monsieur Léandre, remarqua Gisèle.

—Voyez-vous, souligna Léandre, d'un ton triste, nous ne sommes pas toujours maîtres de nos impressions.

—Est-ce que par hasard cet échouement vous aurait effrayé outre mesure?

—Oh, non pas, car j'ai déjà tout oublié.

—Alors vous pensez à autre chose, à une petite amie éloignée, que vous chérissez bien et dont le souvenir ce soir se fait plus pressant??

—Peut-être!...

—Ah! Mon cher ami, pourquoi vous arrêter à ces considérations et ne pas jouir de la vie avec toute la force de vos vingt ans!

—Jouir de la vie, jouir à vingt ans, répéta Léandre!...

—Eh oui! Rire, chanter, aimer sans souci du passé, sans crainte de l'avenir!

—L'avenir, Gisèle, dit Léandre, en prenant les mains de la jeune fille, mais vous ne semblez pas connaître toute la portée de ce mot.

—Oh! Nous avons bien le temps d'y songer, répondit-elle.

Elle s'était rapprochée de lui et abandonnait maintenant sa tête sur son épaule.

Pas un bruit n'était venu troubler ce recueillement amoureux. Le vapeur était immobilisé. Les machines s'étaient tues. Les passagers dormaient à cette heure de la nuit. Seuls quelques officiers montaient la garde et les garçons répondaient à de rares appels de nuit.

Ils portaient en passant un regard furtif, inquisiteur, vers nos deux jeunes amoureux et ils se seraient crus importuns de venir troubler le colloque intime. Les veilleuses faisaient l'office de guetteurs solitaires et jetaient des ombres blafardes sur les panneaux de papier-tenture.

—Si vous demeurez externe cet hiver, continua Gisèle en jetant vers Léandre un regard invitant j'espère que nous nous rencontrerons et que nous nous amuserons bien tous deux.

—Oui, j'aurai besoin de distractions et je suis certain que vous m'en procurerez, répondit Léandre.

—Il y a d'abord le théâtre. Je raffole aussi des représentations cinématographiques. J'y vais jusqu'a cinq fois par semaine.

—Et vous avez des étoiles favorites, je suppose?

—Comme vous pensez bien!

—J'aime le théâtre, s'expliqua Léandre, le vrai; pas le faisandé, ni le suranné, mais le théâtre classique ou moderne, et je regrette que notre

bonne population de Montréal soit privée souvent d'un tel régal artistique.

—Voyons, Léandre, promettez-moi de m'accompagner au théâtre, nous nous y distrairons tous deux, vous verrez. Comme cela sera charmant!

—Oui nous irons parfois, répondit Léandre.

—Etes-vous déjà allé à un bal! demanda avec ténacité Gisèle.

—Jamais. Mais je compte bien y aller un jour.

—Faudrait-il que je vous y conduise?

—Serais-je en sûreté au moins avec vous, questionna Léandre?

—Ne soyez pas méchant, répondit Gisèle amèrement.

—Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu froisser votre modestie.

Gisèle Girard connaissait le vieux jeu. Celui qui consiste à s'attirer la tendresse, la sympathie, la compassion d'un homme. Elle était plus que novice dans cette matière. Aussi elle fut très satisfaite de voir s'attendrir son jeune ami.

—Je me rappelle encore mon premier bal, Léandre, c'était à l'hôtel Mont-Royal. Un ami m'y avait coduit un soir de février. Il y a de cela trois ans. Lucien, c'était son nom, avait revêtu ses plus beaux atours et inutile de vous dire que ma toilette était à l'avenant. Il vint me chercher en auto. Arrivés à l'hôtel, des valets stylés ouvrirent la portière de l'auto. Rendue à la salle du bal je fus frappée du coup d'oeil magnifique que les toilettes des hommes et des femmes jetaient au milieu des lustres d'argent et des candélabres illuminés. J'étais comme stupéfiée devant tant de luxe, de riches parures. La musique cadençait la valse ou le fox-trot. Elle faisait pirouetter allègrement des centaines de couples qui s'adonnaient avec joie à leur art favori.

J'entrai dans la danse au bras de mon ami et je me crus durant quelques instants l'héroïne de quelque rêve magnifique! Ah! L'impression de notre premier bal ne s'efface pas de sitôt.

L'émotion fit perler une larme. Gisèle voulait à tout prix gagner le coeur de Léandre.

—J'étais bien jeune alors. Mais aujourd'hui, dit-elle, en se redressant, fronçant les sourcils d'un air décidé, je vais au bal comme vous allez à un cours de latin ou de grec.

—Ainsi vous avez l'expérience de ces sorties?

—Oui. Nous partons en groupe, nous dansons au Ritz, au Mont-Royal, au Queen's et nous ne perdons pas une occasion de nous amuser ferme. Il faut être à la page.

—Comme disait Strowski, après sa visite au Canada!

—Nous rentrons tard dans la nuit. Les bals ne finissent pas toujours de la façon que vous croyez.

—Oh!

—Non! vous savez que la danse ne s'éternise pas. Il est très monotone de garder le protocole mondain durant des heures. Les danseurs nous plaisent, la danse nous réjouit, nous ravit, la musique nous enchante. Après minuit les jeunes gens deviennent gais, oh! très gais, vous comprenez, le vin, le cocktail, les intermissions, la cigarette, la vapeur enivrante, tout cela agit fortement sur les nerfs et alors nous quittons l'hôtel et nous aimons à faire de longues randonnées en auto à travers la ville.

A Montréal, comme à New-York, Paris, Détroit ou Boston, les noctambules sont nombreux et la ville ne repose pas beaucoup. Dans le centre surtout, l'on rencontre des gens, quelques-uns à physionomie louche, qui ont banqueté ici et là, couru à des rendez-vous, demeuré dans les clubs et que sais-je encore? Il n'est pas bon de s'aventurer seul. Nous sortons par groupe. Quelquefois nous nous rendons chez un ami qui nous reçoit à bras ouverts et nous offre l'hospitalité pour quelque temps. Les jeunes gens de nos jours aiment à trinquer ensemble et les jeunes filles en profitent pour griller une cigarette. Voilà le plaisir, mon cher Léandre, et vous serez des nôtres bientôt j'espère?

—Oui, oui, nous nous amuserons bien, répondit laconiquement le jeune homme.

—Vous comprenez qu'en de telles circonstances il est assez difficile d'arrêter son choix sur quelqu'un. Aussi je ne me suis attachée encore à personne. Je connais beaucoup de jeunes gens, tous me plaisent. J'aime leurs manières, j'adore leur compagnie. Ils sont galants, généreux, roulent auto et font bon train de vie. Un jour ou l'autre je sais qu'il faudra bien que je songe au mariage. Mais je n'entrevois pas de vie heureuse de ce côté.

Il me semble que la liberté de parole et d'action est le seul gage de bonheur et peut-être ne pourrai-je jamais me décider à contracter alliance.

—Gisèle, dit Léandre, je crois que vous faites fausse route. Il se pourrait que vous le regrettiez un jour.

—Mon cher Léandre, il est difficile de brûler ce qu'on a adoré!

C'est ainsi que j'entends le véritable sens de la vie et pas autrement. De nos jours, la vie de famille est devenue monotone. C'est vieux jeu. C'est du prisé, du déjà vu. Croyez-m'en, Léandre, jouissez de la vie, de ses bienfaits. Jouissez de ses plaisirs, de ses douceurs, faites-vous d'aimables compagnes qui vous cajoleront et sauront vous rendre au centuple les sacrifices que vous vous imposerez pour elles.

Jouissez de la poésie qui se détache des choses et des gens. Aimez, aimez passionnément les jolies femmes que vous rencontrez, ajouta-t-elle, en approchant sa tête de la sienne.

Son regard était suppliant et tendre. Leurs lèvres se rencontrèrent.

Léandre était bien gagné à la cause de Gisèle. Il était décidé à s'engager dans la voie qu'elle lui traçait, sinon de manière définitive, du moins afin de tenter une expérience.

Elle était encore sous le charme de ce court moment d'ivresse.

Comment ne pas être amoureux, quand le temps et le lieu s'y prêtent si bien? Comment ne pas être attirés l'un vers l'autre, quand, le hasard aidant, une jeune fille et un jeune homme se rencontrent sur un bateau, se plaisent l'un l'autre, que la jeune fille est audacieuse et le jeune homme inexpérimenté? Ah, oui, comment

ne pas jouir du moment qui passe et qui s'enfuit si rapidement, comme la vague qui court sur le fleuve immense!

Ils s'abandonnèrent ensuite à de longues discussions et le jour arriva inopinément pour rompre la plus belle conversation amoureuse.

Vénus disparaissait... pour laisser place à Phoebus.

Voici l'aurore, de pâles lueurs, annonciatrices du soleil, apparaissent à l'horizon. Les sept couleurs de l'arc-en-ciel formaient dans le lointain un magnifique tableau.

Une grande lueur montait dans le ciel du côté de l'Orient. On aurait dit une fusée gigantesque dont les constellations lumineuses étaient projetées de toutes parts. Le firmament était en feu, un feu jaunâtre, puis rose et enfin pourpre éclatant.

Les nuages étaient pourchassés de tous les côtés. Le soleil apparut dans toute sa splendeur matinale, jetant à la terre endormie le signe du réveil.

Les rivages étaient inondés de clarté, l'eau scintillait de mille éclats argentés et le vapeur penché sur le côté devait avoir bien mauvaise mine dans tout ce paysage.

Léandre et Gisèle se séparèrent bons amis. Le jeune homme s'intéressait maintenant à cette petite créature étonnante. Mais il ne ressentait pour elle aucun amour véritable.

Brisé de fatigue, il se jeta sur son lit et dormit bien profondément.

Léandre avait fait une conquête, car Gisèle se sentait attirée vers lui de plus en plus. Il oubliait Roxane et il n'eut pas une pensée pour elle avant de s'endormir.

VI

SPECTACLE GRANDIOSE

Après que trois remorqueurs eurent retiré le navire et l'eurent replacé dans le chenal, celui-ci continua sa route sans escale jusqu'à Cornwall, ville industrielle de l'Ontario.

Il est tard dans l'après-midi. Quelques bambins accourent pieds nus à l'arrivée du bateau. Prestement ils enlèvent leur casquette et c'est un cri général pour demander un souvenir de passage, ne fut-ce qu'un sou. Bientôt les sous pleuvent de toutes parts et une lutte s'engage entre les petits gars pour la conquête du veau d'or. La force prime le droit et le plus heureux des quêteurs est aussi le plus fort. Le bateau démarre tandis que l'à-bas, les bambins lancent les dernières notes d'un « O Canada » ardemment sollicité.

A Morrisburg, les voyageurs descendent et visitent la petite église catholique. Par le Saint-Laurent toujours aimé et le Lac-Ontario immense, le bateau arrive à Baie Alexandria, petite ville américaine à l'entrée des Mille-Iles.

C'est un coin idéal dont le Canada et les Etats-Unis se partagent les splendeurs. Après le débarquement, des Yachts confortables et coquettement parés sont mis à la disposition des voyageurs. Les châteaux, à l'entrée des Mille-Iles, avec leurs tourelles arc-boutées, frappent l'attention. Ils répondent à la description de ces petits domaines du temps de la féodalité.

Alors commence à travers les îles nombreuses un trajet inoubliable. Chaque île est un amas de verdure. La plupart sont habitées. Le propriétaire est roi sur son île. Aussi les transformations heureuses que plusieurs ont dû nécessairement subir sont toutes à l'honneur de leur seigneur.

Ici c'est un pont rustique, qui unit deux îles, là c'est une baignoire avec tout le moderne, y compris chaloupes, yachts, etc. Plus loin, c'est un kiosque, qui, perdu dans le vert, surplombe le paysage.

Les voyageurs quittèrent avec regret ce lieu enchanteur des Mille-Iles. La rivière Niagara, qui se déverse du lac Erié dans le lac Ontario, a trente-six milles de long. Sa descente d'un lac à l'autre est d'une hauteur de trois cent trente-quatre pieds.

Elle roule ses flots tumultueux sur un plan très incliné. Le tramway longe la rive sur tout le parcours. C'est une chute continue.

Les eaux se précipitent avec furie contre les roches et les escarpements des bords. Elles se heurtent, se brisent, s'élèvent et s'affaissent. Elles forment à certains endroits des monticules dont la crête est panachée de l'écume blanche des vagues en courroux.

Léandre avait pris place à côté de Gisèle, dans le tramway.

Ces vagues de furie sont bien l'image de ma vie, tourmentée, hésitante, courroucée, se disait-il.

Il regardait couler les flots. Comme eux il était maintenant le jouet des circonstances, des aspérités de la route. Il allait, hésitant, incertain, ballotté sur la mer du monde.

—Ne trouvez-vous pas, dit-il à Gisèle, que ces eaux qui courent ainsi entraînées par le courant nous donnent la signification de la rapidité de nos jours.

—Oh, non! Léandre, reprit Gisèle, c'est plutôt l'image de ma vie. Regardez comme l'onde coule librement, trace son chemin malgré tous les obstacles. La lame est libre, fière, altière, elle franchit les étapes, elle vogue à l'aventure.

—C'est vrai, acquiesça Léandre, vous avez trouvé la vraie signification. Pourquoi faut-il que mes jours soient empreints de la triste mélancolie qui me poursuit sans trêve et ne me laisse aucun répit?

—Comment un jeune homme, dans la fleur de l'âge, ayant de hautes ambitions, peut-il être triste surtout en compagnie d'une jeune fille.

—C'est que, Gisèle, vous ne connaissez pas mon histoire. Et je ne peux vous la raconter car elle pourrait bien ne pas vous paraître gaie.

Et Léandre songeait! Il songeait que les vacances se termineraient dans quelque temps, qu'il reprendrait sa philosophie et que l'année une fois écoulée, il devrait entrer au séminaire.

Ah! se disait-il, ne plus aimer comme aujourd'hui! Ne pas être admis dans l'intimité des jeunes filles! Dire adieu au monde, à ses plaisirs, à ses charmes, renoncer aux douceurs et aux consolations du mariage.

Gisèle lui plaisait et il se sentait heureux en

sa compagnie. C'est alors qu'il oubliait tout; ses études, ses projets, son avenir et jusqu'à sa petite amie Roxane, qui là-bas, à quelques cinq cents milles, assise sur sa véranda, avait peut-être pour son compagnon de vacances un souvenir ému. Il ne parlait pas. Il préférait songer.

Pourquoi lui avait-il déclaré aussi qu'il entrait au séminaire? Elle ne se préoccuperait pas de lui, sachant que toute avance serait inutile. Léandre se croyait bien insensé d'avoir agi ainsi.

Mais il faut bien poursuivre sa destinée, continua-t-il. Il faut être énergique! Allons, profitons des heures qui passent si rapidement. Demandons à la vie, avant de la quitter, ce qu'elle peut nous donner!

Il serait bientôt éloigné de tout. Dans un an il aurait dit adieu au monde. Il serait prêtre! Revenu à la complète sérénité, il esquissa un sourire heureux et se tournant vers sa compagne, bien décidé à se montrer aimable, il lui dit, transformé:

—Gisèle, ferez-vous jamais un aussi beau voyage? Si oui, pensez alors à votre ami Léandre qui sera si loin!

—Comment? Est-ce que nous ne nous reverrons jamais plus? demanda-t-elle, inquiète.

—Tiens, on dirait que vous vous intéressez un peu à moi.

—Mais vous le savez bien. Je me plais en votre compagnie. D'ailleurs tous les jeunes gens de votre trempe, intelligents et élégants, me plaisent et je ne me cache pas de le déclarer. Mais d'un autre côté, Léandre, qui sait, ce voyage vous serait-il néfaste?

—Comment cela?

—Eh oui! supposez que nous nous rencontrions souvent par la suite et que le moment arrive enfin où nous ne pourrons plus nous quitter, répondit-elle en riant.

—Que faire alors?

—Nous marier, mon cher, continua-t-elle.

—Et pensez-vous que je pourrais vous rendre heureuse?

—Pas avec votre air songeur assurément.

—Qui sait, ajouta Léandre, les événements prennent parfois une tournure bien originale. Des noms s'effacent de notre coeur, des souvenirs se perdent dans la nuit du temps, des idées nouvelles se font jour, des impressions opposées jaillissent de notre être intime, et ce qui faisait notre appréhension ne laisse aucune trace sur notre front vieilli.

—Voilà bien des grands mots, riposta Gisèle. Fasse le ciel que nos désirs s'accomplissent, c'est là mon unique souci!

Léandre songeait que jamais il ne pourrait sympathiser avec cette jeune fille au point de la choisir pour compagne de sa vie. Son babillage l'intéressait cependant et il s'efforçait de connaître le fond de sa pensée. Sans s'en douter, il acquérait cette expérience qu'il prisait tant et savait juger l'allure superficielle de certaines demoiselles.

Le bateau était arrivé aux Chutes Niagara. Spectacle grandiose, merveille de la nature que Fréchette décrivit ainsi.

L'onde majestueuse avec lenteur s'écoule,
Puis sortant tout-à-coup de son calme trompeur,
Furieux et frappant les échos de stupeur,
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.
C'est la chute! Son bruit de tonnerre fait peur,
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule
Du gouffre formidable, où l'arc-en-ciel déroule
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Les eaux se précipitent d'une hauteur de 154 pieds du côté canadien et de 164 du côté américain. Elles tombent avec une telle force qu'elles sont projetées à une distance qui va jusqu'à 50 pieds.

Tout tremble. En un instant cette énorme [avalanche
D'eau verte se transforme en un mont d'écume [blanche
Farouche, perdue, bondissant, mugissant.

Un bruit continuel, un fracas ininterrompu parvenait jusqu'aux voyageurs. Une brume leur voilait par moments la vue des chutes. L'arc-en-ciel, toujours visible par une journée ensoleillée, surplombait ce paysage féérique et tenait Léandre muet d'admiration!

Il se reportait aux temps lointains de la colonie, aux premières années de notre histoire et il revoyait ces mêmes chutes, non pas entourées de cheminées d'usines ou d'industries de toutes sortes, mais seules dans un paysage sauvage, inexploitées, grandioses, dans leur isolement séculaire.

Il les regarda une dernière fois tandis que le tramway l'emportait dans la gorge profonde de la rivière Niagara et il murmura les vers de Fréchette:

Et pourtant ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respecte le fétu qu'il emporte en passant.

VII

L'AME HESITANTE

Un nuage compact de fumée s'élevait dans la salle décorée de dessins multicolores et de rideaux de velours. De chaque côté, des tables étaient dressées. Au milieu de la place, les couples dansaient librement. L'orchestre, dirigé par un petit homme au geste saccadé, jouait des airs à la mode.

Toute une jeunesse se démenait à qui mieux mieux, excitée par les vins et autres liqueurs alcooliques. La mode était aux robes courtes et les jeunes filles exhibaient leurs mollets intentionnellement et leur bas couleur chair.

Au dehors la tempête fait rage. C'est décembre. La neige qui tombe par flocons fait des bonhommes blancs des rares passants. Il est trois heures après minuit.

Le café est très achalandé. Des jeunes gens reluquent d'un oeil appesanti les jolies filles qui viennent là chaque soir. Au fond de la salle trois jeunes gens conversent amicalement. Le premier, Charles Demers, est étudiant en méde-

cine. Il obtient beaucoup de succès à l'université.

Interne dans un grand hôpital de Montréal, il est en congé ce soir et profite de quelques heures de répit pour se délasser des études et de la clinique.

L'autre termine son Droit cette année. C'est André Giroux, jeune homme de talent. Enfin le troisième personnage, Léandre, philosophe de seconde année, est un peu gêné dans cette atmosphère. Mais il n'en laisse rien paraître. Il y a longtemps qu'il désirait visiter un club de nuit, moins par goût que par curiosité.

—Léandre, dit Charles, il est bon que tu t'inities à la vie nocturne à Montréal.

—J'avoue, déclara Léandre, que ce tableau est pour moi toute une révélation.

—Tu en connaîtras bien d'autres, relança André Giroux. Tu sais, Montréal est en train de devenir une grande ville.

—As-tu réellement l'intention de te diriger vers la prêtrise? demanda-t-il à brûle pourpoint.

—Rien de bien décidé, vous savez. J'y pense quelquefois.

Dans son for intérieur, Léandre avait une idée bien arrêtée. Il savait qu'il ne lui restait que quelques mois de liberté. Bientôt il revêtirait l'habit sacerdotal.

A la pensée de sa future vocation et devant le tableau que lui offrait ce club de nuit, il sentit la honte l'envahir.

Il baissa la tête, ses amis ne s'en aperçurent pas.

—Si telle est ton intention, reprit Charles Demers, ne dévie pas de ta route.

—Quant à moi, dit orgueilleusement André Giroux, je ne suis pas du même avis. Léandre, que je connais depuis peu, me paraît tout désigné pour le Droit. Ses succès en classe et dans le monde le prouvent. Il fait des conquêtes un peu partout, à preuve cette demoiselle Roxane Dumontois, qu'il m'a présentée au thé des demoiselles Filion et qui m'est apparue très aimable et très gentille.

Son père est avocat. Je crois même que cette jeune fille priserait beaucoup être courtisée par un étudiant en Droit.

—Elle m'a déjà avouée, reprit Léandre, qu'elle n'épouserait qu'un professionnel.

—Ainsi, dit Charles, te voilà dirigé vers le Droit malgré toi.

—Oui, mais les cours sont assez dispendieux et je n'escompte pas l'aide de mes parents.

—Bah! dit André, combien d'étudiants aujourd'hui, au Canada comme en Europe, voient à leur entretien et travaillent afin de payer leurs cours?

—Je ne pourrai jamais me résigner à cela! D'ailleurs, ajouta-t-il, ma vocation n'est pas encore bien déterminée. Je n'agirai pas à la légère.

—Il y a des vocations manquées aujourd'hui, dit Charles Demers. Je prétends qu'un jeune homme doit embrasser la carrière qu'il préfère. Rien ne sert de se diriger vers une profession quand nos goûts, nos aptitudes nous portent ailleurs.

—J'ai toujours désiré être prêtre, expliqua Léandre, mais à mesure que je vieillis cette idée n'est plus aussi fixe. Vous savez, il y a les rencontres, les liaisons. Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos impressions. Mais lorsque nous nous éloignons de notre véritable carrière, nous sommes un peu responsables de nos insuccès.

—Je te souhaite, ajouta malicieusement André Giroux, tout le bonheur possible et je bois au succès de ton éloquence sacerdotale.

—L'endroit n'est pas très approprié pour discuter un tel sujet, souligna Charles Demers.

—Mais que cela ne vous empêche pas de vider vos verres, dit Léandre. Savez-vous que cette boisson est excellente, ajouta-t-il en s'échauffant un peu. J'ai une envie folle de danser. Tenez, cette jeune fille me reluque depuis quelque tmps. Soyons audacieux!

Se lavant, il demanda à la jeune fille de l'accompagner. Elle consentit avec bienveillance. Les deux autres amis trinquèrent ensemble tandis que Léandre faisait des siennes au son de l'orchestre.

—Crois-tu que Léandre sera prêtre? demanda Charles à André.

—Oui je le crois! dit ce dernier.

—En tous cas il regrettera sûrement le club!

—Bah! il faut que jeunesse se passe.

Et les deux étudiants se levèrent pour la danse.

Après s'être amusés ferme, les trois compères regagnèrent leur logis.

Léandre, revenu à sa demeure, ne s'endormit que très longtemps après s'être mis au lit.

Un grand vide s'était fait dans son coeur. Il murmurait le nom de Roxane et s'endormit avec ce souvenir plus pur que tous ceux de sa nuit frivole.

VIII

SUPREME DECISION

Il voyait arriver l'époque de sa suprême décision avec anxiété et appréhension. Il était ballotté par des courants contraires sur cette mer du monde. Des inquiétudes nouvelles devaient s'ajouter encore à la somme de ses luttes morales.

Le combat s'annonçait terrible.

Où trouverait-il l'énergie nécessaire pour lui faire face?

La préparation faisait défaut. La liberté d'action pendant cette seconde année de philosophie était complète pour lui. En dehors de ses cours il avait suivi les conseils de Gisèle et s'était initié aux activités, à la vie mondaine!

On le voyait en soirée, au bal, quelquefois dans les clubs, souvent chez Roxane, qu'il fréquentait assidûment.

Leurs entretiens, leurs rencontres revêtaient un cachet, un charme exceptionnels. Il ne l'avait jamais embrassée, mais le bonheur de la sentir à ses côtés lui suffisait. La conversation prenait l'allure de discussions littéraires et même philosophiques.

Un soir, avant de la quitter, il lui demanda un souvenir tangible, sa photographie. Elle prit un portrait qui ornait la cheminée et le lui of-

frit. Il en ressentit une joie indéfinissable. Rendu chez lui, il le plaça sur son bureau de travail et le soir avant de s'endormir le contempla longuement.

Mais Léandre ne pouvait se contenter de cet amour idéal. Il lui fallait des distractions, d'autres amies, d'autres rencontres.

Aussi revit-il Gisèle Girard et passa-t-il des heures très gaies en sa compagnie.

Partagé entre Roxane, Gisèle, sa vocation, ses plaisirs, le coeur de Léandre hésitait de plus en plus à s'attacher à quoi que ce soit.

Incertain, tantôt rempli d'apostolat, tantôt souffrant de sa faiblesse, tantôt rongé par les passions qui assaillent le coeur de l'homme, il avait par la suite soif de bonheur .

Tous ces désirs mêlés confusément se résumaient la plupart du temps à une totale inactivité, à un enlisement dommageable aux forces de son être.

Entre temps, Roxane se lia d'amitié avec un étudiant en médecine, Georges Bourgoin, que les parents de la jeune fille appréciaient beaucoup et pour tout dire — beaucoup plus que Léandre.

Elle l'invita chez elle. Leurs fréquentations contribuèrent un peu à distancer celles de Léandre. Il en souffrit visiblement, au point de devenir jaloux de ce rival, plus influent, plus fortuné que lui et d'une position sociale plus enviable.

Léandre ne pouvait certainement pas et ne désirait pas embrasser une carrière professionnelle.

L'argent se faisait plus rare chez lui et ses parents étaient de plus en plus dans la gêne.

Ainsi les événements se succédaient en perpétuelle contradiction dans sa vie.

Roxane qu'il chérissait d'amour sincère se voyait imposer un professionnel qu'elle ne pouvait aimer d'amour véritable. Evidemment il y a les conditions sociales, l'assurance de l'avenir aisé, le prétexte de ne pas mécontenter les parents.

Ainsi Roxane tolérait donc d'être courtisée par Georges Bourgoin. Elle appartenait à une famille qui jugeait les gens au titre et à la fortune, sans considérer les qualités morales ou intellectuelles.

Que sortirait-il de tout ce conflit intime? Quelle serait la décision de Léandre? Embrasserait-il la vocation sacerdotale?

Roxane pouvait difficilement le savoir quand Léandre était encore et toujours hésitant.

Cette hésitation contribua aussi à accroître son indifférence pour l'un ou l'autre de ses prétendants.

Léandre visitant Roxane crut bon de mener une petite enquête sur ses agissements.

—Ainsi, mademoiselle, je crois que vous mettez en pratique l'avertissement que vous me donniez naguère, lors de nos dernières vacances, dans les Laurentides.

—Pourriez-vous vous expliquer, demanda la jeune fille?

—Voici! Vous me disiez alors que vous marieriez un professionnel.

—Pourquoi parler de mariage, Léandre, lorsque nous ne sommes encore que deux adolescents. Est-ce pour jeter une ombre sur le tableau si magnifique de notre jeune amitié, formée il y a à peine un an et déjà si solide?

—Ainsi vous vous désisteriez de votre idée première, vous consentiriez peut-être à devenir la femme d'un employé de bureau, d'un fonctionnaire et que sais-je encore?

—Mais vous n'avez pas le droit de me poser ces questions.

—Pourquoi?

—Parce que vous n'avez pris encore aucune décision.

—Vous savez fort bien que je ne me dirigerai pas vers une profession, dit Léandre.

—Vous ne le savez pas vous-même, répondit Roxane!

Ils luttaient tous deux pour une grande cause. Leurs regards plongeaient dans l'avenir, un avenir qu'ils auraient voulu, doré, magnanime, grandiose, un avenir qu'ils ne connaissaient pas!...

Ils s'acheminaient tous deux sans le savoir vers un grand désastre, dont la cause serait justement cet amour qu'ils cherchaient à satisfaire, cet avenir qu'ils auraient voulu connaître et dont l'énigme s'offrait de plus en plus, obscure.

—Et vous devez être fixée sur vos préférences, demanda Léandre?

—Expliquez-vous, repartit Roxane .

—Aurais-je encore droit à votre amitié? Pourrais-je garder mes illusions, nourrir mes espérances?

—Quelles sont vos illusions, qu'entendez-vous par espérances?

—J'ai eu l'illusion de croire que vous m'aimiez assez pour sacrifier certains titres et renier certains avantages pécuniaires!

—Je le ferais assez facilement, répliqua Roxane.

—J'ai eu aussi une grande espérance, celle de penser que peut-être un jour vous seriez ma femme, dit Léandre.

—Soyez sage, M. Léandre. Ne croyez-vous pas que le moment est un peu prématuré pour discuter ces choses?

—Il serait prématuré si j'avais encore devant moi, trois, quatre ou cinq années de philosophie. Mais si, par hasard, j'occupais, l'an prochain, une position un peu lucrative, est-ce que cette détermination ne me justifierait pas de vous poser ces questions ?

—Je le crois, dit Roxane.

—Et bien je devrai savoir un jour ou l'autre si vous m'aimez.

—Je vous estime beaucoup, repartit-elle, et sachez bien que je pourrais vous aimer très facilement.

—Alors?

—Alors pourquoi ne pas être amis encore longtemps? Je suis jeune et ambitieuse. J'aimerais tant que vous deveniez avocat!

—Impossible!

—Je pourrai attendre. Je serai persévérante. Nous coulerions une vie heureuse — bien heureuse.

—Je ne serai jamais heureux, expliqua Léandre. Tout me le prouve. Je le sens. Je le crois.

Mes projets ne se réaliseront pas. Mes désirs et mes ambitions demeureront toujours vains et incompris.

—Soyez courageux Léandre et l'avenir est à vous.

—L'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu, murmura-t-il!

Puis s'adressant à Roxane.

Je crois, Roxane. que le désir de vos parents est bien défini. Ils veulent que vous arrêtiez votre choix sur cet étudiant en médecine.

—Telle est en effet leur ambition.

—Agissez donc selon leur désir. Pensez à votre future existence. Soyez heureuse. Vous serez considérée, riche, influente, vous aurez du bonheur, beaucoup de bonheur.

—Le problème de l'avenir est aussi pour moi bien difficile à résoudre, ajouta Roxane, tristement.

IX

A L'HOPITAL

Roxane était de faible constitution et sujette à la maladie. Elle fut atteinte de la tuberculose des os et on l'obligea à garder le lit.

Une semaine plus tard on la conduisait à l'hôpital!

Léandre en fut beaucoup affligé. Il vint la visiter après qu'elle eut subit une douloureuse opération qui l'avait passablement affaiblie et avait aussi fortement ébranlé son physique et son moral. Il lui avait apporté un joli bouquet de roses.

Roxane, l'apercevant à la porte de sa chambre ne put s'empêcher de réprimer une larme d'émotion très tendre. Elle sentait que Léandre était visiblement attaché à elle. Malheureusement elle soupçonnait que l'avenir ne permettrait pas qu'ils soient unis pour toujours.

X

AILES BRISEES

Le printemps revenait. Les lilas étaient en fleurs. L'herbe verte apparaissait aux pelouses et les arbres se chargeaient de bourgeons qui allaient bientôt s'épanouir. Roxane était complètement rétablie. La fin de l'année scolaire approchait.

Devant son impuissance à embrasser une profession; à cause de ses moyens restreints; vis-à-vis les instances de ses parents; en face de l'inutilité de ses avances auprès de Roxane, qui, d'une part influencée par ses parents et de l'autre, sollicitée par les égards incessants de Georges Bourgouin, était toujours hésitante et ne pouvait se prononcer; Léandre prit la décision bien arrêtée, après mûre réflexion d'entrer au séminaire en septembre.

Il ne lui restait que quelques mois avant de faire le pas décisif.

Mais il ne voulut pas rompre avec ses amies. Gisèle l'attirait toujours, chaque semaine il lui rendait visite.

Roxane s'imagina bien que Léandre se dirigeait vers la prêtrise. Aussi elle ne s'opposa pas aux égards de l'étudiant en médecine et consentit à ce que Léandre vint la visiter de temps en temps.

Les vacances s'écoulèrent rapidement. Léandre faisait ses préparatifs de l'entrée.

Septembre arriva. Les arbres avaient revêtu leur parure d'automne. Le soleil avait fait son oeuvre et donnait aux feuilles des teintes rousses. La température changeait. Les jours étaient plus frais et les soirées moins longues. Tout prenait un nouvel aspect. Les aurores et les crépuscules étaient empreints d'une poésie nouvelle.

Le chant des oiseaux remplissait l'air d'une harmonie plus tendre. A la campagne les labours d'automne s'annonçaient et la récolte tirait à sa fin.

Bien comptés, il ne restait à Léandre que quatorze jours avant l'entrée!

Il rendit visite à Gisèle une dernière fois! Elle n'était pas au courant de ce qui allait s'accomplir. Comme toujours l'entretien roula sur des sujets badins, superficiels, banals. Elle en était à sa joie de vivre, à ses plaisirs, à ses sorties mondaines. Elle désirait que Léandre l'accompagnât partout. Sa vie était une longue aventure.

—Nous étions au club, Paul et moi, samedi dernier, dit-elle. Nous nous amusions beaucoup. Paul est très gai et d'allure plaisante. Nous avions goûté au vin plusieurs fois et le temps s'écoulait très rapidement. Or vous savez qu'après une certaine heure il est expressément défendu de servir des liqueurs fortes. Le club allait à l'encontre des avertissements et des défenses. Les garçons continuaient le service et revenaient infailliblement avec ce qu'on leur commandait.

Nous étions nombreux dans la salle. La danse battait son plein. La musique se faisait entendre sans arrêt. Des couples dansaient ou conversaient aux tables. Des groupes se formaient. La salle était saturée de fumée de cigarette. Vous comprenez, après quelques heures, l'atmosphère de ces clubs devient intolérable.

J'étais assise tranquille avec Paul à une table lorsque tout-à-coup j'entends le maître de céans, qui, traversant la salle en courant nous lance ce cri: « Cachez vos verres. »

Je ne perdis pas un seul instant et Paul de même. Je mis le verre à mes pieds et m'accoudai à la table.

Paul semblait mal-à-l'aise et je vous assure que j'étais un peu tremblante ne sachant trop ce qui allait nous arriver.

—Croyez-vous que nous somme en danger, demandai-je à Paul?

—Je ne sais encore comment nous sortirons d'ici, dit-il.

—Mais enfin que peut-il nous arriver?

—Oh, Gisèle rien de bien grave. La seule chose que je crains c'est que nous soyons obligés de coucher dans la cellule et de comparaître devant le recorder demain matin.

—Comment? fis-je, coucher dans la cellule? Mais vous n'y pensez pas, moi, Gisèle Girard! Et mes parents que diront-ils, que penseront-ils?

Nous nous étions tus! Je tremblais davantage! Nous avions échangé ces paroles très rapidement. Un instant s'était écoulé.

La musique avait cessé. Chacun regagnait sa place et se regardait d'un air coupable.

Les garçons de table avaient disparu. Soudain les officiers de police entrèrent en coup de vent. Ils traversèrent la salle en nous disant de ne pas bouger et gagnèrent l'arrière afin de découvrir les liqueurs prohibées.

Un des leurs ressortait quelques secondes après, avec un paquet sous le bras. Un autre conduisait un jeune homme, Une arrestation venait d'être opérée, une saisie d'alcool, d'être faite.

Les autres officiers nous ordonnèrent d'aller chercher nos manteaux et nos chapeaux au guichet.

Je tremblais encore davantage et je crois bien que j'aurais pleuré comme un enfant pris en faute si je n'avais été un peu orgueilleuse.

Les agents de la sûreté nous firent ranger contre le mur et fouillèrent tous les hommes qu'il y avait là.

N'ayant rien trouvé ils nous commandèrent de quitter la salle. Ce que nous fîmes, vous le pensez bien, sans nous faire prier.

Paul m'a expliqué plus tard le genre de vie de certains garçons de table, dans des clubs de nuit peu recommandables.

La loi est sévère et on ne l'enfreint pas impunément. Le jeune homme que nous avions vu sortir au bras de l'officier fut condamné à deux mois de prison.

L'accusation tombe sur lui et le propriétaire du club le dédommage ensuite d'avoir porté la responsabilité. Il le rétribue à sa sortie de prison et le reprend à son service.

Les gens souvent ne sont pas au courant de ces choses mais certains garçons peuvent confirmer ce que j'avance et ils occupent une bien triste position.

Il y a de pauvres êtres qui spéculent sur leur honneur, souligna Gisèle, et combien de jeunes filles font pour de la vile monnaie des échanges odieux. J'ai connu cela au club!

Gisèle s'était tu. Léandre la regardait avec étonnement et pitié. Il aurait tant voulu que Gisèle n'eut pas été au courant de ces tristes événements. Il aurait tant désiré qu'elle fut innocente et bonne.

—L'est-elle encore seulement? pensa Léandre. Je ne le crois pas. On ne courre pas ainsi impunément au devant du danger, sans tomber. Il songeait à la pauvre vie que menaient certaines petites personnes dans les grandes villes. Une grande tristesse l'envahit. Une lueur d'espérance passa ensuite sur son front.

—Je serai apôtre, se disait-il, apôtre du bien! Je dénoncerai les vies inutiles, les vies mauvaises, les existences flétries, les coeurs endurcis dans le mal, les plaies de notre société moderne! Quels beaux sujets de sermon! Je combattrai le mal sous toutes ses formes. Ah! oui je serai apôtre!

Gisèle était devenue songeuse et Léandre gardait le silence.

—Comme vous êtes triste ce soir, dit-elle.

—Gisèle, la vie n'est pas aussi facile, aussi superficielle, aussi simple que vous l'imaginez.

—J'aime l'imprévu, répliqua-t-elle.

—Le papillon brûle parfois ses ailes en s'approchant trop près de la flamme.

—Faites-vous des comparaisons?

—Avez-vous jamais examiné un papillon qu'attire une flamme ardente?

—Non.

—Eh bien, vous le verrez, d'abord, tournoyer avec une rapidité vertigineuse. Il est attiré par cette lueur qu'il croit bienfaisante. Il approche sensiblement en tournoyant sans cesse.

La flamme le brûle. Il vacille, tombe à la renverse, les ailes flétries, brisées, et n'est bientôt qu'un petit corps calciné qui fait peine à voir!

—Alors?

—C'est l'image de bien des jeunes filles.

—Ne craignez rien, Léandre, je n'y brûlerai jamais mes ailes.

Elle le regardait de ses yeux infiniment doux, remplis de malice, mais si furtifs, si dérobés, si langoureux!

Il s'était levé. Etait-ce bien la dernière fois qu'il la revoyait? Près d'elle il avait passé des moments heureux. Sa compagnie lui avait été distrayante. Il avait connu les douceurs et les satisfactions de l'amitié.

Gisèle avait consenti certaines libertés. Mais elle était honnête. Son coeur était ouvert à toutes les confidences, mais fermé aux compromis. Elle était tenace dans certaines convictions tout en faignant une insouciance dangereuse. Il allait la quitter pour toujours.

Aucun amour ne l'attachait à elle car Roxane seule pouvait se prévaloir de ce mot et user de cette prérogative.

Gisèle était une âme sincère qui connaissait l'homme et ses faiblesses, les expliquait, les comprenait mais ne donnait libre cours et facilité d'accès à aucune faiblesse.

—Je dois vous dire au revoir, s'expliqua-t-il. Peut-être ne pourrais-je revenir d'ici longtemps.

—Partez-vous pour voyage?

—Oh, non, mais enfin, je ne crois pas vous revoir cette semaine. J'en serai empêché.

—Eh bien mon cher, quand le coeur vous en dira, vous serez le bienvenu, répondit-elle.

Elle ne douta pas un instant que Léandre entrait au séminaire. Il partit et sentit une grande tristesse l'envahir. Ce n'était pas seulement Gisèle qu'il quittait à cette heure, mais toutes les jeunes filles qu'il avait connues. Il les revoyait toutes, brunes ou blondes, toutes aimées, toutes belles, ses compagnes d'enfance, d'adolescence, de jeunesse, ses amies de vacances, de voyage etc. Et il se demandait si au moins il possédait les dispositions nécessaires et requises pour devenir prêtre.

—Je ne puis me convaincre, se disait-il, que des jeunes gens entrent au séminaire, embrassent la vocation religieuses sans accomplir de grands sacrifices. Oui les passions sont les mêmes chez tous les hommes. Elles se présentent tôt ou tard pressantes, ardentes. Elles assaillent notre être, le forcent de demander grâce.

Se peut-il que des jeunes gens faits de chair et d'os comme moi, n'aient jamais aimé? Comment

puis-je penser et réaliser que la vocation exempte de luttes, de combats intérieurs, des personnes privilégiées?

Il ne pouvait comprendre que la grâce d'état auréole une âme d'un courage particulier, d'une volonté forte, fait l'office d'une armature morale.

Et cependant il savait que l'appel à la vocation se faisait pressant chez lui. Il se sentait attiré par un aimant invisible.

Lutter, pour lui, semblait le vrai sens de la vie!

—Il faut lutter partout, se disait-il, dans la vie mondaine, sociale, religieuse, dans les affaires, dans les ordres religieux séculiers ou réguliers.

La victoire est aux énergiques et ce que d'autres ont fait, je puis l'accomplir. Tous, nous aimons un jour ou l'autre. La vie partout est semblable. Elle est faite de brusques volteface, de contradictions, de revirements soudains.

Oui comme d'autres je lutterai et gagnerai la victoire. Elle sera magnifique, éclatante.

Je confondrai mes ennemis, mes adversaires, je franchirai les embûches placées sur mon chemin, je terrasserai mes passions et me taillerai un bel avenir.

De nouveau la paix se faisait dans son coeur et il caressait encore une grande espérance.

Il sera prêtre. Ainsi d'emblée il abandonne
Les passagers plaisirs auxquels l'homme s'adonne
Et qui font son malheur
Il quitte sans regret, amis, parents, richesses;
Son coeur, brûlant foyer des pures allégresses
Bat d'une vive ardeur.

XI

SON REVE AFFREUX

Dans une semaine il entrait au séminaire, à moins d'événements extraordinaires. Ses parents lui conseillèrent d'aller à Québec afin d'effectuer un court voyage pour se distraire un peu.

Il profita de l'occasion qui s'offrait et s'embarqua sur le « Québec » en compagnie d'un groupe de pèlerins allant au sanctuaire de Sainte Anne de Beaupré. Roxane par un heureux hasard faisait partie de ce groupe.

Après la visite du sanctuaire de Sainte-Anne et de la ville de Québec on prit le chemin de retour.

Le bateau voguait sur le fleuve immense. Le Saint-Laurent toujours aimé coulait silencieusement à travers des prés fleuris, des paysages d'une beauté pittoresque.

Les clochers de la rive se succédaient et les coquettes maisons des villages riverains, peintes à la chaux, miraient leur squelette dans l'azur des flots.

Le soir arrivait avec une lenteur infinie! Les lueurs d'un ciel empourpré s'éteignaient les unes après les autres.

Les cloches des églises jetaient dans l'air, leurs notes argentines. Le ciel pâlit, s'obscurcit, l'ombre enveloppa peu à peu les choses et les gens.

Des lumières scintillèrent bientôt aux quelques maisons du rivage et l'étoile du soir rayonnait au firmament.

Léandre était seul sur la passerelle, près de la cabine du pilote. Il admirait la fin de ce beau jour éphémère. A l'avant du bateau, il apercevait le chenail et à l'arrière, des sillons qui allaient s'élargissant jusqu'à l'infini!

Un oiseau perdu venait s'accrocher au bastingage et Léandre enviait le sort de ce petit être voguant en pleine liberté sur la terre et les eaux!

Tout lui apparaissait d'une beauté sublime et il aurait voulu que l'obscurité ne vint jamais cacher à ses yeux un paysage aussi grandiose.

Il descendit au second pont et chercha Roxane parmi la foule des pèlerins. Elle était assise immobile, ses cheveux flottant au gré de la brise.

Son visage gardait une belle sérénité, gage de candeur d'âme et de paix de conscience.

Retiré à l'écart, Léandre l'examina longuement. Ne résistant pas il vint s'installer à ses côtés.

Le soir descendait peu à peu. L'obscurité fut bientôt complète. Le vapeur illuminé se reflétait dans les eaux.

—Nous avons été favorisés durant ce voyage, dit Léandre.

—Oui en effet les heures se sont écoulées très rapidement. Septembre pour moi est un mois rempli de douce poésie.

—Roxane, dit-il, je ne sais si vous ressentez les mêmes émotions que moi. Mais j'adore ces excursions en bateau.

—Surtout par des nuits étoilées comme celle-ci!

—Elles parlent à nos âmes, nous disent d'espérer, que tout n'est pas vain, que la vie mérite d'être vécue, que nous devons aimer.

—Oui, aimer, quand nous en sommes encore à l'âge, répartit Roxane, aimer quand nos corps n'ont pas connu les souffles mauvais, les contacts malsains, aimer, alors que le spectre de la souffrance ne nous est pas encore apparu!

—Tiens on dirait que vous craignez pour l'avenir.

—Il ne répond pas toujours à nos désirs.

—Il est quelquefois cruel, murmura Léandre.

Il aperçut tout-à-coup dans la nuit obscure un globe de feu qui surgissait au milieu des flots. Levant la tête il aperçut l'astre de la nuit qui resplendissait dans toute sa plénitude.

Ce clair de lune lui rappelait un autre. Ah! oui, son voyage aux Chûtes Niagara en compagnie de Gisèle Girard.

Que faisait-elle, à cette heure? Pensait-elle à lui au moins, accaparée qu'elle était par ses plaisirs? Il ne l'aimerait jamais, celle-là! Il le savait bien à cette heure.

Roxane à ses côtés le remplissait de joie débordante.

Il aurait voulu se lever, chanter, crier son bonheur et s'adressant aux flots, au ciel, à la lune, aux étoiles, leur dire l'enthousiasme dont son coeur était plein.

Il aurait voulu encore s'approcher plus près de Roxane, très près, lui implorer un long baiser, l'enlacer, lui déclarer son amour, solli-

citer un serment de fidélité éternelle, ou encore la prendre dans ses bras, le presser sur son coeur, ne jamais plus la quitter,...jamais,...jamais!

Les grandes hélices du navire ronronnaient toujours.

Elles coupaient les vagues, s'enfonçaient, réapparaissaient, faisant des trouées, projetant l'écume blanchâtre et ce roulis incessant broyait le coeur de Léandre.

Ah! Comme ses idées étaient claires maintenant! Comme son passé lui apparaissait lucide! En un seul instant il aurait pu faire défiler devant ses yeux, ses actes, les différentes étapes de sa jeune vie.

Et regardant dans l'avenir il voyait maintenant le chemin qu'il avait à parcourir. La montée serait-elle abrupte?

Sans doute il fallait avancer pour franchir les obstacles et vaincre le plus difficile, son amour pour Roxane.

—Plus que quelques jours pensa-t-il, dans une semaine ce sera la rentrée au séminaire.

Il chassa cette pensée.

—Ainsi vous ne regretterez pas de quitter tout, demanda subitement Roxane?

—Il le faut!

—Mais rien ne vous force à embrasser une carrière que vous n'aimez pas.

—C'est ma vocation.

—En êtes-vous bien sûr?

—Parfaitement.

—Eh bien! vous êtes courageux, Léandre!

—Cela demande du courage en effet, répondit-il.

Et vous Roxane que ferez-vous demanda Léandre?

—Je suis entre les mains de la destinée. C'est elle qui me rendra heureuse ou malheureuse.

Le fleuve allait s'élargissant. On n'aperçut bientôt aucune lumière. Léandre et Roxane sondaient l'abîme. Ils imploraient peut-être les flots de soulever le voile du mystère de leur destinée.

Roxane était loin de se douter des agissements de Léandre avec Gisèle Girard. Elle croyait son ami invulnérable, mais il ne l'était pas. Pour elle, Léandre se dirigeait vers la prêtrise, naturellement, sans grand effort.

Malheureusement, tel n'était pas son cas! Il se savait coupable et faible comme tous les hommes. Il comprenait la lutte qu'il aurait à soutenir contre ses passions. Elles sont ardentes chez les jeunes. Elles sont funestes aux gens de sa trempe, mélancoliques, dolents, manquant un peu de caractère et d'énergie.

Léandre comprenait la force d'âme nécessaire pour accomplir de tels sacrifices. De son côté Roxane s'imaginait que tout s'accomplirait sans assauts, sans heurts, sans ruptures.

Leurs intelligences envisageaient le problème sous un aspect différent, se formaient des points de vue opposés. Cette divergence d'opinions rendait à Léandre la lutte encore plus difficile et plus insupportable. Si au moins Roxane eut compris son état d'âme, son cas, sa situation, elle l'aurait soutenu, encouragé. Elle aurait partagé ses inquiétudes, ses appréhensions. Mais le sort voulait qu'il en fut ainsi et Léandre luttait et combattait seul.

Ils se quittèrent après minuit. La plupart des pèlerins avaient regagné leur cabine. Le moment était arivé de se dire adieu et de se souhaiter du succès dans leur carrière respective.

L'heure de la séparation était encore plus cruelle pour Léandre car une foule de sentiments contraires le ballottaient encore de tous côtés.

Ah! oui, il se rappellerait longtemps le regard compatissant qu'elle avait eu avant de le quitter! Il se souviendrait toujours de ces yeux, infiniment doux, qu'il avait admirés une dernière fois, de cette min délicate qu'elle lui avait tendue avec tant de grâce!

Il entra dans sa cabine l'angoisse au coeur!

Il pleura longtemps, amèrement, la tête enfouie dans son oreiller, étouffant ses sanglots.

Puis les larmes cessèrent de couler et il revint à la triste réalité.

La nuit pour lui fut terrible. « Oh! que la nuit est longue à la douleur qui veille ». Il entendait les hélices, tournant, tournant sans cesse. Par sa fenêtre, il suivait le défilé des quelques lumières riveraines, perdues dans l'obscurité.

Il ferma les yeux.

Il se sentit transporté dans une chambre de séminaire. Une couchette en fer, des murs blancs, une table de travail! Sur la table, une somme théologique, des livres de méditation et de prière, de l'encre, du papier, quelques livres de spiritualité.

Par la fenêtre entr'ouverte il apercevait le Mont-Royal; des arbres, sapins, bouleaux, trembles, liards, pins; des fleurs, des bosquets, des potagers; plus loin, la campagne déserte, somnolente dans une immobilité presque complète. Seules, les feuilles des arbres remuaient de temps en temps.

Il ne voyait pas âme qui vive. Un silence planait sur toutes choses. Il se sentit le coeur oppressé, l'âme triste, il aurait voulu briser ses chaînes, reprendre sa liberté, qui lui était plus chère que tout au monde!

Il en était à ses premiers jours de séminaire. L'habit sacerdotal lui allait à ravir et il était transfiguré par cette longue robe noire qui lui retombait aux talons.

Il s'était détaché de tout avant de partir: la plupart de ses livres, ses souvenirs d'enfance, ses lettres d'amour et jusqu'à la photographie de Roxane qui lui était si chère!

Ah! Il se rappelait encore ce moment pénible, lorsqu'il avait jeté un dernier regard vers cette photographie de sa petite amie.

D'un geste destructeur, il avait mis en pièces le portrait de Roxane et les morceaux gisaient bientôt pêle-mêle au milieu d'autres souvenirs, non moins précieux.

C'était la fin de tout!

Il devait avoir en vue maintenant un autre idéal, plus pur, plus sublime, sa sanctification personnelle et le salut des âmes.

Septembre, avec son cortège d'éclaircies, de jetées lumineuses, fulgurantes, de traînées éphémères, jetait dans son âme un trouble immense.

Il se sentait oppressé, comme étouffé. L'at-

mosphère agissait sur lui comme un réactif puissant.

Il aurait voulu raconter ses peines à quelqu'un, découvrir la plaie de son coeur, crier sa détresse et il ne le pouvait pas.

Sa vie n'avait plus qu'un sens: Dieu.

Ce mot le fit longuement réfléchir!...

Il s'était approché de sa table de travail. Il s'installa, tenta de lire, en fut incapable. Il avait, avec lui, son journal! Il l'ouvrit, relut certains passages anciens, ceux qui relataient ses journées de vacances, ses luttes pour la vocation; il devint triste de plus en plus.

Il ferma le cahier et médita quelques instants sur ce mot de vocation.

N'en pouvant plus, il se leva, arpenta sa chambre, de long en large, jeta un regard au dehors.

Le trouble intérieur augmentait sans cesse.

—Comment pourrais-je vivre ici? se disait-il, comment ne plus penser à Roxane? Comment tout oublier?

La cloche le ramena à la réalité. Les premiers jours étaient consacrés à la retraite. Le signal du sermon venait d'être donné. Il se rendit à la chapelle et avec une insouciance complète, écouta durant une heure le prédicateur traitant de la fragilité du bonheur terrestre.

Il regagna sa chambre encore plus inquet, plus troublé. Le soir, à l'heure du coucher, lorsque les lumières furent éteintes, il s'étendit tout habillé sur son lit et ne put fermer l'oeil.

La lutte intérieure était à son maximum. Il ne pouvait se résigner à sa nouvelle vie. Il sentait l'inutilité de ses efforts, il se savait impuissant et faible devant la grandeur du sacrifice.

—Peut-être me ferai-je peu à peu à cette nouvelle vie, se disait-il. Ne suis-je pas coupable aussi d'avoir trop expérimenté les plaisirs mondains, la vie de liberté?

Il se reprochait ses actions.

—S'il allait manquer à l'appel? S'il allait faire fausse route?

Mais non, continuait-il, ce n'est pas ici ma place, on peut facilement atteindre un but, un idéal en dehors du sacerdoce, se sacrifier pour sa femme, ses enfants.

En face de tous ses arguments, il se savait préoccupé à chercher des excuses pour sa faiblesse.

Sa conscience était tour à tour bouleversée par des intérêts opposés. Il se laissait aller au découragement. Il pleurait alors! Il recherchait dans ces larmes une consolation à sa douleur, un apaisement à ses troubles intérieurs.

Le désespoir s'emparait peu à peu de lui. Il n'avait aucun courage. Déprimé, défaillant, le coeur blessé, meurtri, il se laissait aller à une espèce d'aberration mentale.

Il se sentait alors porté à toutes les faiblesses, à toutes les lâchetés.

Le lendemain, il ne se rendit ni à la messe, ni à la méditation, ni à la prière du matin.

Il s'était levé pour relire encore une fois son journal, repasser les différentes étapes de sa vie, penser à Roxane, toujours.

—Pourquoi l'ai-je connue? Pourquoi Dieu l'a-t-elle placée sur mon chemin? Il murmurait contre les desseins de la Providence.

—Dieu savait ma faiblesse. Il multiplie les tentations et rend ma lutte insoutenable.

Il blasphémait presque.

Léandre était de volonté faible. Jamais il n'aurait le courage d'opposer une barrière entre le passé et le présent. Il se croyait le plus lâche de tous les autres ecclésiastiques.

—Oui ces autres ecclésiastiques!

Cette idée le tenaillait. Il ne pouvait s'en défaire.

Il ne pouvait comprendre que des jeunes gens, passionnés, vigoureux comme lui, s'astreignent à dire adieu à tout, sans soutenir une lutte difficile, ardente.

—Nous devons tous combattre, se disait-il, mais le combat est-il aussi difficie pour eux? Sont-ils privilégiés? Ont-ils la grâce d'état? Et moi je serais un lâche, un épave?

Il chassait alors toutes ces idées, ne voulait plus penser à ces choses qui le torturaient, ne lui laissaient aucun répit?

Il pleurait toujours et ses larmes ne parvenaient pas à apaiser la tempête intérieure qui faisait rage et qui allait se terminer par un désastre.

XII

UN VOLTE-FACE

Le vapeur siffla! Léandre sursauta! Il venait de faire un rêve affreux. Les larmes mouillaient ses paupières, une sueur froide l'inondait. Il se redressa, jeta un regard au dehors, il s'aperçut que le bateau était arrivé à destination.

Il n'oublierait jamais ce voyage et se rappellerait cette nuit, longtemps!

Il avait passé les moments les plus heureux et les plus orageux de sa vie de jeune homme. Il n'était pas capable d'entrer au séminaire et de tout quitter définitivement.

Ses études étaient terminées. Septembre était arrivé et Léandre ne voulut plus songer au séminaire.

Qu'importe l'argent, la honte de manquer ma vocation, la peine que mes parents en ressentiront, les moqueries de mes amis et de mes confrères, je vais tenter une suprême expérience!...

XIII

MARCHE NUPTIALE

Un an s'était écoulé et Léandre avait amassé un petit magot. Le pécule précieux devait servir à une fin bien légitime. Léandre devait se marier dans un mois avec Roxane Dumontois. Elle avait accepté enfin quoi qu'il n'eut pas embrassé une carrière professionnelle.

Léandre était bel et bien un simple employé de bureau. Il gagnait un salaire moyen et Roxane avait consenti certains sacrifices en vue de s'associer l'ami qu'elle aimait.

La lutte avait été difficile. Les parents de Roxane se montrèrent tout d'abord réfractaires à ce mariage.

Ils essayèrent de la convaincre de l'inégalité des conditions sociales. Rien n'y fit. Elle était attachée à Léandre envers et contre tout. Les fiançailles avaient été célébrées et le mariage se préparait. La santé de Roxane, cependant, laissait un peu à désirer. La tuberculose faisait son oeuvre néfaste. Le poumon attaqué devenait une sérieuse menace. La jeune fille luttait énergiquement contre le mal qui la rongeait insensiblement.

Les préparatifs du mariage l'affaiblirent davantage. Quelques semaines après la cérémonie nuptiale ses forces semblèrent revenir.

Un beau jour, cependant, une forte attaque de pneumonie l'obligea à garder le lit. Léandre était inquiet. Il partait pour son travail, le coeur navré.

Ah! les beaux jours qu'ils avaient passés ensemble. Le bonheur complet planait sur ce petit ménage. Le souvenir de Roxane suivait Léandre partout.

Il était au comble de la joie et parlait à tous de sa joie.

Le soir venu il regagnait sa demeure et passait des heures délicieuses en présence de sa femme.

Plus le combat intérieur avait été long et pénible, plus la vie conjugale lui apparaissait comme l'idéal de ses rêves.

Son logis était un nid précieux. Roxane avait l'oeil sur tout. Elle était devenue une ménagère accomplie, une compagne dévouée, soumise, aimante. Elle avait oublié ses héros de roman pour s'attacher à Léandre et lui rendre l'existence facile.

Musicienne experte elle passait de longs moments au piano et il était charmé de son art exquis. Tous deux aimaient la lecture. Léandre ne perdait aucune occasion de parfaire sa formation classique. Il avait de hautes ambitions et caressait de beaux rêves.

Un jour viendrait peut-être où cette formation pourrait lui être très utile.

Roxane aimait les récits de voyage, les biographies, les revues féminines.

Ils ambitionnaient d'habiter une jolie résidence, bien à eux. Roxane possédait quelque argent. Son père l'avantageait d'une part assez rondelette.

Quelque temps après le mariage, les parents de Roxane jugèrent que ce jeune couple était mieux assorti qu'ils ne l'avaient cru tout d'abord. Bref la vie s'écoulait dans la paix, la tranquillité, l'union de deux coeurs.

Il ne pouvait y avoir sur terre de plus bel amour, ni de plus sincère, de plus profond.

Et la maladie vint rompre le charme de cette amitié pour la cimenter davantage.

Léandre passait ses nuits à ne pas fermer l'oeil.

Une inquiétude immense l'envahissait peu à peu. L'anémie augmentait sans cesse. Roxane faiblissait. Le médecin était peu rassuré et ne laissait rien paraître. La maladie faisait son oeuvre destructive, méchante, implacable.

Ainsi Léandre serait donc un éternel malheureux dans cette vie. Il n'aurait jamais de répit. Ses forces diminuaient aussi à cause de ces veilles, de ses inquiétudes, de sa lassitude.

Il perdait peu à peu l'énergie, le courage, l'ambition que ce mariage lui avait donnés.

Faible devant le sacrifice, il l'était aussi devant la douleur, le malheur, la maladie, les contrariétés. Les jours s'écoulèrent ainsi remplis d'inquétude. Roxane atteinte par la maladie sentait ses forces la quitter. La mort s'annonçait-elle?...

Le bonheur qui s'était installé à son foyer s'enfuyait comme l'hirondelle chassée par la tempête. Le mal empira. Roxane souffrait cruellement. Sa maladie occasionnait des craintes.

Elle savait que jamais plus elle ne reviendrait à la santé. Léandre ne réalisa pas tout d'abord la gravité du mal. Les deux jeunes mariés n'étaient pas dans le même état d'esprit.

Ils se retrouvaient cependant le soir avec bonheur et conversaient longuement. Ils entretenaient encore de grandes espérances. Ils ne pouvaient soupçonner que le malheur s'effondrait bientôt sur leur foyer! Qu'ils seraient désunis pour toujours!

Ils parlaient de leur avenir, édifiaient des Châteaux-en-Espagne, racontaient les épisodes de leur jeunesse, de leur adolescence, entretenaient et caressaient de beaux rêves.

Roxane rassurait Léandre et déployait en le faisant une grande somme d'énergie.

—Léandre, j'espère bien que cette maladie s'achèvera bientôt.

—Je l'espère aussi Roxane.

—Comme il est pénible de se sentir malade ainsi à cet âge...

—Les desseins de la Providence sont impénétrables...

—La maladie s'est attachée à moi depuis ma plus tendre enfance. Elle ne m'a laissée aucun répit. J'ai souffert, Léandre. Vous vous rappelez mon séjour à l'hôpital. Depuis ce temps je ne me suis jamais complètement rétablie.

Je sais bien que cette maladie sera longue, mais je ne désespère pas, ajouta-t-elle avec un tremblement dans la voix.

Roxane savait bien que c'en était fini d'elle, que jamais plus elle ne se relèverait, que jamais plus elle ne vaquerait à ses occupations. Sa petite maison, pensa-t-elle, sera désormais déserte. Léandre ne dégusterait plus les bons plats qu'elle avait coutume de lui préparer. Elle détournait la tête, chassait ces idées sombres, elle s'enfonçait sous ses couvertures et pleurait.

Léandre ne connaissait pas le combat intérieur qu'elle soutenait. Elle seule savait la gravité de son mal.

—J'ai hâte, Roxane, ajoutait Léandre, que tu sois revenue à la santé et complètement rétablie. Tu verras, nous coulerons des jours heureux. Je te conduirai partout, car il te faudra des distractions. Peut-être n'en as-tu pas assez? L'air et la promenade te feront du bien. Nous entreprendrons de longues marches, appuyés l'un sur l'autre. comme de vieux mariés. Tu seras faible et auras besoin d'être soutenue.

—Oui comme de vieux mariés, souligna Roxane.

Elle savait qu'elle ne connaîtrait jamais les

impressions que ressentent les vieux mariés, car elle mourrait jeune, dans sa première année de mariage. Elle s'efforçait de ne pas réaliser la gravité de son état. Elle ne voulait plus penser à la mort, fin de tout, fin suprême, séparation totale, cruelle.

XIV

DANS LE DELIRE

Elle ouvrait alors des yeux démesurément grands. Elle regardait dans le vide.

Elle apercevait tout-à-coup une maison déserte, des meubles poussiéreux, un ménage en désordre, des rideaux baissés.

Au milieu des armoires remplies d'argenteries, de la vaisselle de prix, des meubles à peine usés, une bibliothèque richement décorée, abondamment remplie. Sur le lit, une couverture savamment brodée, des taies d'oreiller d'une blancheur immaculée. Plus loin des bureaux chargés d'articles de toilette, de bibelots féminins.

Elle voit entrer dans cette chambre un homme, jeune, brun, son mari. Elle le reconnaît. Ses yeux sont cernés. Son regard est vague. Une grande tristesse se reflète sur son visage.

—Léandre! Léandre! cria-t-elle.

Mis lui ne l'entend pas. Il la cherche. Il jette un regard éploré sur sa photographie qui orne sa vaniteuse.

Horreur! Léandre se met à sangloter. Il est secoué par la douleur qui s'extériorise par de brusques soubresauts de tout son être.

Léandre sanglote toujours. Il appelle maintenant sa femme, sa Roxane, celle qu'il a tant aimée et qui n'est plus.

Ah! comme il l'a aimée durant sa courte vie. C'est elle qui le poursuivait partout de sa pensée, au collège, à la maison, au travail!

C'est pour elle qu'il n'a pas voulu franchir le seuil du séminaire, revêtir l'habit sacerdotal, s'éloigner de tout.

Léandre, dans la pensée errante de Roxane, prononçait son nom à haute voix.

Il ne l'entendait pas. Elle était à côté de lui, tout près, dans son grand lit blanc; pâle, souffrante, délirante.

—Roxane, Roxane, je suis près de toi, tu ne m'entends pas? disait Léandre.

La fièvre, le délire, le triste délire avait accaparé sa femme adorée. Elle ne l'écoutait pas, ne l'entendait pas et continuait à divaguer.

—Non, tu ne regrettes pas, d'avoir épousé ta Roxane, disait-elle. Tu l'aimes bien n'est-ce pas?... Aimes-la bien car tu ne l'auras pas toujours à tes côtés. Elle s'en va rapidement. Elle t'aime beaucoup, tu sais. Elle ne voudrait pas te quitter Mais le mal est si horrible... Oh! cette brûlure qui me tenaille...

Pense souvent à moi Léandre. Tu n'aimeras jamais autre femme que moi. Je t'ai donné tout, mon ami, je t'ai sacrifié ma jeunesse, mes ambitions légitimes... un avenir aisé... une fortune ...peut-être... mais je t'aimais tant, vois-tu.

Oh! ce mal qui me fait mourir. Notre vie... elle est bien fragile... notre corps... comme il est petit devant l'Infini!

Quand je serai partie, personne ne pensera à moi. Je n'étais rien dans ce monde. Semblable à l'herbe des champs j'ai été abattue, renversée par la tempête. L'univers est si grand. Roxane n'est qu'un grain de sable dans ce rouage fantastique.

Roxane, c'est un nom... un pauvre petit être ...que l'on enterre bien vite... et dont on ne se souvient plus!

—Roxane, assez, c'est assez, tu me fais mourir de douleur, disait Léandre.

—Oh! j'aurais tant aimé, au moins, te laisser un petit être qui m'aurait ressemblé. Oui une petite fille qui te chérirait comme je l'ai fait.

Dis, Léandre, tu l'aurais aimée au moins? Ah! oui je sais bien que tu l'aurais aimée, parce que tu es bon, trop bon, c'est pour cela... que je ne veux pas te laisser seul dans la vie!

Mais Dieu n'a pas voulu. Il te faudra du courage, mon Léandre, beaucoup de courage pour tout supporter.

Tiens, mes poumons sont en flamme, ma poitrine est en feu. Tiens, vois comme je tousse. Hum... Hum... Hum... Tu vois j'ai une grande perforation dans les poumons.

Es-tu convaincu mon ami? Tu sais bien que je ne guérirai jamais, jamais. Mourir... pour toujours... toujours.

—Roxane. Mais non tu guériras, je te le jure.

—Tu sais j'ai tout placé avec ordre dans la maison. Le garde-manger est rempli. Tu n'auras pas trop de misère au moins! Tu sauras bien te tirer d'embarras? N'est-ce pas, mon Léandre? Ne vends pas mes robes. Conserve-les en souvenir de moi, ma robe de noces surtout... si blanche... avec mon voile... garde tout précieusement.

Mais je sais bien que tu ne garderas rien. La mort, vois-tu, efface tout... le souvenir se perd... est enseveli avec la personne.

Il ne te restera rien de moi, mon chéri, pas même une photographie... promets-moi de la conserver... dis, Léandre, n'est-ce pas que tu ne m'oublieras pas tout-à-fait?

Je ne t'ai pas toujours aimé comme je l'aurais dû. Je ne te connaissais pas alors. Mais toi tu m'adorais, je le sais, je le sens aujourd'hui.

Sois certain Léandre que je n'ai aimé que toi. Je ne te l'ai jamais dit! Mais le soir, au bord du Lac Noir, dans les Laurentides, ton image se présentait à mon esprit. Je ne pouvais m'en détacher. C'est toi, oui toi seul que j'ai aimé. Je te le jure, mon Léandre, le crois-tu au moins?

—Oui, Roxane, notre amour est inaltérable, éternel, et nous ne nous quitterons jamais.

—Partir, Léandre, partir pour toujours, quitter ma petite maison où j'ai passé de si beaux jours.

Tu reposeras encore dans la berceuse. Tu sais nous étions si bien tous deux. Tu me berçais comme une petite fille, bien inoffensive, bien innocente!

La lampe... la bonne lampe... de mon salon... sous laquelle nous penchions nos têtes brunes pour lire durant des heures — dans une douce intimité.

Mon piano... tu le fermeras à clef n'est-ce pas?

Il ne résonnera plus. Tu n'entendras plus ton

morceau favori... tu sais, la mélodie que tu aimais tant et que je t'ai jouée si souvent... Te souviens-tu de mon dix-huitième anniversaire de naissance, dans le nord... c'est alors que tu l'as entendue pour la première fois. Elle est si douce... si pénétrante cette mélodie!

La musique céleste... doit être bien belle aussi... les anges... la vierge... le ciel... y viendras-tu... un jour?

Oh! viens, Léandre... plus près de moi, là près de mon coeur, nous sommes si bien... ne me quitte pas... prie pour moi... car j'ai péché aussi... nous sommes tous pécheurs... pardon ...Dieu... adieu... toujours... Léandre . . .

Et Roxane s'endormit pour l'éternité, dans les bras de Léandre, fou de désespoir, consterné, stupéfié devant cette mort qui serait le coup fatal de sa vie.

Il était seul maintenant. La mort était arrivée inopinément. Il n'avait pas douté un seul instant que la camarde passerait si rapidement sur son foyer heureux pour le détruire implacablement.

XX

FOLLE IVRESSE

«Je bois à la santé du diable. Je souhaite à tous un long célibat, un célibat éternel. Je désire pour vous tous, de nombreuses petites amies, qui sauront apporter dans votre vie de la joie en quantité, du rire en abondance, des chansons, des fusées de bons mots, des douceurs, du soleil, des fleurs, des fruits, des distractions de toutes sortes!

"Je bois à la santé de la haine, du désordre, de l'infamie. Je lève mon verre pour que les méchants prospèrent, que les bons soient persécutés et dans l'affliction.

"Je vous souhaite ni enfants, ni femme, ni foyer, ni maison, ni fiançailles, ni mariage, mais la liberté de penser, d'agir, de marcher, de rentrer et de sortir.

"Je fais des voeux pour que le célibat se propage de plus en plus et soit l'apanage de tous les hommes bien nés.

"Quand arrivera votre heure dernière, vous n'aurez pas de regrets à quitter cette terre, sachant que personne ne se préoccupe de votre carcasse et que l'on ne s'apitoiera pas sur vous puisque vous ne laisserez aucun bien.

"Vos neveux ne seront pas aimables, vos nièces ne seront pas cajoleuses, ni calines, et votre belle-mère n'aura pas d'attendrissements tardifs, ni de plaintes à moitié feintes, pour son gendre moribond se tordant sur un grabat.

"Je bois à votre pauvreté, à votre dénuement, à votre abandon. Je lève mon verre à votre misère, à votre désespoir. A bas la morale et vive le libre arbitre! A bas les calotins et vive la libre-pensée! Je bois, messieurs, à la santé du diable."

—Bravo, bravo, répétèrent une vingtaine de voix.

—Vous tous qui m'entendez, mes amis, mes confrères, vous avez devant vous un pauvre hère qui n'a plus ni parents, ni femme, et cependant il est gai... voyez comme il est gai... Ah... Ah... Ah... Ah... Vous tous qui m'entendez, avez-vous déjà pensé que j'avais déjà eu l'intention de devenir curé.

—C'est assez Léandre, souffla une voix.

Mais les éclats de rire fusèrent de toutes parts et couvrirent cette remarque. Léandre était à moitié ivre.

Il pérorait au milieu d'une assemblée complètement sous l'effet de la boisson. On s'était réuni pour fêter un peu l'anniversaire d'un ami et confrère, Paul Gervais.

On était dans une salle basse, froide, remplie de fumée, lieu de réunion quelconque, que l'on avait choisi au petit bonheur, pour "fêter" ensemble à la bonne franquette.

Léandre, blême, flegmatique, un verre à la main, les cheveux en désordre pérorait sans interruption, encouragé par les applaudissements de ses amis, une vingtaine de jeunes gens, grisés par le vin et le whisky.

—Ah! fiche-moi la paix, car je te flanque mon verre à la tête, répliqua Léandre, en se tournant vers son interrupteur.

Celui-ci recula, effrayé, et décida de ne pas s'interposer de nouveau. La colère montait à la figure du tribum emporté. Il continua.

—Oui, quelle figure j'aurais faite, n'est-ce pas? Mais non je n'ai pas voulu embarrasser la religion d'un sujet aussi peu désirable que moi.

—Bien! Bien! répétèrent les jeunes gens en choeur.

—Mais je ne me marierai plus,mes amis,jamais, jamais, entendez-vous. A d'autres le mariage, pas à moi! C'est fou, je sais, j'étais heureux, mais voilà, la mort a tout fauché et ne m'a rien laissé, rien, entendez-vous?

J'ai aimé, vous savez, Ah! oui, comme j'ai aimé. Vous ne pouvez le savoir, vous, mais ma petite femme adorée le savait, elle.

Et on est venu me la chercher. J'étais au désespoir!

Vous ne pouvez pas comprendre cela vous autres, vous êtes saouls. Vous êtes des dégradés, des pervertis, mais j'étais bon, trop bon!

Vous êtes vicieux et vous serez heureux un jour. Vous aimerez, on vous aimera et la mort ne viendra pas vous ravir un être cher!

Il s'épongea le front. Il suait par tous ses pores. Le vin l'échauffait. Sa raison errait à l'aventure. Ses mots n'avaient aucune suite. Il se contredisait, se reprenait, recommençait, toujours aussi divaguant aussi délirant.

Il tenait encore son verre à la main. Il but d'un trait jusqu'au fond. Plus emporté que jamais il lançait des regards haineux à ses amis qui commençaient à craindre et se retiraient un peu à l'écart. Continuant à boire encore cependant et à rire à gorge déployée, de sa folie de son ivresse.

Un autre jeune homme jugea à propos de faire cesser ce discours insensé. Il rappela Léandre à l'ordre.

—Tais-toi, Léandre, tu parles comme un fou. Tu n'es pas seulement capable de boire sans dire des sottises.

Léandre se retourna, le visage empourpré sous

l'effet de la colère. D'un geste brusque, il lui lança son verre à la figure.

Le jeune homme tituba, recula, tomba à la renverse. Le sang jaillit; il était blessé.

Ses amis coururent à lui, apportèrent de l'eau froide pour lui laver le visage et le panser.

D'autres injuriaient Léandre, voulaient lui administrer une raclée. Mais ce dernier, planté sur sa chaise, les menaçait de ses poings et de ses pieds.

Il leur défendit d'approcher et de le toucher. Ceux-ci reculèrent et le laissèrent s'apaiser. Ils décidèrent de terminer la fête en regagnant chacun leur demeure. Ils voulurent entraîner Léandre avec eux mais celui-ci résista, leur intima l'ordre de s'éloigner.

Un taxi fut appelé, on y installa le blessé et chacun s'en retourna chez soi, confus et peiné de ce qui venait de se passer.

Léandre était encore debout sur sa chaise. Il se parlait comme à lui-même. Il faisait des gestes désespérés et était de plus en plus sous l'effet des liqueurs enivrantes. Une sueur froide l'aveuglait. Il se sentait transi. Il tremblait.

Tout-à-coup se redressant, il continua à parler comme si tous ses auditeurs étaient encore là, pour l'écouter et l'applaudir.

Il prit un ton attendrissant et infiniment doux. Il pleurait.

—Je l'aimais, vous savez, ma Roxane. Je n'avais qu'elle sur terre. Ah! si vous l'aviez vue, mes amis, avant qu'elle meure. Comme elle était jolie dans son grand lit blanc.

Ses traits avaient une finesse exquise et je ne sait quoi de distingué qui nous la faisait aimer davantage.

Ses pauvres mains décharnées reposaient presque inertes sur la couverture et ses longs cheveux châtains ornaient en couronne son oreiller.

Ses yeux, profonds, rêveurs, mélancoliques, si aimés, si beaux, s'attachaient à moi et me suivaient partout.

Tiens, je la vois encore, elle me regarde, la voyez-vous, dans sa longue robe blanche; dites, la voyez-vous, mes amis; elle s'approche de ce côté, la voici qui me parle, qui m'entend, qui me sourit!

Dites-lui, ah! oui, dites-lui, de ne jamais quitter son Léandre!

Vous savez bien qu'elle est ma force, mon soutien dans la vie et que sans elle, je ne ferai rien de bons, je me damnerai...... damnerai. Elle ne m'entend pas cependant! Il me semble que ma voix porte loin. Je puis crier... Roxane!... Roxane!...

Il était descendu de sa chaise et baissait la tête. Il se dirigeait vers un banc, placé près du mur et s'y affaissa, comme abîmé dans la douleur. Il sanglotait.

—Vous ne m'en voulez pas surtout mes amis? Je n'ai pas voulu te blesser, toi! Viens que je te panse! Pardonne-moi, tu sais, je suis si malheureux! Ce verre, ah! comme il l'a blessé! Le sang coule. Du sang? Je ne puis voir cela.

Pardonne-moi, oublie tout, pour moi... pour Roxane.

Il sanglotait toujours. Il disait des mots inarticulés, insipides, sans suite. Son corps lassé, penchait davantage. Il roula sur le plancher humide de la salle. Il râlait presque. L'alcool avait fait son oeuvre.

Il voulait parler et il parvenait, à peine, à prononcer quelques mots.

—Mariage... je bois... à la santé... du diable... Roxane... tu vas mourir.. seul... dans la vie... je bois.. je... bois... à... santé.. du...

Le jour perçait à travers les carreaux de la salle en désordre. Un homme gisait sur le plancher, les habits dans un état lamentable. La face était rougie, salie. Par terre, des morceaux de verre; sur une table, des bouteilles, des cartes, etc...

Pas un bruit ne se faisait entendre!

L'homme se leva péniblement, quitta ce lieu infect et regagna sa demeure sans pouvoir réaliser, ni savoir, ce qui s'était passé.

XXI

LEANDRE LE SOLITAIRE

Léandre était maintenant seul dans la vie car dans la même année il avait perdu sa femme, son père, sa mère. Avec la mort de ces êtres chers, ses déboires allaient recommencer.

Regretterait-il un jour d'avoir manqué à l'appel et de ne pas s'être dirigé vers la prêtrise?

Il se détournait peu à peu de la bonne voie. Ses pratiques religieuses se résumaient à bien peu.

La douleur en s'acharnant sur lui avait été la cause de ce désordre moral. Il lutta, mais en vain, contre les ennemis intérieurs et extérieurs. Sa faiblesse demandait grâce devant l'implacable destinée malheureuse qu'il entrevoyait.

Il avait promis de ne jamais se remarier. Les chances pourtant ne manquaient pas. Mais les jeunes filles n'avaient plus, pour lui, le même attrait. Elles le laissaient plutôt indifférent!

Il passa par une véritable crise lorsque Roxane mourut. Il était inconsolable. Pour rien au monde il n'aurait voulu se départir de ses vêtements de deuil. Cravate, complet, chaussures, paletôt, chapeau, tout en lui révélaient une grande affliction, jusqu'à ses yeux cernés qui masquaient une figure impassible!

Un soir d'automne il allait inconscient sur la rue. Il s'entendit interpeller par une jeune fille. Se retournant, il aperçut Gisèle Girard.

Elle se sentit très émotionnée, en retrouvant son ami de jadis, le visage ravagé par la douleur.

—Bonjour Léandre! Comme vous avez souffert mon ami!

—Oui, Gisèle, j'ai bien souffert. Quand on aime et que...

—Je comprends. Je vous offre aussi mes plus sincères sympathies.

—Il y a de grandes douleurs dans cette vie. Il nous faut traverser des moments très difficiles quelquefois.

Mais un homme offre toujours une plus grande force de résistance.

—Nous autres hommes, voyez-vous, nous sommes plutôt faibles en face de la souffrance. Quand il n'y a personne pour nous consoler, on se sent bien délaissé dans la vie.

—Oh, il faudra vous résigner, Léandre, penser à l'avenir! Vous vous rappelez notre conversation, sur le bateau. Nous étions heureux, malgré tout. Vous me parliez de l'avenir avec enthousiasme.

—Oui nous étions heureux alors.

—Et la destinée vous a joué un de ses vilains tours.

—Dieu sait ce qu'elle me réserve encore.

—....

Se disant ils emboîtèrent le pas et Gisèle invita Léandre à la reconduire chez elle. Celui-ci accepta. Arrivés à la maieon ils entrèrent et s'installèrent au salon pour converser amicalement.

Gisèle n'avait rien perdu de sa beauté de jadis. Devant cette pimpante jeune fille, aux gestes si féminins, à l'empressement très spontané, au regard enveloppant et à la belle humeur toujours remarquable, Léandre oublia, durant quelques instants, le chagrin immense qui lui rongeait le coeur.

Hélas, le coeur humain est ainsi fait qu'il profite des impressions passagères, des avantages du moment.

Le passé est vite oublié devant l'appréhension d'un bonheur factice, réalisable, devant la nécessité pressante de préparer l'avenir.

—Qu'entendez-vous faire maintenant, Léandre, dit Gisèle!

—Je suis jeune, répondit-il, j'aurais le droit d'espérer encore des jours heureux. Mais je sais trop la vanité de toutes choses, l'existence éphémère du bonheur, pour y croire encore.

—Vos idées changeront, votre mentalité s'améliorera, je l'espère, en face de la réalité. Vous jugez toutes choses, toutes gens, de manière sévère. Vous êtes réfractaire à tout mieux sensible, qui pourrait bien se produire, qui se produira un jour ou l'autre, chez vous, n'en doutez pas. Vous envisagez l'avenir, avec une idée bien arrêtée, que tout est vain et inutile et que la vie ne mérite pas d'être vécue.

—Comme vous êtes changeantes, vous autres, femmes, remarqua Léandre.

—Pourquoi dites-vous cela?

—Mais parce qu'autrefois, lors de notre mémorable voyage aux Chûtes Niagara, vous étiez loin d'exprimer de telles idées. C'est moi alors qui était prédicateur.

—Les rôles ont changé, voyez-vous, parce que les circonstances ne sont plus les mêmes.

—Auriez-vous aussi été cruellement éprouvée?

—Non pas.

—Alors je ne m'explique pas ce changement, cette brusque volte-face, si soudaine, si inattendue. Et que dites-vous des bals, des "parties" d'autrefois?

—J'en suis rassasiée.

—C'est assez dire.

—Futilités que tout cela, Léandre, futilités, insipidités, follichonneries et bêtises.

—Ah!

—Oui! Je n'ai plus les mêmes ambitions. Je vois la vie sous un angle différent. Je veux être épouse, Léandre, épouse dévouée, épouse et mère.

—Le beau rôle que celui-là!

—Plus enviable que tout autre, plus consolant!

—C'est l'ambition bien légitime de toute femme bien née, qui a au coeur un peu d'amour, un peu de foi.

—Je l'ai cette ambition. Je désire ardemment me marier. J'aimerais tant être mère! Mais je regarde autour de moi et les jeunes gens ne me paraissent pas sérieux. Ils sont frivoles, légers.

—Les jeunes filles ne sont-elles pas un peu responsables?

—Elles le sont. Je l'ai été moi-même. Je reconnais mes torts. Je suis prête à tout recommencer pour le mieux. Je veux rendre ma vie utile, fructueuse, méritante.

—Je vous en félicite.

Sur ce Léandre se leva et se disposa à partir. Il se rendait à sa maison de pension.

Chemin faisant, il repassa en sa mémoire la conversation qu'il avait eue avec Gisèle Girard et ne tarda pas à constater qu'elle jouait certainement un rôle. Il ne pouvait réaliser qu'elle fut sincère.

Le changement qui s'était opéré en elle, le laissait perplexe. Il chassa bien loin l'idée d'en faire sa femme.

Il ne se marierait pas. C'était définitif, irrévocable, décidé.

Rendu à sa chambre, il refit une fois de plus le tableau des jours de bonheur passés en la compagnie de Roxane et la pensée que tout cela était fini avec elle lui brisa le coeur.

Il était obsédé de la pensée et du souvenir de Roxane. Il n'en dormait pas des nuit. Et quand il fermait les yeux c'était pour la revoir dans ses rêves, toujours aussi douce, infiniment chère.

Ce nom, ce corps, cette âme disparaîtraient-ils de sa mémoire? Non, jamais! Il aimerait toujours. Il demeurerait éternellement attachée à Roxane.

Parfois il se réveillait en sursaut, croyant entendre sa voix. Il se levait d'un bond. Il parcourait sa chambre. Il parlait à haute voix. Puis se taisant, il sentait le silence mortel planer autour de lui. Il allait à la fenêtre et l'ouvrait. Un air frais lui caressait le visage.

Il écoutait les bruits du dehors qui parvenaient jusqu'à lui. Il apercevait de sa chambre les multiples ampoules électriques, formant audessus de la ville endormie, un immense halo lumineux. Toutes les couleurs se reflétaient dans le ciel obscur.

Il levait le regard plus haut, dans la profondeur et l'infinité du ciel étoilé, où resplendissait l'éternelle gardienne des nuits heureuses et malheureuses, la lune.

Il l'interrogeait, tâchait de scruter les mystères qu'elle semblait garder sous son masque et qu'elle ne voulait pas lui dévoiler.

Il se rappelait d'autres nuits étoilées, aussi sublimes, durant lesquelles, il avait, en compa-

gnie de sa Roxane adorée, contemplé l'astre lumineux.

Des souvenirs poétiques lui revenaient à la mémoire. Il se rappelait et se répétait les beaux vers des classiques et des romantiques qu'il avait appris au collège. Il en comprenait d'autant mieux le sens qu'il pouvait les adapter à la triste réalité.

Il se les récitait à lui-même. Ils étaient un apaisement à ses évocation douloureuses.

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts,
Je rêve aux étés qui demeurent,
Toujours.
Ici-bas les lèvres s'effleurent,
Je rêve aux baisers qui demeurent,
Toujours.

XXII

LA TENTATION DU DESESPOIR

Une année s'était écoulée. Léandre apprit un beau jour que Gisèle Girard qu'il n'avait pas revue, était mariée à un monsieur très à l'aise, gérant de banque, assez âgé, offrant toutes les garanties d'un parti très recommandable, très enviable.

Léandre fut d'abord surpris puis satisfait de ce dénouement inattendu, Ce n'est pas sans une certaine joie qu'il apprenait que Gisèle avait été favorisée du sort.

Elle ne méritait pas, certes, d'être malheureuse. Elle avait eu ses torts, mais sa ligne de conduite nouvelle lui accordait certains mérites qui compensaient largement et justement ses actions passées.

Il se prit à songer aux moments heureux écoulés en sa compagnie. Il repassa en sa mémoire les différentes étapes de sa vie de jeune homme, auxquelles Gisèle était intimement liée.

Elle avait joué un rôle assez important dans sa vie. Elle lui avait apporté des consolations aux heures difficiles.

Léandre se rappela son voyage aux Chûtes Niagara, un des meilleurs souvenirs de sa jeunesse. Il repassa aussi dans sa mémoire ses différentes entrevues avec Gisèle.

Il ne pouvait l'oublier tout-à-fait car elle avait réussi à ensoleiller sa triste vie, à jeter un peu de joie dans ses journées trop moroses.

—Qu'elle soit heureuse pour ceux qui ne le sont pas!

Vivez heureux, disait-il, comme parlant aux nouveaux époux, profitez des heures que l'amour vous donne, aimez-vous tandis que le temps vous le permet, que le bonheur plane audessus de votre foyer, car bientôt peut-être vous serez désunis pour toujours.

Il voulut rendre visite aux jeunes mariés.

Cette rencontre fut pour lui la cause de souvenirs pénibles et de tristes pensées.

Dans ce nouveau foyer il revoyait le sien fauché irrémédiablement.

Gisèle et son mari faisaient bon ménage, vivaient en parfait accord.

Les événements avaient pris une heureuse tournure. Le destin accomplissait un prodige pour deux êtres qui auparavant ne se connaissaient même pas, ne s'étaient jamais rencontrés.

Léandre en face de ce tableau d'une parfaite harmonie conjugale ne put s'empêcher d'être remué jusqu'au plus profond de son coeur.

C'est l'histoire de sa vie qu'il refaisait, c'est son bonheur qu'il retrouvait sous le toit hospitalier de son amie, aujourd'hui épouse modèle.

Il ne put demeurer plus longtemps.

Il s'enfuyait comme un intrus découvert dans une maison qui lui est étrangère

Il se sentait encore plus délaissé, plus malheureux.

Un autre jour il se trouva en compagnie de quatre confrères de collège.

Il passait quelques jours à la campagne, dans un endroit de villégiature, aux alentours de Montréal. C'est là qu'il fit leur rencontre.

La conversation s'engagea et les mots prononcés par l'un ou l'autre de ses confrères étaient autant de flèches qui lui allaient au coeur.

L'un racontait ses succès au barreau, l'autre ses expériences en médecine, le troisième, ses avancements dans une maison de courtage et le quatrième, fils de juge, badinait sur la vie facile qu'il menait.

Lui, petit employé, se sentait confus et humilié devant un tel flot d'éloquence et une telle litanie de vantardises.

Seul, oui seul, il avait fait fausse route et payait chèrement son erreur, sa désertion!

S'il avait embrassé le sacerdoce, il eut été fier au milieu d'eux.

Il les aurait affrontés courageusement. Il leur aurait prouvé l'utilité de sa vie en argumentant sur les services précieux et inestimables que le prêtre rend à la société.

Il n'aurait pas manqué de leur signifier, à ces vantards, à ces favorisés du sort, qu'il avait obtenu une place d'honneur dans la société, grâce à ses efforts constants, ses études, son talent, son travail!

Il aurait discuté philosophie, théologie et mis à découvert une science qui pour être sacrée, n'en est pas moins solide, vénérable, profonde et vaste.

Mais qu'avait-il à raconter?

Est-ce que son sort équivalait au leur?

Est-ce que sa situation méritait d'être vantée?

Il gardait le silence et les écoutait d'une oreille distraite, d'un air blasé, indifférent.

Ses amis connaissaient les difficultées qu'il avait traversées, les luttes qu'il avait soutenues, pour le choix de sa vocation, pour compléter son cours classique, les revers, les infortunes qu'il avait essuyés.

Aussi le prirent-ils un peu en pitié et les sentiments qu'ils lui exprimèrent étaient un peu sincères.

Mais lui regrettait davantage la décision qu'il avait prise; il s'en voulait de n'avoir pas suivi son idée première.

Il aurait évité ces avaries, ces atteintes du sort et de la fortune, ces douleurs cruelles qui l'avaient vieilli de dix ans, abattu son courage, détruit en lui toutes les espérances qu'il nourrissait jadis.

Et Léandre les quitta. Il ne voulait plus les revoir. Les comparaisons qu'ils avait faites entre leur sort et le sien le déprimaient encore davantage.

Son grand tourment consistait à être tenaillé par deux pensées bien distinctes: Roxane et sa vocation manquée.

C'est alors que son esprit soutint une lutte terrible et que s'accrut encore davantage l'anxiété dans laquelle sombrait tout son être.

—J'ai manqué à l'appel. Je n'ai pas pris la bonne voie. J'erre sur des fausses routes. Je suis une épave. Je ne sais où aller, donnant la tête de tous côtés, jamais satisfait, jamais heureux. J'ai gâché ma carrière, mon avenir, je suis un raté.

Et il constinuait sur ce ton, durant des minutes infiniment longues et pénibles.

Sa pauvreté avait-elle dirigé son choix, encouragé ses ambitions, doublé ses attraits, pour le sacerdoce à la période de sa décision?

Il en était encore à douter.

Une idée le tenaillait.

—Est-il vrai que nombre de jeunes gens sont enclins à choisir la prêtrise, sous prétexte qu'ils n'entrevoient pas de succès ailleurs?

Est-ce que la pauvreté serait la cause de tant de vocations mal choisies, faussement décidées?

Je crois, se disait-il, que si beaucoup de jeunes gens de nos collèges classiques étaient plus fortunés, un nombre plus restreint se dirigerait vers la prêtrise.

D'un autre côté, l'argent engendre le luxe, le luxe favorise le laisser-aller, les plaisirs mondains, la vie facile!

Alors la pauvreté serait une sauvegarde pour le jeune homme et en lui évitant des libertés, des faveurs, des compromis, elle le protégerait et favoriserait son entrée au séminaire.

Ainsi je n'ai pas choisi la prêtrise au préalable, par pauvreté, ou comme pis-aller, mais bien parce que je me croyois des talents, des aptitudes pour cette vocation, des goûts pour ce genre de vie.

J'aurais dû par conséquent persévérer.

Je ne l'ai pas fait.

J'ai payé chèrement ma faiblesse.

Le destin s'est vengé en me ravissant des êtres que je chérissais le plus au monde et surtout Roxane, ma femme adorée, ma compagne bien-aimée, qui repose aujourd'hui sous la terre humide.

Et il était assailli par la tentation du désespoir.

XXIII

VERS LE SUICIDE

Des circonstances imprévues, incontrôlables, devaient apporter de grands changements dans la vie de Léandre.

Le malheur s'appesantissait sur lui et sa vie désormais serait une lutte continuelle jusqu'à ce que, dégoûté de tout, abattu, vaincu, harrassé, il se laissera aller au découragement.

Or, un beau jour, à l'ouvrage, on le remercia de ces services. Sa position était perdue. Des influences venues de haut donnaient la préférence à un autre. Léandre se trouva soudainement sur le pavé.

Il ne comprit pas tout d'abord la portée de ce nouveau malheur.

Mais peu à peu il en vint à la triste réalité. Il devait faire face à un dur problème. Il devait à tout prix se trouver une position. Il ne s'en sentait pas la force. Il manquait de courage.

Il lui fallait de l'argent cependant car ses maîtres de pension ne le garderaient pas ainsi indéfiniment.

Ils consentiraient à lui accorder un sursis, jusqu'à ce qu'il découvrit une position convenable.

Et Léandre se mit à la recherche.

Il possédait une bonne formation classique, mais dans les affaires ses connaissances étaient limitées. Il n'avait jamais pratiqué la comptabilité. Il n'était pas initié aux placements bancaires, aux transactions immobilières, aux fluctuations des marchés ou aux opérations de bourse.

Où dirigerait-il ses pas?

Vers le commerce? Mais il n'avait jamais fait d'apprentissage de ce côté.

Un soir, après avoir cherché vainement il comprit toute la grandeur de sa misère.

Seul dans la vie, il était incapable de se tirer d'embarras, il ne savait où diriger ses pas.

Combien de temps cela durerait-il?

Il sortit pour entreprendre une marche.

Où allait-il? Il ne le savait pas. Où s'arrêterait-il? Il ne le prévoyait pas.

Il marchait d'un pas lent, à l'aventure, la tête baissée.

La volonté lui manquait et il se sentait infiniment triste. Le sort mauvais s'acharnait sur lui et ne semblait pas vouloir lui laisser un moment de répit.

Il fuyait les regards des passants, se croyant coupable de quelque crime, de quelque méfait, honteux de sa conduite, de ses insuccès.

—Ainsi je serai toujours une épave .Je n'aurai jamais de succès. Je ne puis. Je manque de courage et de volonté. Y a-t-il une destinée?

Est-ce que l'infortune s'attachera toujours à moi et ne me quittera plus, si ce n'est à la mort?

C'est la vengeance du destin. Pourquoi aussi avoir fait fi de l'appel que j'ai entendu naguère? Pourquoi avoir fait la sourde-oreille et n'avoir pas répondu généreusement? J'ai déserté mon poste. Je me suis enfui.

Je suis un transfuge. J'ai eu peur, oui peur du sacrifice.

Dieu m'avait marqué de toute éternité pour que j'embrasse la vocation sacerdotale.

J'ai résisté, je suis un déserteur.

On semble me pourchasser, comme si je ne pouvais vivre en société.

Oui on me chasse comme un vulgaire criminel.

Et pourtant quel crime ai-je commis?

J'ai voué mon destin, j'ai attaché ma vie, j'ai

remis ma liberté entre les mains d'une jeune fille, pure, noble, dévouée et soumise. J'ai voulu en faire la compagne de ma vie et après quelques mois seulement, on la ravit à mon affection, à mon amour!

Mon bonheur était trop parfait il ne pouvait durer!

Il s'est effondré impitoyablement!

On m'a pris ma Roxane, ma femme adorée! Oh! le destin est cruel, implacable.

Roxane, être cher qui n'est plus, ton âme s'est envolée vers des régions plus heureuses, éthérées, où la douleur est un mythe et les bassesses inconnues.

Tu me vois ce soir, tu m'entends et ne peux rien pour moi!

Ton coeur saignerait de voir ma détresses, si tu étais à mes côtés et ta blanche main caresserait mon front appesanti. Tu serais pour moi une grande consolatrice.

Tu n'es plus et ton souvenir est d'autant plus cruel que ta vie a été exemplaire!

Léandre marchait toujours soutenu par la pensée de Roxane. Il allait à l'aventure, ne reconnaissait plus les rues, passait devant des maisons étrangères où le bonheur semblait régner. Il s'arrêta devant une de celles-ci. Les stores étaient levés.

Une femme tenait sur ses genoux un enfant aux joues vermeilles, au visage rieur. Le père, à quelques pas de là, contemplait avec joie ce tableau de la mère et de son enfant.

Léandre contempla longuement cette scène. Ce bonheur de la vie conjugale contrastait singulièrement avec la douleur qui lui transperçait le coeur.

Des larmes mouillèrent ses paupières. Il détourna la tête et continua sa marche.

Il ne pensait à rien. Son imagination errait. Ses idées étaient mêlées, confuses, elles se pressaient dans son cerveau. Il aurait voulu mettre fin à sa misère.

Père, mère, femme, enfants, foyer, maison, position, argent, tout lui manquait à cette heure horrible. Cauchemar affreux, mais réel, qui le faisait passer par des transes mortelles.

Il songeait aux romans qu'il avait lus. D'autres misérables comme lui, imaginaires ceux-là, avaient, dans ces romans, traversé des heures aussi pénibles, subi des crises aussi redoutables.

Que faisaient-ils alors?

Ils se suicidaient.

Le suicide, le suicide, mourir, mettre fin à tout, ne plus penser à rien, rentrer dans le néant d'où il était sorti, ou encore apparaître devant Dieu et lui raconter sa vie.

Se pourrait-il qu'il fut réprimandé ou répréhendé de son action?

Se pourrait-il qu'on lui reprochât un acte aussi légitime?

Le suicide? Mais c'est un acte de lâcheté. Quand on n'a pas le courage de vivre peut-on avoir celui de se donner la mort?

Il savait que le suicide est un geste bas, vil, méprisable, qui ne demande et ne mérite aucune commisération.

La philosophie lui avait enseigné qu'on ne pouvait pas, qu'on ne devait pas se donner la mort.

C'était une défense formelle que lui faisaient l'Eglise, sa raison, sa foi.

Il aurait désiré mourir. Il souhaitait la mort. Mais comment? Est-ce qu'on se suicide dans la province de Québec, si française, si catholique?

On lit cela dans les romans. On voit cela au théâtre, à l'écran.

C'est l'affaire des libres-penseurs, des athées, de ceux qui ne croient ni à Dieu, ni à diable, qui n'ont aucun sens religieux, moral et dont le remords ne ronge plus l'âme, à force d'avoir tué la conscience, par des actes aussi pervers que nombreux.

Que dirait-on à Montréal? Que diraient les journaux?

Ils raconteraient à peu près ceci.

—"Le cadavre d'un jeune homme a été découvert dans une chambre. La tête percée de plusieurs balles. Léandre Saint-Cyr, tel est le nom du jeune homme, était un ancien élève de collège classique. On assure même dans le voisinage qu'il avait déjà eu l'intention d'entrer au séminaire. Il perdit, il y a quelques mois, sa femme adorée et il était inconsolable de cette mort. Le jeune homme a voulu mettre un terme à ses jours de malheur et en finir avec la vie.

Il vivait pauvrement depuis quelque temps ayant perdu sa position et ne possédant ni parents, ni amis.

Il appartenait à une bonne famille et avait épousé une jeune fille dont les parents sont bien connus à Montréal et occupent une position sociale, enviable. La police était sur les lieux.

Le coroner fera une enquête. Il est évident d'ailleurs qu'ils s'agit d'un suicide."

Léandre comprit que le suicide était dans son cas la chose la plus stupide qu'il put imaginer.

Cependant il y pensait encore sérieusement.

Mais comment mourir?

Le revolver?

Le poison?

A ces pensées il fut secoué d'un tremblement nerveux et une sueur froide inondait son front.

Il leva la main et la porta à sa tête. Il pensait défaillir.

Ah! comme il aurait voulu tomber là sur la chaussée, s'affaiser tout son long et mourir comme cela, bien doucement, bien paisiblement!

Des passants accoureraient à lui pour le secourir, mais il serait trop tard.

Un flot de sang jaillirait de sa gorge!

Il serait, blanc, blême, puis peu à peu bleuâtre, inerte, glacé!

Ah, s'il pouvait mourir ainsi!

Ou encore, partir en excursion, être frappé à mort, se noyer dans l'espace de quelques instants, disparaître à jamais, quitter pour toujours cette terre maudite où il avait vécu trop d'heures malheureuses.

Ou bien, monter en avion et faire le saut de la mort, s'effondrer sur le sol au milieu d'une explosion terrible!

Morts violentes, morts libératrices, morts affreuses, il les imploraient toutes et pas une ne s'offrait à lui.

—L'amour s'est enfui irrémédiablement. Jamais je ne connaîtrai les douceurs qu'il m'a procurés. Si je ne les avais pas connues, je ne les déplorerais pas autant.

Se peut-il que je sois descendu si bas?

Moi, Léandre Saint-Cyr, diplômé de collège, ne serai-je qu'une épave sur la mer du monde? J'avais décidé d'entrer au séminaire. Je voulais devenir un prêtre célèbre, renommé, instruit, savant, semant la bonne nouvelle, sauveur d'âmes.

Aujourd'hui je songe au suicide. Je suis rongé par le désespoir.

Il hâta le pas, craignant, soupçonnant que quelqu'un eut deviné ses terribles desseins.

—S'il eût fallu que l'on connaisse mes intentions, que l'on sache mes pensées.

Il passa devant un café. Une musique endiablée parvenait jusqu'à lui. Il ne voulut pas l'entendre plus longtemps et accéléra sa marche.

Les passants étaient nombreux. Ils marchaient pressés, joyeux, causaient à haute voix.

Léandre imaginait qu'ils se moquaient de ses malheurs, qu'ils se riaient de sa folie.

Il lui restait quelque argent. Il compta ses pièces et entra dans une taverne. Il s'assit à une table, prit quelques verres, se leva et partit un peu ébréché.

Il n'aurait pas voulu retourner à sa chambre. S'il avait pu s'éloigner de Montréal, ne plus jamais repasser devant la maison où il avait habité avec Roxane. Ah! oui s'éloigner de cette ville où il avait tant souffert, dans son âme et dans son coeur, où il avait tant lutté contre tous les ennemis de sa vocation.

Il décida de quitter Montréal. Son idée était maintenant arrêtée.

Il fallait la mettre à exécution.

Il était 11 heures! Il continua sa marche errante! Où se rendrait-il pour se procurer la paix qu'il recherchait? Il traçait un itinéraire, calculait ses chanses d'avenir, tirait des plans d'évasion.

Seul, toujours seul, mais aucun endroit où aller pour mettre de l'ordre dans ses idées, dans ses pensées.

Les villes sont bruyantes et n'offrent que de rares refuges aux solitaires, aux méditatifs.

Elles façonnent les êtres à leur image. Elles en font des amis du bruit, de la vitesse, du plaisir; êtres incohérents, qui ne peuvent s'arrêter aux graves pensées; êtres perplexes, changeants, qui sont à l'affût de nouvelles sensationnelles, de rumeurs, de mondanités; êtres superficiels, qui s'attachent aux choses éphémères, qui courrent aux plaisirs, à la mort, brûlant les étapes, ruinant leur santé, leur vie, leur corps; êtres fragiles qui succombent sous le poids des charges humaines; êtres complexes, qui raccourcissent leurs jours en prolongeant leurs nuits.

Après avoir marché pendant presqu'une heure, Léandre regagna sa maison de pension. C'était en définitive le seul refuge propice pour lui.

Partir de Montréal était devenu pour lui une idée fixe.

S'éloigner pour toujours, telle était sa dernière décision.

Il se rendrait à Détroit et tenterait un effort surhumain pour se réintégrer dans la société.

Après de multiples démarches, pour l'obtention de l'argent nécessaire au voyage, Léandre quitta Montréal sans un regret, n'emportant qu'un souvenir, inaltérable, celui de Roxane. Quelques jours plus tard, il était installé dans la grande ville américaine.

XXIV

LES BAS-FONDS

On lui avait recommandé une famille canadienne qui habitait cette ville depuis plusieurs années. Il se servit de l'adresse qu'on lui avait remise et se rendit à la maison. L'accueil fut des plus cordial. Le père et le fils étaient entrepreneurs en peinture et ils conseillèrent à Léandre de s'adonner avec eux à ce travail.

Celui-ci leur expliqua tout d'abord qu'il ne possédait pas l'expérience nécessaire pour effectuer de tels travaux. Il n'avait fait que des ouvrages de bureau et ignorait totalement le métier de peintre.

Ses nouveaux amis le convainquirent qu'il était très difficile de trouver une position, à moins que l'on choisisse un métier spécial. La connaissance imparfaite de l'anglais et le manque d'influence étaient les pierres d'achoppement.

Léandre bien décidé à ne pas retourner à Montréal, voulut tenter l'impossible. Il consentit à travailler avec eux et à leur payer une pension raisonnable.

Le père signait des contrats avec des compagnies ou des particuliers.

Mais souvent le chômage forcé obligeait messieurs Dubois (tel était le nom de cette famille) à demeurer à la maison.

Léandre était définitivement établi dans sa ville d'adoption. Il pouvait compter sur un certain salaire. Ses inquiétudes, de ce côté, étaient pratiquement terminées.

Il fut étonné de rencontrer à Détroit un bon nombre de Canadiens-français. Certains vivaient bien, d'autres gagnaient péniblement leur argent.

Au bout de quelques mois, Léandre était un vrai citoyen américain, possédant les allures, suivant les modes, s'initiant aux coutumes américaines.

Les jeunes filles ne lui plaisaient pas beaucoup, car il ne pouvait s'habituer à leurs manières libres et quelquefois osées.

Il s'initia bientôt à la vie des clubs américains et visita des endroits plus ou moins recommandables.

Mais il se souciait peu des "qu'en dira-t-on", des "on-dit". Il était éloigné de tous ceux qui l'avaient connu autrefois.

Personne à Détroit ne pouvait lire dans son passé.

Ses hôtes cependant soupçonnèrent bien qu'il avait subi une rude épreuve et que quelque grand chagrin le rongeait, car ils le voyaient souvent triste et rêveur.

Combien de changements s'étaient opérés en lui depuis quelque temps?

On ne pouvait reconnaître sous l'étoffe de ce peintre le collégien d'hier, l'étudiant des classiques, le mari de Roxane!

On ne pouvait soupçonner non plus, que Léandre eût l'intention autrefois d'entrer au séminaire.

Et plus tard qu'était-il devenu? Une épave dans la société, un raté!

Un de ses amis l'invita un soir à visiter un "blind pig", comme on dit en argot. Il y consentit dans le but de connaître les dessous de la vie, dans les grandes villes américaines.

Ils partirent donc tous deux et gagnèrent un quartier excentrique.

Ils arrivèrent en face d'une maison, plongée dans l'obscurité et à l'apparence plutôt douteuse.

Descendus de l'auto, ils passèrent à côté de la maison pour se rendre à l'arrière. Ils tournèrent à droite et se trouvèrent bientôt devant une porte de cave, à l'aspect suspect. L'ami de Léandre frappa trois coups. Le carreau, percé au centre de la porte, s'ouvrit soudainement.

Nos jeunes gens aperçurent ensuite un homme, à la physionomie plutôt louche, qui les invita à entrer, après qu'il eût reconnu un de ses clients habitués.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle, abondamment illuminée. Toutes les fenêtres étaient placardées.

Des tables étaient placées au centre de la place et plusieurs personnes buvaient qui, de la bière, qui, du vin, qui, de l'alcool.

La prohibition était loin d'être respectée dans ce taudis.

Léandre et son ami s'installèrent et commandèrent de la bière. Puis la conversation s'entama.

—Je n'aurais jamais cru qu'il était si facile de se procurer de la bière, dans cette ville, remarqua Léandre.

—Cette maison est l'un de nos nombreux rendez-vous et nous ne sommes que rarement importunés par la police. Il y a des descentes, de temps en temps, mais je ne me suis jamais trouvé dans de telles impasses, repartit son ami.

—Tant mieux pour vous!

—Ces gens qui mènent l'entreprise amassent des fortunes. Ces verres de bière coûtent 25 sous chacun.

—A Montréal ils se vendent 5 sous et sans vous offenser je puis vous assurer que la quantité est beaucoup plus considérable.

La qualité cependant est la même. Si je ne me trompe c'est de la vraie bière canadienne, que nous buvons actuellement.

Elle est passée en contrebande!

—Je connais des contrebandiers, dit Charles Ménard, son ami.

—Ils courent de grands risques.

—Pour de l'argent!

—C'est leur vie, voyez-vous, leur gagne-pain, leur occupation, leur métier.

—Triste métier, n'est-ce pas, souligna Léandre!

—Vous savez que l'argent fait des victimes partout. C'est le pire démon tentateur.

—Il fait faire des bêtises quelquefois.

—Nous sommes ici tout près des frontières. Nous n'avons qu'à traverser la rivière pour nous rendre à Windsor en terre canadienne.

—Les contrebandiers s'y approvisionne à prix ordinaire.

—Une fois la cargaison passée aux lignes, ils la vendent à bon prix comme vous pouvez le constater.

—Mais ces gens sont armés je suppose? Les gardes-côtes sont au guet et n'ont pas les mains vides! Ils ont le devoir et le droit d'arrêter tous ceux qu'ils trouvent en faute, de poursuivre les déserteurs, de tirer à bout portant sur les coupables?

—Oui, dit Charles Ménard, de fortes luttes s'engagent et la victoire échoit souvent aux officiers américains.

—Triste sort, terrible lutte, remarqua Léandre!

Nos deux compères commandèrent d'autres verres de bière et leurs voisins de table les imitaient, plus que de raison. De temps en temps, on entendait les trois coups règlementaires, résonner à la porte.

Un silence se faisait alors, car on craignait toujours la visite de la force constabulaire!

Léandre se sentait mal à l'aise, mais il ne voulait en laisser rien paraître.

Le nombre des visiteurs augmentait sans cesse. Des hommes et des femmes entraient dans la cave transformée en salon.

Léandre et Charles Ménard se levèrent et quittèrent le lieu. Le premier eut un soupir de soulagement lorsqu'il se sentit loin de l'atteinte de la police.

Il ne put réprimer un geste de soulagement et fit même part à son ami de ses impressions. Lui, habitué à ces courses offrant un certain danger, n'en ressentait cependant aucune crainte.

Léandre regagna sa maison de pension en songeant à ce qu'il venait d'expérimenter.

Il était de plus en plus convaincu des mauvais effets et des piètres résultats obtenus par la prohibition.

La semaine suivante, il se trouva sans travail. Ses amis lui avaient annoncé qu'aucun contrat n'avait été signé.

L'ennui s'empara peu à peu de lui durant ces jours d'inactivité.

Il devint plus triste encore à la pensée qu'il ne pouvait se confier à personne. Il était dans l'incapacité d'ouvrir son coeur désolé à une amitié réconfortante.

Si ses parents eussent vécu encore, il aurait pu leur écrire, raconter ses agissements, leur faire part de ses expériences, de ses inquiétudes. Leurs conseils seraient un réconfort à son isolement.

Il était seul dans une ville étrangère! Qui pouvait-il aimer de toute la force de son être? Il était le plus malheureux des hommes.

Pouvait-il oublier Roxane dans ces moments de combat intérieur?

Pouvait-il ne plus penser à elle?

Roxane, il l'avait aimée d'un amour inaltérable, complet, généreux, spontané, magnanime.

—Devant toutes les splendeurs de cette ville, à côté de ce brouhaha ininterrompu, de ce bruit infernal qui ne cesse, ni le jour, ni la nuit, en face de la grandeur des entreprises humaines, de la course effrénée aux plaisirs, je ne puis oublier, je n'oublierai jamais, je penserai toujours à toi, Roxane, ma femme adorée. Rien ne pourra effacer ton souvenir plus durable que toutes les choses de la terre, vaines et éphémères!

Que sont toutes ces grandeurs, que valent tous les progrès modernes, toutes les inventions, que penser de cette foule qui se précipite dans les rues, dans les endroits publics, que dire de toutes les ambitions, de tous les déploiements fantastiques, quand on a dans le coeur un amour qui ne s'efface pas et la pensée d'un être disparu qui nous était infiniment précieux?

Jours sereins enfuis à jamais, jours heureux qui ne reviendrez plus, heures plus douces que toutes les heures, pourquoi êtes-vous disparus avec la rapidité de l'éclair?

La mort a été inexorable, elle a fauché une fleur délicate. Elle a jeté un homme dans le désarroi, le désespoir, la misère. Pas une beauté humaine ne pourra me rendre le bonheur perdu.

XXV

UNE ALERTE

La rivière Détroit a été le témoin de luttes, de combats, entre les officiers de la douane américaine et les contrebandiers qui font la navette entre les deux rives, sur les yachts fantômes, les canots-automobiles.

Le soir venu les sentinelles montent la garde. Ils ont mission d'empêcher les traffiquants de traverser des cargaisons de liqueurs défendues sur le côté américain.

La loi est très sévère et des dispositions rigoureuses sont prises afin d'empêcher toute infraction.

Ce jeu dangereux des contrebandiers intéressait Léandre. Il se lia d'amitié avec une famille de Détroit qui s'adonnait à la vente des liqueurs prohibées.

Apportées de Windsor, au moyen du transport par eau, ces liqueurs étaient vendues à des prix fabuleux.

La famille Dubé s'occupait donc de ce traffic. Le père, Pierre Dubé, avait amassé une grosse fortune grâce à ce procédé. Il possédait à Détroit des clients très précieux. Son fils, Jean, le secondait dans son travail. A lui incombait la lourde tâche d'aller, avec des amis, chercher la cargaison à Windsor et la traverser.

Beau et grand gars, bien bâti, Jean Dubé ne craignait rien et quand on lui parlait des dangers encourus, il souriait malicieusement et sa physionomie prenait un fier éclat, gage de sûreté de soi.

Il accomplissait son travail avec une belle humeur proverbiale. Il n'était jamais perplexe sur les dangers affrontés.

A chaque voyage, effectué avec succès, il ressentait une grande satisfaction, qui s'exprimait par ces mots: "Hein! nous les avons eus les gardes-côtes?"

Lorsque Léandre eut fait la connaissance de ce gars, il désira connaître son genre de vie. Il désirait être au courant des dessous de la prohibition.

Jean Dubé était fiancé à une charmante jeune fille de la colonie canadienne de Détroit, Alice Marseille. Elle était très représentative de nos charmantes compatriotes, des grandes cités américaines.

D'une allure dégagée, d'une physionomie plaisante, Alice possédait des charmes féminins irrésistibles.

Elle savait plaire à tous. Comme la plupart de ceux qui un jour ou l'autre ont suivi leur père et mère, quittant le pays natal, elle était capable de s'adapter aux situations les plus difficiles, aux milieux les plus divers et les plus disparatres.

Alice était une jolie blondinette au teint fortement nacré, aux joues pommelées rose. Sa démarche était élégante, ses manières tout-à-fait gentilles.

Un sang généreux coulait dans ses veines et en faisait une personne active, débrouillarde, audacieuse même. Elle s'accommodait à tout.

Sa beauté remarquable rendait son ami Jean Dubé très jaloux, car Alice ne manquait pas de prétendants.

Elle avait décidée d'attacher sa destinée à celle de Jean et de ce temps, elle lui avait voué un amour complet. Fiancés, ils devaient se marier dans quelque temps.

La vie aventureuse de Jean n'inquiétait pas Alice. Celui-là, par son travail et ses efforts répétés, voyait ses écus s'accumuler et menait une vie très facile. Il voulait devenir très riche. Il en prenait les moyens et Alice ne voulait pas l'en empêcher.

La rencontre de Léandre et de Jean s'effectua de façon très curieuse.

La ville de Détroit avait organisé un grand festival, la fête de la lumière! Toutes les rues étaient pavoisées, les hauts édifices, illuminés.

Le premier soir de ces manifestations imposantes, Léandre s'était rendu au centre de la ville, pour y entendre les discours et y admirer l'illumination monstre.

Une myriade de couleurs, une légion de lumières de toutes sortes, avaient frappé ses yeux peu habitués à ces sortes de spectacles.

La foule était compacte.

Tout le monde se pressait pour voir... pour entendre.

Tout-à-coup, derrière lui, des cris, des exclamations étranges s'élèvent.

Que se passe-t-il?

Est-ce un accident?

Il se retourne.

Les voix crient: "You thief"... "Stop him"... "Hurry up"...

..."Police"... "Police"!

Un voleur s'enfuit. Il brandit un revolver. La foule s'écarte pour le laisser passer, appeurée. Ce filou introduit dans la foule très dense avait détroussé un grand gars, qui se démenait de son mieux, au plus fort de la mêlée.

Léandre était à quelques pas de l'incident. Il fut étonné d'entendre parler français.

—Il m'a volé $50.00.

—Mais comment s'y est-il pris?

—Il me suivait et m'épiait depuis quelque temps, j'ai senti sa main dans mon gousset. Il était trop tard. L'argent avait disparu. Allez donc découvrir un filou armé dans une foule semblable.

Sur ces entrefaites le jeune homme était arrivé aux côtés de Léandre.

Celui-ci lui adressa la parole, reconnaissant un compatriote.

—Nous ne sommes pas en sûreté dans les grandes villes, dit-il en se tournant vers la victime du vol?

—Non, je vous assure, répliqua l'étranger! Ces mésavantures sont communes ici, comme à Chicago. La surpopulation a ses désavantages, car la protection n'est pas celle des petites villes.

—Vous avez perdu $50.00. C'est une somme!

—Oui certainement. Mais je me console à la pensée que je me paierai, que je me rattrapperai bien un jour ou l'autre.

—Comment cela, dit Léandre?

—Vous n'êtes pas au courant jeune homme?

—Non!

—La boisson, parbleu, lui souffla-t-il à l'oreille!

—C'est vrai, j'oubliais, répliqua Léandre, vous amassez une fortune avec la boisson passée en contrebande.

—Je ne suis pas contrebandier, monsieur, s'opposa l'étranger. Je suis commerçant, comme vous êtes ouvrier ou employé de bureau, je suppose.

—Moi, monsieur, je suis peintre de mon métier, depuis que je suis à Détroit. Mais veuillez bien croire que ce n'est pas là mon idéal. Vous comprenez il faut de l'argent et dame on travaille où l'on peut et non où l'on veut.

—Vous êtes originaire du Canada? De quelle province?

—De la province de Québec, j'habitais Montréal.

—Je me nomme Jean Dubé, dit l'étranger, autrefois de Montréal aussi.

Nous sommes compatriotes!

Serrons-nous la main!

Quel est votre nom?

—Léandre Saint-Cyr.

—Et voici ma fiancée, Alice Marseille, la plus aimable canadienne que vous ayez jamais rencontrée. Faisons route ensemble. Oublions le $50.00. Mais si un jour je rencontre mon m... voleur, je lui casse la g... je vous le promets.

Je suis canadien, vous savez, et j'ai la poigne solide!

Pourquoi ne venez-vous pas à la maison?

Je vous présenterai à mes parents, des canadiens de vieille souche, qui parlent de Québec avec un brin d'émotion dans la voix et une larme à l'oeil. Et puis nous boirons ensemble un bon verre de bière canadienne.

Y avez-vous goûté, depuis votre arrivée à Détroit?

Comment aimez-vous la vie américaine?

Jean Dubé était d'une volubilité inépuisable. Léandre accepta l'invitation et suivit ses deux compatriotes tout heureux d'avoir fait cette rencontre inattendue.

—Vous êtes célibataire, demanda la jeune fille, Alice Marseille, très aimable?

—Je suis veuf, répondit Léandre.

—Ah!

—Oui, j'ai eu de rudes épreuves à traverser, quoi que je sois passablement jeune.

—Vous avez souffert sans doute?

—En effet, j'ai beaucoup souffert. J'aimais un jour, j'étais à votre âge, puis j'ai perdu l'être qui m'était infiniment cher,... elle est morte de phtisie pulmonaire. C'est terrible, mademoiselle, d'être séparé pour toujours de l'être que nous chérissons le plus au monde.

—Pourquoi avez-vous quitté Montréal, demanda la jeune fille?

—Pour m'expatrier, pour m'éloigner à jamais des lieux qui me rappelaient de si tristes souvenirs, pour me créer un avenir plus brillant aussi, car, à Montréal, je végétais, n'ayant pas le courage, ni la chance, de trouver une position.

—Je crois, ajouta Alice Marseille, que le véritable prétexte de votre fuite est d'ordre moral. Vous avez bien fait de partir. A Détroit vous oublierez vos douleurs et vos peines.

Vous vous ferez peu à peu, à ce nouveau genre de vie! Vous vous marierez, peut-être, et le temps qui ensevelit les douleurs les plus amères, vous donnera enfin la paix tant désirée, la tranquillité que vous recherchez.

—Me marier, s'exclama Léandre, jamais. J'ai trop souffert, voyez-vous, j'ai trop aimé. Je ne peux unir de nouveau ma destinée à une autre. Et si jamais j'y parvenais, je puis vous assurer que je ne serai jamais heureux!

Ils arrivèrent à destination. Jean Dubé présenta Léandre Saint-Cyr à ses parents. Tous parlèrent longuement du Canada et se quittèrent très tard dans la soirée. Léandre s'esquiva poliment, promettant de revenir.

Jean Dubé l'invita à le rencontrer dans quelques jours au café Casino.

XXVI

APPEL LOINTAIN

Un beau matin Léandre fut très étonné de reçevoir une lettre bordée de noir venant de Montréal. Son adresse était écrite correctement. Quelqu'un avait-il découvert son endroit de refuge? Il chercha immédiatement le nom de la personne amie, qui s'intéressait encore à lui en ce monde.

Il lut avec émotion: "Ta Gisèle espiègle et affligée."

Très intrigué, il s'installa dans une chaise, afin de lire à tête reposée, cette missive de sa compagne de voyage aux Chûtes Niagara.

Gisèle avait été confidente dans le bonheur ou le malheur, toujours très dévouée, très intéressée à son sort.

Cette lettre ne l'étonna pas cependant outre mesure, car il connaissait les intentions de Gisèle pour lui, ses égards, son empressement à se montrer toujours très coquette, très aimable, très entreprenante.

L'envoi se lisait ainsi:

Cher Léandre,

"Grâce à un de tes amis et après des recherches assidues et persévérantes, je suis parvenue à découvrir ton identité et à te situer dans la ville de Détroit.

Je prends la liberté de l'écrire. Plusieurs raisons me permettent de la faire et de tristes événements qui se sont passés depuis notre rencontre m'y incitent.

Tu sais que j'ai eu le malheur de perdre mon mari.

Il est mort dans un accident d'automobile alors qu'il voyageait en compagnie des siens.

Ceux-ci, plus heureux, s'en sont tirés avec des blessures graves, mais non mortelles.

Je suis veuve depuis quelque temps et la douleur qui m'afflige me porte à sympathiser davantage avec toi.

Nos existences ne sont-elles pas devenues semblables? Ne sommes-nous pas tous deux délaissés, isolés, n'avons-nous pas essuyé les mêmes revers et les mêmes infortunes?

J'ai songé à toi Léandre, mon compagnon de jadis, celui qui a laissé dans ma vie des souvenirs impérissables, à l'âge où les rêves sont si vastes, si dorés!

Je ne puis oublier le jeune homme, avec lequel j'ai passé des heures si charmantes.

Je penserai toujours à mon ami Léandre, ce grand bébé trop sérieux et si malheureux!

Je fus tout de même privilégiée, dans mon deuil cruel. Mon mari était un homme d'ordre et d'économie. Il m'a laissé, en mourant, une assurance de $6,000. que j'ai touchée presque aussitôt après l'accident. J'avais aussi en héritage une petite propriété, claire d'hypothèques, que j'ai mise en vente.

N'ayant pas l'habitude des affaires, je n'ai pas voulu être en butte à toutes sortes d'inquiétudes financières.

J'ai obtenu pour cette propriété $3,000. comptant. La balance est payée comme hypothèque avec intérêt. Le tout rapporte du 6 pour cent, que je reçois périodiquement.

C'est dire que mon mari a été prévoyant!

Combien je lui suis reconnaissante, d'avoir assuré à la femme qu'il aimait bien, une petite somme d'argent, dont elle pourra jouir durant un certain temps.

Mais l'argent ne fait pas le bonheur, mon cher Léandre et celui que j'ai dépensé jusqu'ici ou que j'ai placé à la banque ne m'a pas rendu plus heureuse!

J'ai au coeur une grande douleur! J'ai été éprouvée comme toi.

Je comprends d'autant mieux la grandeur de ton sacrifice qu'il est, en partie, semblable au mien.

J'ai cherché des distractions afin de chasser les idées sombres et mettre un peu de joie dans ma vie.

Je me suis efforcée d'oublier le passé!

En contact avec beaucoup de gens, je n'ai pu réussir à placer ma destinée dans l'ambiance satisfaisante où elle était déjà.

Les amis que je me suis fait ne sont pas sincères.

Ils croient peut-être que je possède une fortune et ils se montrent aimables au possible, tout en étant ridicules au superlatif.

Leurs manières, leurs attentions, leurs délicatesses me laissent très indifférente!

Il est difficile d'aimer sans avoir avec quelqu'un des intérêts communs, des affinités semblables.

J'ai pensé à toi, Léandre,... souvent... très souvent.

Je crois que je serais heureuse à tes côtés.

Peut-être n'as-tu pas oublié tout-à-fait la petite Gisèle espiègle, que tu croyais trop libre et trop enjouée!

Du fond du coeur te sens-tu capable de me refuser une amitié que j'implore avec une espèce d'empressement?

Crois-tu que les souvenirs de notre jeunesse s'effacent si rapidement?

As-tu foi en l'avenir?

Ne penses-tu pas que notre vie manque un peu de l'amitié qui réconforte, de l'amour qui rend les jours mois moroses et met un sillon de clarté dans la monotonie d'un ciel continuellement chargé de nuages!

Depuis que je suis seule, pas un homme n'a réussi à jeter dans ma vie cette lueur d'espérance qui assure des jours sereins!

Toujours j'ai les yeux tournés vers le passé et j'y vois ton nom inscrit bien profondément.

Je ne puis effacer ton image de ma pensée!

Ma vie a été attachée à un autre durant un certain temps.

Mais c'est parce que tu n'as pas voulu répondre aux sentiments profonds et sincères que j'avais pour toi.

Une femme plus douée, plus méritante, plus digne, avait gagné ton affection, une affection inaltérable!...

Maintenant qu'elle n'est plus et que nous sommes libres, pourquoi ne pas renouer les liens d'amitié qui nous unissaient autrefois?

Le soir, quand je suis triste, je me reporte dans une ville lointaine. Je te revois mon pauvre ami, seul, délaissé, misérable peut-être!

Oui je songe à toi, Léandre et je ne puis m'empêcher de maudire le destin qui m'a séparé de l'être que j'aimais.

Jusqu'à présent, je n'ai pu réaliser la grandeur de mon amour pour toi mais au fur et à mesure que les jours s'écoulent, mon âme s'attache à toi chaque instant davantage.

Je te demande pardon, de t'avoir fait toutes ces déclarations.

J'ai voulu te dévoiler les sentiments qui m'animent en ce moment et dont mon coeur est plein. Je désire ardemment que nous soyons heureux tous deux.

Combien j'aimerais te revoir! Oui! être à tes côtés, te parler du passé, de l'avenir, de mes projets, de mes ambitions, de mes rêves... qui sont peut-être insensés.

Pourquoi ne m'invites-tu pas Léandre à aller te visiter dans la grande ville américaine? Tu pourrais me trouver une maison de pension recommandable où je m'installerais, pour quelques jours de repos?

Je possède l'argent nécessaire et ce serait pour moi une grande joie!

Ecris-moi, Léandre, répond immédiatement à cette lettre.

Dis-moi que tu m'attends!

J'accourrerai! Nous serons heureux ensemble!

Au revoir, à bientôt.

Je t'embrasse comme une petite soeur aimante.

Ta Gisèle espiègle et affligée."

Léandre lut cette lettre deux fois. Puis il esquissa un léger sourire d'attendrissement. Il sentit une larme perler à sa paupière.

—Pauvre petite, pensa-t-il!

Elle a bon coeur Gisèle et elle m'aime aussi. Elle est bien délaissée.

Cependant, elle possède un peu d'argent et pourrait facilement satisfaire ses fantaisies et se procurer des distractions.

Il répondit à la lettre de Gisèle et l'invita à venir passer quelque temps à Détroit. Il sut aussi lui trouver une maison de pension, très satisfaisante sous tous rapports.

XXVII

DEUX AMES SOEURS

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés et le rapide Montréal-Détroit entrait en gare, emmenant Gisèle Girard, vêtue en jeune veuve.

En l'appercevant descendre du convoi, Léandre courut vers elle.

—Léandre!...

—Gisèle!...

Ils s'embrassèrent. Ils se retrouvaient enfin après une longue absence.

Leur amitié était encore plus forte qu'elle ne l'avait jamais été, cimentée maintenant par les dures épreuves que l'un et l'autre avaient traversées.

—Il y a si longtemps que je désire te revoir, dit Gisèle, en le tutoyant, comme sur sa lettre!

—Et moi, Gisèle, ajouta Léandre, il me fait grand plaisir de retrouver ma petite amie d'autrefois.

—Que d'événements se sont passés depuis que nous nous sommes rencontrés.

—Oui la vie prend quelquefois une tournure bien imprévue.

—Nous voilà tous deux habillés de noir.

—La douleur ne nous a pas épargnés.

—Ah, oui il faut être de bons amis, maintenant, répondit Gisèle.

Il s'approcha d'elle et lui offrit le bras.

Réunis maintenant, serrés l'un contre l'autre, ils s'acheminèrent tous deux vers la grande Babylone moderne qui renferme tant d'âmes affligées, opprimées.

XXVIII

UNE EPAVE

Au milieu d'une foule très dense, très bruyante, dont le flot se déverse dans les rues brillamment illuminées, un couple, un homme et une femme, se dirige vers un endroit hospitalier. Là ils pourront durant de longues heures, s'entretenir des choses du passé, des êtres chers qui ne sont plus et qu'ils ont aimés.

Ils marchent pressés, appuyés l'un contre l'autre. Ils traversent plusieurs rues. Ils arrivent à un quartier, éloigné du centre, en face d'un édifice d'aspect sobre.

La bâtisse a une apparence de vétusté. Elle est construite en briques rouges. Les ans se sont appesantis sur elle, l'ont ravagée quelque peu, ont ridé sa façade.

Un large portique cache une embrasure magnifiquement sculptée.

Sans doute il fut un temps où cette construction était l'une des plus coquettes de la grande ville.

Léandre et Gisèle entrèrent, gravirent deux escaliers et pénétrèrent dans le compartiment retenu tel que demandé pour le séjour de la jeune veuve à Détroit.

Léandre était heureux de sentir près de lui un coeur ami. Gisèle comprenait aussi la lutte ardente qu'il avait eu à soutenir depuis la mort de sa femme bien-aimée, de sa Roxane adorée.

En revoyant Gisèle, il pensa qu'elle incarnait, sous ses manières empressées, ses charmes naturels, sa beauté, sa tendresse, sa jeunesse, l'être disparu qu'il chérissait tant.

Ce n'était plus une Gisèle emportée par le tourbillon des plaisirs, astreinte aux exigences de la vie mondaine, esclave de la mode et de toutes les turpitudes banales, les superficielles coquetteries, mais une femme dans toute la beauté de la croissance, digne de l'amitié d'un coeur compatissant, apte à répondre à toutes les avances d'un prétendant raffiné et intelligent.

Léandre ne ressentait plus la même indifférence. Il comprit que le hasard, la destinée seraient peut-être la cause d'une union, jugée maintenant sage, d'un accord complet aboutissant à une alliance, basée sur la confiance mutuelle et sur un amour réciproque.

Cet amour s'il n'était pas parfait, idéal, pourrait, peut-être, n'être pas loin de le devenir, à force de désintéressement de part et d'autre.

—Nous avions autrefois, dit Gisèle, que dis-je hier, chacun notre foyer respectif. Nous vivions tous deux, entourés de l'affection d'un être choisi entre mille, nous rêvions un avenir exempt de craintes, de misères, de deuils, de tris-

tesses, nous nous imaginions que ce foyer était établi sur des bases solides et nous avions la prétention de croire que ce bonheur terrestre était éternel.

—Et après quelques mois nos deux foyers se sont effondrés, ajouta Léandre!

—Nous nous revoyons à une grande distance de Montréal, dans une ville inconnue pour nous, loin de l'endroit où nous avons connu les douceurs de l'amour et les délices d'un mariage librement consenti.

Nous ne pouvons oublier les relations entretenues jadis et c'est pour cela qu'aujourd'hui nous sympathisons si bien tous deux, remarqua Gisèle!

—Jusqu'ici, expliqua Léandre, aucune personne ne m'intéressait dans la vie. Depuis la mort de Roxane, je ne me sentais attiré vers aucune femme.

—Vos sentiments ont ils changé, demanda la jeune veuve?

—Oui, je le crois, Gisèle, répartit Léandre. Nous viverons désormais dans une communion d'idées, de sentiments.

Nous sommes incidemment attirés l'un vers l'autre.

Nos rêves, nos ambitions ont été semblablement déçus.

Mais le fait de se sentir aimé, de croire que l'on peut montrer envers l'autre un certain dévouement et une certaine considération, ne peut que cimenter davantage l'union morale qui existe entre nous et qui pourrait bien un jour, je ne sais, tourner à notre avantage.

L'on voit parfois, dans la vie, de ces unions conçues dans le malheur et qui s'épanouissent dans un mariage de raison par un parfait entendement.

Deux âmes, pareillement affligées, s'unissent pour la vie et poursuivent, soutenues l'une par l'autre, le but qu'elles s'étaient proposé.

—Je crois, Léandre, que l'amour n'est pas seulement spontané. Il naît quelquefois des circonstances, des situations, et ce qui, hier, paraissait invraisemblable, ne l'est plus aujourd'hui!

Je comprends que l'amour naît souvent de l'entente, de l'amitié, de l'attrait, mais aussi des subites défaites, des désarrois de deux âmes qui se connaissaient déjà et qui s'estiment beaucoup plus dans le malheur.

Gisèle s'était tue. Elle songeait. Ses yeux avaient pris une expression de tristesse qui donnait à sa figure un charme encore plus remarquable.

Elle se leva, enleva son manteau, déposa son chapeau sur le bureau, prit un peigne, le passa et repassa dans ses cheveux.

Sa coiffure auréolait un regard d'une tendresse infinie, un nez aquilin et finement découpé, qui lui donnait un air calin, des joues pâles, un menton effilé, en un mot une figure plaisante, jolie, mais gardant toujours le signe particulier des femmes qui savent plaire et dont les manières remplaçent avantageusement et naturellement ce qui manque à la perfection de la beauté.

Léandre la regarda longuement. Elle lui plaisait davantage et beaucoup plus qu'autrefois.

L'âge, la douleur, l'expérience, la vie maritale, l'avaient embellie sans doute car elle s'était départie peu à peu, de tous ses attributs physiques et moraux, qui donnent un air masculin à beaucoup de jeunes filles, aux manières dégagées et à la désinvolture marquée.

Il constatait le changement qui s'était opéré en elle.

Il l'aimait comme on aime un être qui nous fait et nous veut du bien, qui s'intéresse à nous, à notre avenir, à nos succès, qui s'inquiète de notre bonheur, qui désire pour nous toutes les choses bonnes et belles de la vie.

Il se sentait attirée vers cette femme qui lui apparaissait plus étrangère, plus distante, moins confiante, moins spontanée.

Jamais elle ne lui était apparue plus attrayante.

Depuis qu'il était veuf, Léandre n'avait pas ressenti pour une autre le même attrait.

Il pensa qu'un jour peut-être Gisèle deviendrait sa femme. A cette idée une grande tristesse l'envahit.

Il se sentait coupable.

Il avait juré à Roxane un amour éternel, inaltérable, sublime.

Et devant cette créature qui le laissait indifférent naguère il comprenait sa faiblesse, la fragilité de ses serments.

Qu'allait-il devenir?

Que ferait-il?

Il était presque seul dans la vie, sans parents, sans amis, n'ayant pour toute consolation que des souvenirs et des souvenirs si cruels!

Tandis que Gisèle voyait à sa toilette et refaisait sa chevelure, brossait ses vêtements, mettait une dernière main à sa mise, Léandre se disait que Roxane pourrait le guider et lui tracer d'une façon certaine, la route qu'il avait maintenant à parcourir.

Il s'efforçait de se rappeler le visage aimé de sa Roxane, mais Gisèle accaparait, malgré lui, ses yeux, sa pensée et peut-être son coeur!

Sa mince silhouette qui se détachait dans le miroir ne pouvait qu'attirer l'attention de Léandre par tout le charme qui ressortait de sa personne. Comme elle est jolie, sous cette robe, qui lui sied à ravir, se disait-il! Ah! oui, elle est jolie Gisèle et pourrait certainement trouver un parti avantageux, même à Détroit, surtout à Détroit!

Pourquoi m'aime-t-elle?

Car elle m'aime sûrement, elle m'a toujours aimé.

Elle est plus riche que moi.

Je suis dans une triste position.

Voilà plusieurs semaines que je ne travaille pas.

Heuerusement que j'ai fait quelques économies.

Elle ne m'aime pas, pour mon argent, pour ma position, pour mes chances d'avenir, car je suit un raté, un misérable raté.

Il se leva et prit congé de Gisèle, lui promettant de revenir souvent lui tenir compagnie.

—Je suis un raté!...

Ces trois mots résonnaient sans cesse dans son esprit.

Oui j'ai manqué à l'appel. Je n'ai pas voulu me diriger vers la prêtrise. J'ai eu peur du sacrifice. Depuis, je mène une existence malheureuse. Je suis une épave... une épave!

Tout se ligne contre moi pour faire mon malheur.

J'ai été en butte à toutes sortes de misères, d'insuccès.

La main de Dieu s'est appesantie sur moi pour me faire comprendre mon erreur, pour me montrer ma lâcheté.

Et la lutte paraît vouloir recommencer. Voilà que Gisèle se montre très entreprenante. Elle a un but. Elle vise le mariage.

Comment tout cela finira-t-il?

Je ne puis me marier avec cette position si peu lucrative?

Je ne puis manquer au respect de la morte?

Pauvre Roxane, jamais je n'oublierai ton nom. Il m'est plus cher que tout au monde. Ta pensée m'est sacrée. Oh! non je ne puis me marier, je ne me marierai jamais...

Léandre passait par des moments d'intense émotion.

Il sentait toutefois sa faiblesse devant cette femme qui possédait des charmes particuliers et qui se prévalait d'une ancienne amitié pour la faire servir à ses desseins, à ses ambitions. Elle était sincère cependant, car elle aimait réellement Léandre.

Une fois de plus il se trouvait devant un problème bien difficile à résoudre.

Il ne pouvait oublier sa compagne de mariage. Il y pensait sans cesse et dans la lutte encore davantage.

La morte était toujours présente pour lui. Il se répétait les paroles qu'elles lui avaient dites, dans son délire.

—"Non tu ne regrettes pas d'avoir épousé ta Roxane? Tu l'aimes bien, n'est-ce pas? Aimes-la de tout coeur, car tu ne l'auras pas toujours à tes côtés. Elle s'en va rapidement.

Pense souvent à moi, Léandre, tu n'aimeras jamais une autre femme que moi.

Quand je serai partie, personne ne pensera à moi! Je n'étais rien en ce monde! Roxane!... c'est un pauvre petit être que l'on enterre bien vite et dont on se souvient plus!"...

Il voulut chasser cette pensée loin, bien loin... ne plus se rappeler son visage... ses yeux... son corps rongé par la souffrance... sur un lit d'agonie.

Il pleurait en songeant à l'être disparu.

—Je ne me marierai pas... jamais... jamais... répétait-il.

Je ne puis l'oublier ainsi. Je serais un ingrat, je manquerais à ma promesse. J'en ressentirais bientôt l'affreux remords.

Roxane, je t'aime toujours, de plus en plus... nous nous reverrons un jour. Oui l'on doit se revoir là-haut.

Il pencha la tête à la fenêtre.

Il adressa au Ciel une prière, implorant la clémence de ce Dieu qu'il avait osé braver par sa désobéissance.

—C'est pour l'amour de Roxane que j'ai déserté. Je ne suis pas coupable! C'est par amour pour elle... mon Dieu... pardonnez-moi... je suis une épave... épave!

XXIX

CORPS CALCINES

—Au feu!... Au feu!.

L'on accourt de toutes parts. Les pompiers sont déjà sur les lieux. La rue est obstruée.

Une lueur sinistre s'élève dans le ciel obscur!

Des vitres volent en éclat. On entend le crépitement du feu qui ronge tout sur son passage.

Des cris désespérés, des hurlements humains.

—Help!... Help!...

Des têtes blafardes apparaissent aux fenêtres du "Casino" en flammes. Les pompiers sont au guet.

Lorsqu'ils entendent un cri, ils dressent une échelle et montent rapidement au secours des victimes.

Mais le feu prend des proportions alarmantes. Voici que le "Casino" brûle en entier. La foule est bruyante. On entend des exclamations, des cris de douleur et de désespoir.

L'incendie a été mortel pour quelques-uns. Les voitures des pompiers et de la morgue sont rangées contre la chaussée.

On compte les victimes... une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

—Sept morts, crie une voix!

Et ces paroles traversent en un instant ce fleuve de curieux.

L'incendie est maîtrisé. Il a fait rage durant deux heures. Il s'est propagé avec une telle force et une telle rapidité qu'en un instant l'édifice n'était plus qu'un immense brasier.

L'on ne put ainsi arriver à temps pour faciliter la sortie de tous les habitués du "Casino" surpris par le feu cette nuit-là.

Les victimes, hommes et femmes, au nombre de sept, gisaient maintenant sur les dalles froides de la morgue.

Les corps étaient calcinés.

Les médecins des hôpitaux, accourus sur les lieux, avaient prodigué les soins d'urgence, mais dans quelques cas l'infirmier avait prononcé le mot sinistre: "Dead".

Et ils avaient répété ce mot, sept fois, ignorant même s'il n'y avait pas d'autres personnes sous les débris fumants.

Toutes les personnes qui se trouvaient dans

le café lorsque l'incendie éclata se dirigèrent vers la sortie. Mais le feu obstruait le passage.

Il y eut une lutte à mort. C'est dans cette mêlée que sept personnes perdirent la vie. Elles furent piétinées et brûlées vives.

Lorsque les pompiers arrivèrent sur le lieu du désastre il était apparemment trop tard.

On opéra des sauvetages aux étages supérieurs au moyen des échelles. Le feu avait pris naissance au sous-sol. En un instant le rez-de-chaussé fut couvert de flammes. On eut dit que le feu était activé de toutes parts. Il sortait par toutes les issues à la fois.

Les convives furent resserré comme dans un étau, comme dans une trappe. Ils étaient à la merci des flammes courroucées.

Ils cherchèrent une issue et n'apercevant que le grand hall d'entrée, ils s'enfoncèrent dans cette sortie étroite, la seule planche de salut.

La lutte fut terrible. On se déchirait! Des vêtement étaient arrachés! Des chevelures étaient tirées! On se battait! On se bousculait de tous côtés! Peu à peu la scène devint affreuse!

Aveuglés par la fumée et le feu la plupart cependant réussirent à s'échapper. Quelques-uns défaillirent. En un instant ils étaient des torches vivantes.

D'autres reçurent des blessures partielles. Parmi ceux-ci était Léandre Saint-Cyr.

XXX

ETERNEL PERSECUTE

Une chambre d'hôpital! Des lits de souffrance! Des figures émaciées, ravagées par la douleur!

Combien de personnes trouveraient avantage et profit à visiter de temps en temps un hôpital?

C'est un lieu propice à la réflexion. On apprend à sympathiser avec les opprimés, les faibles, les défavorisés du sort.

Léandre se rétablissait, peu à peu, de la forte secousse nerveuse qui avait ébranlé sa constitution et des blessures assez graves qu'il s'était infligées au cours de la fameuse mêlée du café «Casino.»

Son regard perdait peu à peu de son éclat terne. Une lueur d'espérance passait maintenant dans ses grands yeux rêveurs.

Son moral avait aussi été atteint par cette secousse.

Une sorte d'affaissement de tout son être était remarquable à l'oeil attentif d'un observateur perspicace.

Cet état d'âme était facilement explicable.

Ses intimes: Gisèle Girard, Jean Dubé et Alice Marseille qui étaient sortis indemnes de la panique, comprenaient trop bien que la lutte morale en était rendue à son paroxisme.

Le roman qu'il avait vécu depuis sa première rencontre avec Roxane jusqu'à l'accident dont il avait été la victime était une longue suite de déboires de toutes sortes.

Le sort s'acharnait sur lui et l'on eût dit qu'il ne voulait pas lui laisser un moment de répit. Il s'était rendu, en compagnie de ses amis, au café «Casino» et là encore, il fut le seul des quatre à être atteint par le feu et blessé.

En face de tous ces malheurs, de ces déveines, de ces atteintes, Léandre se croyait un éternel persécuté.

Les événements se liguaient contre lui pour lui rendre l'existence extrêmement difficile.

La convalescence fut longue et pénible.

Léandre ne pouvait espérer un prompt et tranquille rétablissement parce qu'il était en butte à toutes sortes d'inquiétudes, morales ou financières.

Comment pourrait-il régler la note de l'hôpital? Heureusement que Gisèle vint à la rescousse.

—Si elle me fait des avances, se disait-il, je serai lié davantage avec elle.

—Ne sois pas inquiet, Léandre, disait Gisèle, je possède assez d'argent pour payer ce que tu dois sans que cela me place dans la gêne. D'ailleurs c'est un plaisir pour moi que de te rendre service.

Je ne t'avance pas cet argent, je te le donne, de bon coeur, en reconnaissance des services que tu m'as déjà rendus, en signe de l'amitié qui nous unit depuis si longtemps!

Chasse bien loin de toi tous ces soucis d'argent. Repose-toi bien surtout.

Dans quelques jours tu seras rendu à ta maison de pension. Je prendrai soin de toi comme une petite soeur qui t'aime beaucoup.

Et ce disant elle l'embrassait affectueusement.

Léandre se sentait rassuré par ces paroles. La confiance renaissait en lui. Il consentait bienveillamment à profiter de tous les bons soins de Gisèle.

La paix se faisait de nouveau dans son coeur.

—Oui, il te faut un repos complet, Léandre, ajoutait Gisèle. Une fois rétabli complètement, tu pourras vaquer à tes occupations. Tu réussiras, j'en suis sûre.

Je serai à tes côtés pour t'insuffler le courage nécessaire. Tu sais que le rôle de la femme est d'importance considérable pour le succès d'un homme, pour l'avancement dans sa carrière.

La femme contribue à accroître le prestige de son ami ou... de son mari.

A elle revient une part considérable du mérite dans cet avancement et dans les bénéfices pécuniers accumulés chaque jour.

Léandre écoutait Gisèle d'une oreille distraite. Sa pensée errait sans cesse. Elle voguait à l'aventure, traversait le temps, l'espace.

Il ne pouvait ressentir pour son amie d'aujour-

d'hui le même amour et la même affection qu'il avait déjà expérimentés autrefois.

Tous les empressements, les générosités, les faveurs de Gisèle ne parvenaient pas à effacer le nom de Roxane dans le coeur de Léandre

Et pourtant! Gisèle se tenait assise à ses côtés et en la regardant, en la fixant, il apercevait une femme élégante, aux gestes nuancés jusqu'à l'infini, à l'empressement spontané, à la bonté jaillissante, au dévouement inépuisable.

Et de plus tous les charmes féminins se mariaient dans un accord parfait pour constituer un ensemble merveilleux et étonnant de qualités physiques appréciables.

Gisèle plaisait par sa physionomie tout enfantine, reflétant, tout à la fois, la malice, la fermeté, la naïveté.

Elle avait le don de plaire et possédait toute la gamme des ressorts ultimes d'une âme tendue continuellement et spontanément vers les sollicitations amoureuses.

Mais Léandre était attaché par tous les fibres secrets de son moi intime à un autre être, immatériel, spirituel, toujours présent autour de lui, remplissant l'atmosphère qu'il respirait, s'incorporant à tous les objets qui lui étaient familiers, planant dans les endroits qu'il fréquentait.

C'était Roxane qu'il savait présente partout.

Son amour pour elle avait quelque chose de sublime, de stable, de perméable qu'il ne pouvait définir, mais qu'il ressentait trop bien.... quand même.

—Gisèle, je lutterai jusqu'au bout. Le destin ne semble pas me favoriser.

Toujours je sens une main vengeresse qui s'appesantit sur moi.

Mais je vaincrai tous les obstacles, s'il le faut.

Que m'importe aujourd'hui, la santé, l'honneur, le prestige?

Je me ferai fi de tout cela.

Je veux marcher vers le succès. J'en prendrais les moyens, honnêtes ou non, justes ou injustes.

«Audaces fortuna juvat», «La fortune favorise les audacieux». Je serai audacieux.

Il me faut la fortune Gisèle, tu m'entends, et je l'aurai coûte que coûte.

Je braverai la justice, j'affronterai la mort, je serai contrebandier!

—Mais non, voyons, Léandre, il y a d'autres moyens d'amasser de l'argent, qui sont plus louables, plus honorables, plus satisfaisants.

—Ma décision est prise Gisèle. Elle est irrémédiable celle-là. Je ne faillirai pas en chemin. Ecoute-moi bien!

—Bon, voilà que tu vas faire des bêtises.

—Tu connais Jean Dubé et Alice Marseille. Ils se sont fiancés récemment et se marieront bientôt.

Jean Dubé... voilà un homme de coeur! Il est respecté aussi, et influent, parce qu'il possède l'argent nécessaire à la satisfaction de toutes ses ambitions.

Or tu sais que Jean Dubé est contrebandier.

Je l'admire. Son exemple m'incite à m'engager dans la voie où il obtient de si beaux succès. Il n'a pas eu peur celui-là... il ne craint pas les embûches... le sort le favorise... je ferai de même... tu verras Gisèle... nous serons riches... riches... riches...

Il se tut. Ce petit effort d'éloquence l'avait un peu affaibli. Son visage contracté par la violente effusion, était empourpré.

Il pencha la tête sur son oreiller. Gisèle, en femme dévouée, lui fit apporter un verre d'eau froide, qu'il but d'un trait.

Elle jugea à propos de le laisser se reposer un peu! Elle était inquiète des idées qui surgissaient dans l'intelligence tourmentée de son ami.

Elle ne voulait pas que Léandre s'adonnât à ce traffic de la boisson. Léandre, se disait-elle, n'a pas le courage nécessaire et la force voulue pour mener à bonne fin une telle entreprise.

Lorsque la convalescence fut terminée, il se rendit un beau jour chez Jean Dubé et lui proposa d'opérer avec lui entre les deux rives, sur la rivière qui sépare Détroit de Windsor. Jean Dubé ne voulut pas refuser à Léandre cette demande pressante! Il consentit de s'associer à lui pour le transport des cargaisons de liqueurs.

Et quelques jours plus tard... le canot-automobile... qui faisait la navette... emportait dans son enceinte... Léandre le contrebandier... Léandre... le malheureux.

XXXI

LE DOIGT DE DIEU

Dans la pénombre d'une petite église de Détroit, un homme agenouillé, la tête dans les mains, médite dans une pose attentive et recueillie.

La lampe du sanctuaire jette une lueur pâlotte et tremblotante.

Le soir descend lentement et remplit peu à peu d'obscurité ce lieu de recueillement.

Les statues de la vierge et des saints se distinguent à peine dans leur niche de pierre.

Le silence auguste et solennel qui plane dans le saint lieu contraste singulièrement avec les bruits infernaux de la grande ville.

Au dehors c'est la vie active, fiévreuse, la lutte ininterrompue pour l'argent, la course aux plaisirs; ici, la paix, le recueillement, la prière, la méditation!

Léandre par une heureuse intuition s'est laissé guider vers ce lieu de tranquillité.

Il a franchi les marches de l'entrée, a péné-

tré dans le temple, s'est avancé pieusement vers le trancepts, s'est agenouillé devant son Créateur, devant son Dieu.

Il goûte, durant quelques minutes, cette joie intérieure, si chère aux âmes qui en ont été privées pendant longtemps. Mais il connaît aussi ces suaves ivresses.

Il ne songe plus à ses luttes extérieures pour la conquête du veau d'or. Il a relégué bien profondément dans sa mémoire, les inconvénients, les misères, les âpretés, les risques et périls de sa vie nouvelle de contrebandier.

Seul en face de son Créateur il lui adresse une suprême prière, implorant comme une faveur incommensurable la paix du coeur et la tranquillité de la conscience.

Il constate aussi que ses succès pécunaires n'ont pas éteint complètement la flamme apostolique qui y brillait jadis. Il comprend toute la grandeur de sa misère.

Transfuge, il admet la beauté, la dignité, la sublimité de la vocation qu'il a lâchement désertée.

Il ne cherche plus de prétexte à sa lâcheté. Il s'avoue coupable et déplore sa mollesse.

Comme sa destinée est misérable à côté du rôle éminemment utile du prêtre dans la société!

Il vient demander au ciel l'apaisement à ses troubles spirituels, qui ne cessent de s'opposer à son bonheur.

Léandre était toujours absorbé dans une profonde méditation lorsqu'un prêtre vint à passer dans l'allée latérale.

Il reconnut un ancien professeur de colge.

Très étonné de le rencontrer à Détroit il voulut lui parler et converser un peu avec lui.

Il fit la génuflexion et sortit pour le rejoindre sur le portique de la petite église.

—Léandre Saint-Cyr!

—Oui, mon père!

—Mais que faites-vous à Détroit?

—Je m'efforce de gagner un peu d'argent.

—Heureusement que je vous rencontre dans un endroit très recommandable!

—En effet! Je passais devant cette église catholique et j'ai eu la bonne pensée d'entrer et de prier un peu afin de compenser les fredaines que j'ai faites.

—Je crois que vous en avez fait quelques-unes, Léandre, ajouta le prêtre en le regardant fixement.

—Vous croyez?

—Dame, vous n'êtes pas dans la bonne carrière!

—Peut-être!

—J'en suis persuadé!

—Qui vous le dit?

—Je connais les âmes, Léandre. J'ai l'habitude de lire dans les coeurs, les consciences. Je suis confesseur et ce métier est comme un autre, il faut de l'apprentissage.

—Vous devez être rendu au stage de contremaître, alors, ajouta Léandre en souriant.

Le prêtre réfléchit quelques instants puis s'adressant à Léandre, en le tutoyant, il lui demanda:

—Viens-tu causer un peu avec moi?

—Oui avec plaisir.

Ils se rendirent tous deux au presbytère. Le prêtre était de passage à cette paroisse pour y prêcher la retraite.

Il possédait des talents oratoires qui le faisaient rechercher pour ses prédications très goûtées, en français ou en anglais. Il occupait en ce moment une humble petite chambre au escond étage. Léandre fut prié de prendre un siège et le père jugea le moment opportun de donner une petite leçon morale à son ancien élève.

Il le connaissait très bien et durant son séjour au collège, il s'était intéressé à lui.

Il avait toujours cru que le jeune homme se dirigerait vers la prêtrise et n'avait jamais entretenu de doutes à ce sujet.

Aussi, en le revoyant aujourd'hui, après quelques années, il ne pouvait s'empêcher de lui dire qu'il avait fait fausse route.

"Léandre, je crois que tu t'es trompé grandement en ne répondant pas à l'appel divin!

Tu étais désigné pour cette carrière, j'en ai la ferme conviction. Je suis certain que tu n'es pas heureux aujourd'hui. Je doute même que tu le sois jamais.

Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus! Un jour où l'autre on paye chèrement ses erreurs, ses fautes."

Le prêtre avait dit ces mots d'un ton ferme, d'une voix grave.

Les paroles résonnèrent dans l'enceinte de la petite chambre du presbytère, comme autant de coups portés au coeur de Léandre.

Il se sentit accablé de remords. Il était prêt à avouer sa faute, à confesser sa lâcheté.

Mais l'orgueil s'empara bientôt de lui et le domina.

Il voulut opposer aux paroles véridiques de l'abbé, une foule d'arguments, qu'il savait, dans son for intérieur, nullement probants.

Il se redressa, à ce langage dénonciateur et retorqua aussitôt.

Ne savez-vous pas que vous occasionnez dans nos âmes, des bouleversements nombreux? Vous brisez en nous toute énergie. Vous nous acculez à des alternatives, à des dilemnes dangereux.

—Léandre, je te demande du calme. Il n'est jamais trop tard pour avouer ses torts, pour les constater, pour les réparer... si l'on peut.

J'ai toujours cru que tu te dirigerais vers la prêtrise. J'avais pour toi une amitié sincère, une considération particulière. Je comprenais les luttes que tu aurais à soutenir. Tu t'est évadé. Tu a brisé toutes les espérances que je fondais en toi.

Permets-moi, aujourd'hui, de refaire le che-

min parcouru et de te tracer des directives pour l'avenir. Dis-moi un peu ce que tu as fait depuis ta sortie du collège?

Et Léandre relata en quelques minutes les grandes étapes de sa courte vie. Il expliqua son amour pour Roxane, son mariage, la mort de sa femme, le départ pour la ville américaine, la rencontre avec Gisèle, sans ajouter un mot de ses liaisons avec la famille Dubé et de sa vie de contrebandier.

Puis le père reprit la conversation.

—Ainsi ton amour pour Roxane Dumontois serait la grande cause de ton échec. Je comprends tes sentiments. Ils sont nobles et élevés.

Mais quand l'appel pour la vocation est aussi pressant, il ne faut pas avoir peur de la lutte, mais s'efforcer au contraire de regarder son devoir bien en face.

Dès ta plus tendre enfance tu t'es senti, n'est-ce pas, attiré vers la prêtrise?

Cet attrait se manifestait, dans tes jeux, dans tes amusements.

Oui, mon enfant, tu aimais alors à imiter le prêtre, à dire la messe, à prononcer des sermons... un peu décousus... et il te fallait un nombre incalculable d'ornements sacerdotaux en miniature pour satisfaire tes jeunes ambitions.

J'ai connu ce temps, allez, le plus beau de notre vie! Comme toi, mon cher Léandre, je me suis adonné à ces divertissements bien inoffensifs.

Mon grand plaisir, lorsque j'étais enfant, consistait à ériger des autels un peu partout dans la maison.

Puis, tu as grandi, entouré de l'affection de tes parents et de la sollicitude de tes maîtres, qui fondaient en toi de grandes espérances.

Les passions se sont réveillées malgré tout. Un beau jour tu as senti l'appel de la chair!

Les embûches se sont multipliées sur ton passage!

En compagnie de jeunes filles tu as connu les premières effusions de l'amour, qui s'extériorisent d'abord par des déclarations puériles et qui finissent souvent par des déchéances dommageables au corps et à l'âme.

L'amour, dis-tu aujourd'hui, a été la cause de ta désertion. C'est la cause habituelle, générale chez les jeunes gens appelés au sacerdoce.

Mais il faut se mâter, mon cher ami, dompter la tête qui crie en nous, qui menace de briser notre carrière!

Ton amour pour Roxane Dumontois était pur, idéal, sublime, je veux bien le croire. Tu as un certain mérite d'avoir choisi une jeune fille bonne et virginale. Mais je sais que tu n'es pas exempt de passions et cet amour véritable était peut-être une excuse à d'autres faiblesses, très répréhensibles.

Crois-tu que nous sommes exempts, nous aussi, de luttes? Crois-tu que dans notre adolescence nous n'avons pas traversé de crises semblables?

—Elles n'étaient pas les mêmes!

—Toutes ces luttes se ressemblent, ajouta le prêtre. Mais il faut réagir de toutes nos forces.

J'ai entendu aussi, autrefois, l'appel divin! Je n'ai pas fait la sourde oreille.

J'ai répondu généreusement. Tu ne l'as pas fait.

Une femme t'a barré la route. Elle s'est interposée entre toi et Dieu.

Tu l'aimais cette femme, dis-tu, mais sache bien que toute femme s'aime d'abord avant d'aimer un autre. Sache aussi que ton corps, par qui tu as été entraîné à cette désertion, parce que tu as eu peur des sacrifices,n'est qu'une infime chose en comparaison de l'âme, qui seule est immortelle!

Tu n'as pas dompté tes passions! Une femme est apparue dans ta vie, pour jeter un trouble étrange dans ton âme. Ce qui ne tarda pas à te faire dévier du droit chemin.

—Oui, mais mon père, je désirais mener une vie honnête, me sacrifier pour cette femme, que j'aimais plus que tout au monde, me sacrifier pour les enfants qu'elle m'aurait donnés.

—Tu appartiens d'abord à Dieu, mon cher Léandre. Il t'appelait à son sacerdoce. Il te faisait le plus grand honneur qu'un homme puisse désirer sur terre.

Il avait sur toi des droits imprescriptibles! Tu le savais! Tu le sentais! Tu n'as pas voulu!

L'amour que tu vouais à cette femme, n'est rien en comparaison du véritable amour, qui lui, ne s'éteint jamais, est éternel, inaltérable, unique, parfait!

—Mais mon père, si j'avais embrassé cette carrière, mon nom aurait été effacé pour toujours. J'étais l'unique enfant chez moi et le nom de notre famille aurait sombré dans l'oubli.

—Piètre excuse, mon cher Léandre! Et je sais trop qu'elle ne t'a pas été insufflée par tes parents.

Ils désiraient tant que tu sois prêtre! Comme ils auraient voulu te voir gravir les marches du sanctuaire, recevoir ta bénédiction. Ils se sont imposés des sacrifices pour toi, espérant que ces sacrifices seraient largement compensés par le bonheur qu'ils ressentiraient un jour de voir leur fils prêtre!

Ton nom de famille aurait disparu, soit! Mais combien il est préférable de laisser un saint, un prêtre, à une famille, à une nation.

Toute famille doit disparaître un jour ou l'autre! Heureuses celles qui ont pour dernier rejeton un fils de l'église!

Léandre était confondu.

Son argumentation, sa dialectique en face de celles du prêtre n'avaient plus la force nécessaire, la profondeur voulue.

Il garda le silence durant quelques instants.

Toujours l'image de Roxane remplissait son esprit. Il ne pouvait s'en détacher. Et lorsque le prêtre prononça: "Une femme s'aime d'abord avant d'aimer un autre" il ne put réprimer un

mouvement de stupéfaction, d'étonnement et peut-être de haine!...

Il se défendait de penser que Roxane eût pu être ainsi, égoïste et surperficielle.

Il en voulait au prêtre de se former une telle idée de la femme.

Mais il savait aussi que toutes les paroles prononcées par lui étaient profondément vraies.

Il savait qu'il avait manqué à son devoir, déserté son poste, s'était engagé dans la mauvaise voie.

Il était trop tard pour remédier à cet état de choses, pour refaire son avenir, recommencer une carrière qu'il avait rejetée.

Le prêtre eut peut-être voulu que Léandre reprit le temps perdu et qu'il fit quand même son entrée au séminaire?

Rien n'y fit.

Il était trop tard. Léandre s'en retourna, plus découragé que jamais, vers la vie active, fiévreuse de la grande ville, vers ses occupations banales, pour lutter seul, jusqu'au bout, jusqu'à la fin.

XXXII

DANS LA TEMPETE

Durant les quinze jours qui suivirent, des événements extraordinaires, incontrôlables, devaient apporter de grands changements dans toutes les destinées de nos divers héros!

Léandre s'habituait peu à peu à sa nouvelle vie. Il accumulait avec Jean Dubé de gros bénéfices. Le succès venait couronner tous leurs efforts. Le commerce des liqueurs se faisait sur une grande échelle. La contrebande rapportait du cent pour cent.

Léandre ne pensait plus à Montréal, il ne regrettait pas d'avoir quitté la ville où il avait rencontré tant de désillusions et de peines amères.

Il avait promis à Gisèle d'aller la repoindre aussitôt que possible dans la grande métropole canadienne. Ils se marieraient et reviendraient habiter Détroit. Il continuerait à s'occuper de son traffic illégal.

Gisèle ne pouvait demeurer indéfiniment à Détroit. Elle avait décidé de retourner dans sa ville jusqu'à ce que Léandre vint la chercher.

La promesse de Léandre la rassurait. Elle avait atteint partiellement son but et en était satisfaite.

Les deux amis se quittèrent donc avec regret et se dirent un au revoir bien touchant.

Mais lorsque Gisèle fut partie Léandre ne pensa plus à elle. Il doutait fort qu'il eut pu la marier un de ces jours. Son avenir était assuré et la pensée de Roxane lui suffisait. Il prévoyait qu'en attachant sa destinée à celle de Gisèle, celle-ci ne lui donnerait pas en échange l'amitié qu'il recherchait. Il prétendait qu'il valait mieux pour lui, de demeurer seul et de ne plus s'attacher à une autre femme, car cela pourrait être pour lui la cause d'autres déboires.

Mais au fond, Léandre ne ressentait pas de véritable amour pour Gisèle et c'était la seule cause qui s'opposait à son mariage avec elle.

Un soir de septembre, il partit comme d'habitude avec son ami et associé, Jean Dubé, pour transporter une cargaison, de Windsor à Détroit.

L'automne s'annonçait par la tombée de quelques feuilles plus hâtives. Les cieux étaient couverts d'épais nuages.

Ils voguèrent pendant des heures sur la rivière, attendant le moment propice de mettre pied en terre canadienne.

La nuit tardait à venir. Les lueurs du firmament ne paraissaient pas consentir à s'éteindre tout-à-fait sous la poussée de l'obscurité. Des oiseaux gazouillaient gentiement avant la rentrée au nid. Ils jetaient dans le ciel surchargé leurs derniers chants.

L'ombre enveloppa peu à peu la terre et les flots. Les rives jetaient dans le ciel les mille jets lumineux de leurs habitations et de leurs gratte-ciel.

Le canot-automobile filait rapide, léger, fendant les flots, soulevant des paquets d'écume, laissant derrière lui de larges sillons qui se perdaient bientôt dans la nuit abscure!

Jean Dubé et Léandre Saint-Cyr étaient silencieux. Le premier était à la roue, qu'il conduisait d'une main ferme évitant les obstacles. Le second semblait plongé dans une profonde méditation! Pressentait-il quelque malheur, quelque désastre? Il ne bougeait pas.

Son regard baissé vers le fond du canot paraissait attiré par quelque image étrange.

L'atmosphère devint lourde, pesante, l'obscurité était opaque et seules veillaient les lumières riveraines.

Léandre se laissait bercer doucement par la vague capricieuse, il écoutait les mille bruits de la grande nature qui se prépare au sommeil. Un murmure lointain, écho presque éteint de la grande ville, parvenait jusqu'à lui.

Il songeait aux milliers d'êtres qui vivaient à Détroit et à Windsor et s'imaginait que tous ne devaient pas être plus heureux que lui, toujours à la recherche d'émotions neuves et de plaisirs factices.

Le bruit du moteur s'élevait de plus en plus au fur et à mesure que le silence se faisait dans la nature. On s'éloigna de la ville et on gagna un endroit plus retiré des habitations. On filait toujours à une vive allure. Léandre épiait à l'avant du canot.

De temps en temps, des embarcations passaient près d'eux. Elles s'éloignaient aussitôt, couvant la même proie, il faut supposer, et faisant le même traffic.

Jean Dubé ne craignait pas les gardes-côtes. Mais Léandre était moins habitué que son ami et il en ressentait une certaine gêne, un certain malaise.

Il n'eut pas voulu pour tout l'or au monde tomber entre leurs mains.

Oui il se rappelait avoir déclaré qu'il braverait la mort, pour amasser de l'argent. Mais rendu à l'oeuvre, il sentait toute imminence du danger et savait qu'il courait de grands risques!

Une sorte de terreur s'emparait de lui.

S'il fallait que l'on nous tue ainsi, que l'on braque sur nous des armes et que l'on renverse notre canot en le coulant?

A cette pensée il était agité d'un tremblement nerveux!

Jean Dubé amarrait presque toujours au même endroit. C'est là qu'il accomplissait son forfait c'est-à-dire qu'il prenait sa cargaison pour la rapporter à Détroit.

A ce moment le canot-automobile filait sans charge. Mais pour revenir, les risques recommenceraient! Léandre y pensait! Il avait comme un pressentiment, qu'un malheur était pour arriver ce soir-là. Il en fit part à son ami!

—Jean, je crains que nous soyons poursuivis et mis à découvert cette nuit.

—Tais-toi, Léandre, si l'on nous entendait.

—S'il fallait que nous soyons arrêtés, continua-t-il, presque à voix passe?

—Ne crains rien Léandre. On dirait que tu as perdu ton enthousiasme des anciens jours. C'est la première fois que tu me parles ainsi. Il y a déjà longtemps, tu sais que je fais ce petit jeu. Il faut s'attendre à tout, il est vrai! Mais les gardes-côtes auront fort à faire s'ils veulent m'empêcher de traverser.

Je suis armé, tu sais, et toi, parbleu, tu n'es pas pour rien dans toute cette affaire. Tu as tes charges et tes responsabilités!

Je compte sur toi et j'espère, qu'avant de tomber dans leurs filets, tu te débattras comme un forcené.

Que diantre! le temps est à la pluie et je crains que nous ayons de petites averses. C'est ennuyeux quand il faut traverser sous l'averse. Notre canot n'est pas couvert et nous arriverons à la maison trempés jusqu'aux os!

—Je suis surpris de moi, expliqua Léandre, alors que le canot-automobile voguait toujours, je n'ai jamais été aussi heureux dans mes entreprises.

Depuis que je suis au monde je n'ai guère connu que des misères de toutes sortes. La contrebande, ajouta-t-il, en se rapprochant de Jean, est la seule chose qui me convient et où je remporte des succès.

J'étais une misérable épave dans la société, ajouta-il, mes parents ne sont plus, j'ai pleuré ma femme morte après quelques mois de mariage.

Je n'ai jamais gardé une position lucrative et vailà que maintenant, grâce à toi, j'accumules des bénéfices énormes! Nous serons riches un jour, tu sais, très riche!

—Et puis après?

—Nous retournerons à Montréal. Pourquoi ne pas répartir un beau jour avec nos lauriers, comme des soldats qui ont gagné une grande bataille? Car c'est la guerre que nous faisons maintenant et une guerre encore plus atroce, plus terrible, plus dangereuse.

Nous sommes armés comme de vrais soldats, nous fuyons devant l'ennemi, mais lorsque nous sommes attaqués nous nous défendons en braves.

Dis, Jean, tu viendras à Montréal avec moi un jour? J'aimerais beaucoup retourner. J'avais promis de ne jamais plus y remettre les pieds. Mais l'amour du pays natal est plus fort que toutes ces promesses.

On est attaché au sol canadien qui nous a vu naître, qui nous a vu grandir!

—Tiens Léandre, répond Jean, on dirait que tu fais de la poésie ce soir.

—Dans des nuits semblables, la nostalgie du pays absent s'empare de nous. Nous n'avons plus la force de nous opposer davantage aux appels de la patrie absente.

—N'as-tu jamais ressenti ce que je t'explique?

N'as-tu pas, un jour, pleuré d'émotion, en pensant que tu étais très éloigné, de ta bonne province de Québec?

On l'aime malgré tout cette province! Nous y sommes si bien chez nous. Tandis qu'ici, à Détroit, où ailleurs, nous nous sentons bien étrangers, bien délaissés.

Un jour où l'autre, tu regretteras, mon cher ami, d'avoir quitté le Canada et alors, si je suis parti tu prendras la ferme résolution de venir me retrouver.

—Sais-tu Léandre que tu n'es pas très gai ce soir? On dirait que tu me prédis un malheur!

Le canot-automobile voguait très imperceptiblement sur la rivière. On s'efforçait de diminuer autant que possible le ronflement du moteur. La pluie continuait à tomber, régulière, froide...

Léandre était songeur! La pluie le rendait frileux. De larges gouttelettes rebondissaient sur l'eau en s'effaçant!

Il chanta, pour se distraire, des anciennes mélodies.

"Un canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant,
Les pays étrangers."

"Tant que cette eau coulera lentement,
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerais, me répétait Sylvie.
L'eau coule encore: elle a changé pourtant,
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure tout la vie.

La voix de Léandre répétait les chants canadiens, les chants de chez nous, ceux qu'il avait appris sur les genoux de sa mère, qu'il avait répétés, durant les jours remplis de joies sans mélange.

Il avait souvent chanté ces airs connus, au collège, dans ses excursions et là-bas dans les Laurentides, le soir sur le lac "Noir".

Le lac "Noir". Il songeait aux promenades qu'il faisait alors en compagnie de sa petite amie Roxane. Leurs chants se mêlaient. La nature sauvage était le témoin muet de leurs ser-

ments éternels, de leurs longues conversations amoureuses.

La lune apparaissait alors derrière la plus haute montagne pour jeter sur le lac endormi un grand rayon lumineux!

On chantait de tout coeur et les échos répétaient ces chants plusieurs fois.

Il revoyait le visage aimé de Roxane, sous sa légère robe d'été, si belle dans l'encadrement pittoresque de ce paysage!

Il revint à la réalité.

La légère embarcation dans laquelle il voguait était ballottée par le vent qui s'élevait. Le vent, le froid, la pluie s'unissaient pour lui faire détester de plus en plus ce métier de contrebandier.

Il aurait voulu être transporté encore dans ce paysage des Laurentides, ne plus avoir de soucis d'aucune sorte, ne plus songer au malheur qui pourrait bien un jour s'appesantir sur lui.

Léandre, dit Jean Dubé, il faut penser à amarrer bientôt. Il se fait tard et nos hommes doivent nous attendre. J'espère au moins qu'ils seront au poste. S'il fallait qu'ils nous désappointent? Je ne crois pas, car ils m'ont toujours donné un excellent service!

Nous amarrerons dans quelques instants. Je ne vois rien de suspect par ici.

L'endroit est le plus sûr de la rivière et je me demande comment il se fait qu'il n'ait pas été découvert par d'autres traffiquants avant aujourd'hui.

Comme d'habitude, tu ne parleras pas trop haut, de crainte d'éveiller les soupçons. Nous poserons le pied à terre et chargerons le baggage. Après, nous repartirons aussitôt.

Nous n'avons pas de temps à perdre, car l'heure avance et je veux rentrer de bonne heure.

Tu sais que je me marie après-demain. C'est un événement important dans la vie d'un homme et cela demande certains préparatifs!

—Oui, Jean, répéta Léandre amèrement, c'est un événement important dans la vie d'un homme!

Ils débarquèrent sous la pluie qui redoublait. Mais ils avaient revêtu leurs cirés.

En quelques minutes la cargaison de liqueurs fut placée au fond du canot-automobile et ils repartirent après que Jean Dubé eut versé l'argent nécessaire et donné des ordres à ses hommes.

Le canot-fantôme pointait maintenant vers Détroit. L'endroit du débarquement était aussi bien choisi.

Il s'agissait pour le moment de gagner ce refuge. Jean était anxieux d'arriver, afin de revoir sa fiancée, qui l'attendait chez lui. C'était le dernier voyage avant le mariage et la cargaison apportée prenait une certaine valeur.

Léandre était indifférent. Il se laissait aller à une sorte d'insouciance que Jean ne prisait pas beaucoup.

—Tu me parais étrange ce soir Léandre, lui dit-il.

—Vois-tu, Jean, nous ne sommes plus dans la même classe. Aujourd'hui tu es célibataire, demain tu seras marié.

—Et bien est-tu jaloux de mon sort?

—Au contraire, mon ami, je te souhaite tout le bonheur possible et désirable. Je sais que tu couleras une existence heureuse, entouré de l'affection d'une femme chérie qui possède de grandes qualités et qui saura mettre dans ton existence un peu de joie et d'amour.

—Quel ton tu prends pour me dire cela?

—Sais-tu que j'ai été heureux aussi un jour et que j'ai tout perdu! Je t'ai souvent parlé de mon mariage. Tu te rappelles sans doute tout ce que je t'ai raconté là-dessus! Profite des heures qui passent, mon ami et qui ne reviennent plus.

Tu connais Gisèle. Ah! bien, je ne crois pas que je serais heureux si je me mariais avec elle. On n'aime qu'une fois dans la vie, Jean, une fois seulement! Je le sens, je le sais.

Et si toutefois tu expérimentes la même chose que moi, tu ne tarderas pas à t'en apercevoir.

Non je ne puis me marier avec Gisèle car je ne l'aime pas assez.

Il faut s'aimer beaucoup et n'aimer qu'une fois, pour aimer pleinement!

—Voyons Léandre, il me semble que tu agirais sagement en te mariant avec Gisèle Girard.

—Tu ne peux comprendre mon cas. Tu n'as pas d'expérience. Peut-être aussi, que nous autres hommes, nous aimons différemment et jamais de la même manière. En tous cas je ne me marierai jamais, c'est décidé. Je l'ai promis à Roxane...

Ces derniers mots se perdirent dans la nuit obscure. Un silence mortel planait dans l'embarcation. Les deux hommes se tenaient à l'affût.

Léandre, soit par crainte, ou par pressentiment mit soudainement la main à l'arme qu'il avait placée à ses côtés.

Jean était tout-à-fait insouciant et dirigeait son canot-automobile à une allure assez rapide.

Il fallait gagner la côte et arriver au plus tôt à la maison.

La pluie redoublait et le vent faisait pencher l'embarcation.

—S'il fallait qu'il nous arrive un malheur, pensa Léandre.

Il craignait maintenant de se noyer, il craignait la mort. Elle, qu'il avait implorée autrefois! Elle, qu'il avait désirée de tout son coeur! Elle, qui aurait été un soulagement à ses peines et à sa détresse!

Il se sentait nerveux.

Mourir, pour lui, n'aurait pas autant de conséquences que pour un autre, attaché à la vie par quelque affection, par quelque attrait.

Et cependant il craignait la mort!

Nos deux aventuriers arrivaient à destination et le voyage paraissait devoir se terminer sans encombre.

La tempête s'éleva. Le vent soulevait la vague qui se faisait presque courroucée.

La pluie tombait en averse continue. Léan-

dre se blottit dans un coin. Il attendait impatiemment que Jean eût amené son embarcation à bon port.

Jean, cambré à l'avant du canot, épiait les alentours et son regard perçait l'obscurité. Il aperçut dans le lointain une masse informe qu'il prit tout d'abord pour un reflet quelconque.

La masse devint distincte et un canot automobile de belle envergure se détacha des flots courroucés.

—Léandre, un canot vient vers nous. Arrêtons!

En un instant Jean avait poussé la manette qui devait faire stopper son canot.

Léandre s'était redressé, l'oeil au guet. Il pressentait le danger.

Mais il voulut rassurer Jean et lui dit.

—Ce doit être une embarcation qui lutte contre la tempête. Peut-être pourrons-nous être utiles au occupants?

—Etre utiles, voilà bien de vains mots!

—Comment?

—Et oui, parbleu, tu ne connais pas le métier. Ce sont peut-être des gardes côtes qui veulent nous tendre un piège!

—Ah!...

Deux minutes plus tard, l'embarcation étrangère était à quelques pieds des contrebandiers.

XXXIV

LA FUITE

En un clin d'oeil, Jean Dubé avait fait repartir son moteur. Il fit faire un tour complet au canot et tourna en sens contraire.

Léandre suivait la manoeuvre sans trop savoir ce qui se passait.

Lorsqu'ils furent rendus à une certaine distance et que la vitesse augmentait il hasarda une question.

—Sommes-nous en danger?

—Les gardes-côtes sont à notre poursuite, lui cria Jean!

—Nous sommes perdus, s'exclama Léandre!

—Pas encore!

Et ce disant, il imprima à son moteur une vitesse encore plus grande.

La frêle embarcation glissait sur l'eau avec une rapidité vertigineuse. L'eau continuait à tomber et les vagues étaient de plus en plus courroucées.

—Mais enfin, Jean, crois-tu que nous leur échapperons?

—Tu verras que nous les écarterons. S'il n'y avait pas cette pluie qui nous voile tout et qui nous fait courir de grands dangers!

Je ne crains pas tant les gardes-côtes que cette température maussade. Nous sommes loin d'eux déjà. Mais ils nous poursuivent quand même et il ne faut pas tomber entre leurs pattes.

—Jean, supplia Léandre, ne crois-tu pas que nous ferions mieux de nous rendre, de nous livrer et de payer l'amende.

—Comment, nous livrer aux officiers américains? Jamais, entends-tu Léandre, jamais! Nous avons des armes et nous nous défendrons! Oui nous bataillerons ferme, jusqu'à la victoire, Léandre, jusqu'à la victoire.

Jean était exalté. Il parlait sans trop savoir ce qu'il disait. Mais Léandre comprenait l'imminence du danger.

Les gardes-côtes s'étaient rapprochés d'eux. Jean le savait. Il entendait le bruit que faisait leur moteur, mais il ne voulut pas le déclarer à Léandre, qui lui, ne soupçonnait pas qu'ils fussent si près.

—Prépare-toi Léandre, saisis ton arme, en tous les cas s'ils nous attaquent nous pourrons faire un peu de résistance.

Ces gens tiennent à leur vie autant que nous tenons à la nôtre. Ils ne nous tueront pas, sois en sûr. Et nous ne leur ferons pas de mal! Nous tirerons en l'air, ne crains rien, mais sois sur tes gardes!

Léandre n'était pas très rassuré. Il se souvenait des paroles que son ami lui avait dites un jour. Jean ne craignait pas les gardes-côtes et il lui avait déclaré qu'il les tuerait plutôt que de se rendre.

Tout-à-coup, à côté de lui, il entend un bruit insolite. Les gardes-côtes sont là, à quelques pieds. Ils crient d'arrêter!

Mais Jean, sans dire un mot, sans répondre à Léandre qui l'implore, continue, accélère, fait bientôt une vitesse folle. L'autre embarcation suit, elle se rapproche.

—Arrête, Jean, arrête, nous serons tués. On tire vers nous, les cris redoublent, arrête, nous mourrons comme des chiens, sur cette rivière maudite, à cause de cette boisson infâme, arrête Jean, au nom de ta fiancée, épargne-lui une douleur cruelle!

A ces mots, Jean est pris d'une soudaine folie. Il prononce des paroles incompréhensibles. Il est en colère. Il maudit les gardes-côtes. Il blasphème. Son embarcation vole plutôt qu'elle glisse sur la rivière.

On entend dans la nuit obscure le crépitement des carabines.

Léandre tient le doigt sur la clanchette de son arme. Il tire dans toutes les directions sans trop savoir ce qu'il fait.

—Frappe juste Léandre, lui crie Jean, abats ces chiens d'officiers.

Pendant ce temps, Jean a saisi son arme d'une main, tout en dirigeant, de l'autre, son canot-automobile. Il tire lui aussi à bout-portant. Il s'éloigne des officiers américains.

Un cri lugubre retentit dans la nuit. Jean s'écrase dans le canot en voyant tomber un corps inerte, qui fait chavirer presque l'embarcation. Jean a poussé un cri terrible.

—Léandre!...

XXXV

PIEUX HOLOCAUSTE

Pas une réponse. La pluie fait rage, la vague bondit sur les flancs du canot. Les officiers ne sont plus là. L'embarcation file, file toujours et Jean affolé s'acharne sur le moteur et lui fait rendre toute la vitesse qu'il peut donner.

A ses côtés, est étendu le corps inerte de Léandre!

L'embarcation a franchi plusieurs arpents. La face blême, désespérée, l'âme endolorie, le coeur en peine, les larmes aux yeux, Jean parle sans cesse à Léandre qui ne répond pas!

—Léandre... Léandre... Léandre...

Le moteur a cessé de ronronner. Jean s'approche du corps inanimé. Il détache les vêtements. Horreur! Le sang coule à flot de sa poitrine. La pluie a cessé. La vague s'est appaisée.

Jean prodigue des soins au blessé mourant. Il lui lave la figure, panse de son mieux sa blessure.

Léandre pousse un léger soupir, puis laisse échapper des plaintes qui arrachent les larmes.

Seul avec la victime qu'il a abattue par mégarde, il s'efforce de soulager ses douleurs, de badigeonner ses blessures.

Léandre a repris connaissance. Il parle à voix basse.

Jean, mon ami, approche,... près de moi... plus près. Je vais mourir dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être. Je sens mes forces m'abandonner. Je perds tout mon sang. C'est une question de temps. Mes blessures sont mortelles. Tu m'as tué Jean, mon ami. Je te pardonne.

—Oui je t'ai tué, Léandre, tu vas mourir par ma main, mon ami, toi que je voulais sauver pour te conserver à notre amitié, à l'amitié de Gisèle.

—Oui, Gisèle, Gisèle... elle m'aimait beaucoup, tu sais, mais moi, vois-tu je ne pouvais...

—Je lui dirai que tu es mort en pensant à elle, en déplorant que tu ne puisses te marier, comme tu le désirais, pour être heureux, longtemps, bien longtemps.

Jean Dubé ne supportait que très difficilement la vue de son ami blessé mortellement par sa main. Il continuait à badigeonner ses plaies, mais le sang coulait toujours.

Léandre poussait des cris de douleur. Il portait la main à son front et croyait trépasser dans des moments de douleur aigue. Il reprenait courage car il voulait que Jean sache tout ce qu'il voulait lui dire.

—Oui, continua le mourant, dis à Gisèle que je l'aimais beaucoup, pour lui prouver ma reconnaissance, pour la remercier de ce qu'elle a fait pour moi. Mais sache bien que je ne puis l'aimer comme ma Roxane que j'espère bien retrouver là-haut!

—Non, je n'aurais pas aimé Gisèle pour la marier, mais prend garde de lui dévoiler ce secret que je te confie.

Jean était étonné de ce language. Il soutenait le blessé et tâchait de lui épargner des douleurs. Mais le visage contracté de Léandre prouvait assez qu'il souffrait cruellement.

—Je n'ai aimé que Roxane sur la terre, continua Léandre, sois-en certain Jean.

Il vaut mieux que je meure, vois-tu, car la vie pour moi n'avais plus aucun attrait. Je savais bien que je ne réussirais pas dans ma nouvelle entreprise.

Dieu a voulu me donner une terrible leçon. Il m'a fait expier ma désertion. Il m'avait appelé à la prêtrise. J'ai déserté, Jean, je suis un transfuge! Mais j'ai expié cette faute.

Combien j'ai été malheureux sur cette terre que je quitte sans aucun regret. La miséricorde de Dieu est infinie. Je suis quitte avec Lui. J'ai payé ma dette Jean et je retourne vers mon Créateur, l'âme soulagée.

Si j'avais obéi à Ses ordres, si j'avais écouté Sa voix, j'aurais évité toutes ces infortunes. J'ai manqué à l'appel, le sort s'est acharné sur moi.

Si jamais tu rencontres des âmes semblables à la mienne, errantes dans la vie, songe alors qu'ils ont résisté à un appel de la Providence, plains-les, comme j'ai mérité de l'être. Ma mort effacera mes fautes.

O mort libératrice! je t'implore maintenant comme un baume à mes souffrances. Je remercie Dieu de la terrible leçon qu'il m'a donnée.

La nuit était devenue paisible. Les étoiles apparaissaient une à une dans le cieul obscur. Le canot-automobile balançait légèrement sa frêle enveloppe sur la rivière. Les nuages noirs et opaques étaient poussés vers le lointain, par une brise caressante, qui effleurait de son haleine embaumée le visage blême et glacial du moribond!

Jean aurait voulu gagner la rive, transporter le blessé à sa maison, mais il ne voulait pas et ne pouvait pas le laisser ainsi et ce court voyage aurait avancé l'heure de la mort. Il se dévouait de son mieux aux côtés de Léandre, le coeur oppressé par un grand chagrin. Il s'efforçait de paraître calme, alors que le trouble de cette situation pénible lui rongeait le coeur. Léandre faisant un effort surhumain parlait ainsi.

—Tu te marieras après-demain, mon cher Jean! Pense alors à ton pauvre ami qui fut si malheureux. Aie un souvenir pieux dans tes prières pour Léandre, l'aventurier... le malheureux.

Songe aussi qu'il y a dans la vie de ces grands amours, presque éternels, qui sont fondés sur l'entente commune, le sacrifice librement consenti, le dévouement inlassable, le souvenir impérissable.

Aime-la bien ta femme chérie. Conserve son amour, entretient-le toujours et quand ton Alice mourra ne donne ton coeur à personne, ce sera ta plus grande consolation!

Oui, mon cher Jean, je vais rejoindre ma Roxane adorée. Elle m'attend là-haut. Dis-moi oui, dis-moi... que je la reverrai... que nous nous serons heureux tous deux pour l'éternité.

Dis-moi que les amours humains ne finissent pas avec la mort, mais qu'au contraire, cet amour... est plus pur... plus parfait... je sais... comme on me le disait au collège... nous nous aimerons en Dieu... adieu Jean... pardon mon Dieu... je meure... vois tout ce sang... cette blessure... tu m'as tué... Jean... adieu.

La tête retomba sur le bras de Jean stupéfié! Il ne crut pas à la mort! Mais la blessure avait fait son oeuvre.

Léandre était entré dans l'éternité.

Jean a pris une couverture et l'a jetée dévotement sur le cadavre. Il est retourné à son mo-

teur et l'angoisse au coeur, la pitié dans l'âme, a repris le chemin du retour!

Il ne porte plus attention à la cargaison de boisson qu'il emporte. Il vogue inconsciemment sur la rivière, témoin de tant de luttes.

Les parents de Jean Dubé furent étonnés, stupédiés, désolés d'apprendre la mort de Léandre.

Le surlendemain, Alice Marseille et Jean Dubé gravissaient les degrés de l'autel. Tandis que les chantres entonnaient des cantiques d'allégresse, Jean ne pouvait oublier les tristes événements qui venaient de se passer, deux jours auparavant.

Les nouveaux époux se jurèrent un amour éternel et demandèrent au Ciel de ne pas subir, l'un ou l'autre, le sort malheureux qui s'était acharné sur Léandre. Ils eurent une pensée émue pour lui!

Ces fêtes nuptiales coïncidaient singulièrement avec la mort violente de leur ami. Aussi, la cérémonie fut sobre d'apparence.

A quelque cinq cents milles de là, une femme en deuil était agenouillée près d'un cadavre.

Gisèle avait voulu que Léandre fut enterré à Montréal.

Elle croyait encore qu'il l'avait aimée, profondément, sans soupçonner un seul instant qu'il avait été attaché, durant tous les jours de sa vie, à Roxane, pour laquelle il avait sacrifié sa vocation, avec tous les malheurs qui s'en étaient suivis, jusqu'à la mort horrible sur la rivière, dont il avait fait le pieux holocauste.

FIN

LA VIE CANADIENNE

LITTERATURE ET LITTERATEURS

Numéro 48 (SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN") Octobre 1930

M. L'ABBÉ ÉTIENNE BLANCHARD

lauréat de l'Académie Francaise

Avec les journaux du pays, et même avec quelques-uns de la France qui l'ont souligné, nous nous réjouissons du fait que l'Académie Française, à sa dernière proclamation de prix, ait récompensé les travaux de M. l'abbé Etienne Blanchard, notamment "Dictionnaire du Bon Langage", "Recueil d'idées" et "Manuel du Bon Parler", en les couronnant pour services rendus à la langue française en dehors de la France.

Il y a dans notre province, depuis vingt ans, une grande amélioration dans le langage, c'est incontestable, et nous le devons en bonne partie au nouveau lauréat de l'Académie. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, nous lui devons encore: "En garde!", "En français", "1000 mots illustrés", "2000 mots bilingues par l'image", "Le Bon français en affaires", "Catalogue spécial de philologie" et six jeux de cartes du Bon Parler. Le tout forme un total de presque deux cent milles exemplaires. De plus, l'abbé Blanchard a fait nombre de conférences dans nos collèges, couvents, académies et devant nos sociétés patriotiques, notamment diverses sections de la Société St-Jean-Baptiste. Tout cela a certainement eu une grande influence.

Monseigneur Béliveau disait un jour: "Si nous voulons du français, c'est à nous d'en mettre". Mettons du français partout: sur nos affiches et annonces, à l'en-tête de nos lettres, sur nos cartes d'affaires, à la devanture de nos magasins; mais cela ne suffit pas, il faut que ce soit du bon français. Nous ne ferions que la moitié de notre devoir si notre français parlé et affiché n'était pas du bon français. Il ne faut pas que les Français visitant notre pays, les Anglais et Américains qui connaissent notre langue, soient surpris des mots que nous employons et de



M. L'ABBE E. BLANCHARD

notre manière de les prononcer. De grâce, ne donnons donc pas aux étrangers l'occasion de croire que nous ne parlons pas le même français qu'en France. C'est du langage de France que les oeuvres de M. Blanchard tendent à nous rapprocher de plus en plus, et, en cela, ils méritent d'être étudiés et pratiqués par tout ceux qui ont le souci d'éviter le langage vulgaire et négligé. Il y a trop de gens chez nous qui ont fait des études sérieuses sans que cela paraisse le moins

LA VIE CANADIENNE
LITTERATURE ET LITTERATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir les manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre.

GERARD MALCHELOSSE
Directeur

Toute correspondance devra être adressée :
"LA VIE CANADIENNE"
Casier postal 969
MONTREAL

du monde dans leurs discours. Ils parlent comme les illettrés et laissent inexploitées les connaissances qu'ils ont dû accumuler durant leurs études. Serait-ce par humilité que nombre de nos gens instruits parlent comme des ignorants? Dans ce cas, ce serait une humilité mal comprise.

LA CRITIQUE DES LIVRES

L'Acadie Française

par Benjamin Sulte

Poursuivant leurs heureuses initiatives, les Editions Edouard Garand publient le seizième volume des *Mélanges historiques* de Benjamin Sulte. C'est un travail qui m'a vivement intéressé.

Sulte était un polémiste redoutable et ses coups portaient droits. Avec sa verve intarissable coutumière, il prend prétexte dans ce volume de nous parler de l'Acadie "au temps des Français" pour dresser un tableau comparatif des deux puissances rivales avant la conquête: la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre.

Je me rappelle en effet avoir entendu Sulte sur la fin du mois de décembre 1880, dans la salle de l'hôtel de ville des Trois-Rivières, et j'en avais fait un compte-rendu pour *la Concorde;* je souhaitais alors que ce travail fût imprimé. Il y a juste cinquante ans de cela. C'est cette causerie demi-centenaire que nous apporte aujourd'hui ce seizième volume des *Mélanges historiques.*

Au nombre des auditeurs de 1880, l'on remarquait au premier rang S. G. Mgr Laflèche, l'honorable juge Bourgeois, le chanoine Moreau, J.-F.-V. Bureau, Elisée Panneton, etc. Ce fut un des meilleurs succès oratoires de Sulte.

La belle période historique qui va du temps de Champlain à la session du pays présentait à l'historien un vaste champ d'étude dont il nous a décrit les principaux événements, événements bien propres à nous faire honneur, et, comme il le disait, à inspirer à la jeunesse canadienne l'amour du pays. Remontant aux origines de la colonie, il a fait voir avec quelle sollicitude Colbert, Talon et autres hommes éminents ont dirigé les premiers pas de la Nouvelle-France, et bien que, par la suite, la France se soit relâchée de cette attention, combien les fruits d'une savante et habile organisation ont été nombreux puisqu'ils durent encore et que nous leur devons d'avoir échappé aux mesures prises pour anéantir notre nationalité.

Comparés avec les colons de la Nouvelle-Angleterre, les anciens Canadiens présentent un contraste frappant. Autrefois, c'était nous qui dominions sur ce continent, et, quoique plus nombreux, nos voisins étaient presque totalement dépourvus de ces qualités et de cet esprit de corps dont leurs successeurs tirent tant de gloire aujourd'hui. Le point tournant de nos destinées en Amérique est le traité d'Utrecht, en 1713, alors que Louis XIV, affaibli par l'âge et déjà indifférent à l'idée coloniale, sacrifia l'Acadie. Le Canada et la Louisiane ne se maintinrent après cette date que par leurs seules ressources, ou à peu près, mais leurs enfants trouvèrent encore le moyen d'accomplir des prodiges, tant à la guerre que dans

les découvertes, les fondations et le commerce.

Lorsque la guerre de Sept Ans éclata, en 1754, si la France nous eut aidés comme elle le devait pour son honneur et son profit, l'Angleterre ne se fut pas si ouvertement jetée dans la lutte pour faire triompher les Yankees, mais voyant la conquête facile, ou plutôt la croyant telle, notre sort fut décidé; nous eûmes à combattre ses troupes aussi nombreuses à elles seules qu'il y avait parmi nous d'hommes, de femmes et d'enfants réunis.

Malgré cette disproportion, les généraux anglais furent arrêtés cinq années sur nos frontières et subirent des défaites éclatantes que l'histoire a enregistrées. C'est donc l'Angleterre qui nous a arraché l'Amérique et non pas les Yankees, car ceux-ci n'ont jamais pu, durant un siècle et demi, traverser nos lignes à main armée ni découvrir et fonder quoique ce fut en dehors de la petite lisière de territoire qu'ils habitaient le long de la mer, où ils étaient pourtant quinze et vingt fois plus nombreux que nous.

Ces souvenirs de notre ancienne valeur et de l'esprit d'entreprise de nos pères doivent être cultivés parmi nous avec autant d'orgueil que les nations de l'Europe conservent la mémoire de leur glorieux passé. Trop souvent nous les mettons en oubli, et il est à craindre qu'un jour nos enfants ne laissent surprendre leur bonne foi en lisant des ouvrages publiés aux Etats-Unis, dans lesquels on fait bon marché des fondateurs de notre nationalité qui, pourtant, autrefois, faisaient la terreur et l'admiration des Yankees.

Plus le temps marche, ajoutait M. Sulte, plus nous nous éloignons de ces jours mémorables et moins les étrangers se montrent enclins à reconnaître que nous avons été les colonisateurs par excellence, les seuls instruments de la civilisation chrétienne dans l'Amérique du Nord. A nous d'en conserver le souvenir et de le propager.

Ah! que nous aimerions voir se répéter ces belles soirées d'autrefois, soirées autrement plus familiales qu'elles le sont de nos jours où la pose et le décorum gâtent tout. M. Sulte savait tant les remplir de gaieté et d'enseignements tout à la fois.

Sacrifions quelques heures de nos loisirs pour lire cet admirable travail historique, un des meilleurs sortis de la plume de Benjamin Sulte. On y apprendra que le beau rôle nous appartient tout entier, et c'est par ce moyen seulement que l'on peut expliquer la conservation merveilleuse de notre petit peuple abandonné si longtemps à ses seules forces et à ses vertus, qui jadis lui ont mérité tant d'éloges de la part des historiens.

Si les jeunes gens savaient que l'instruction une fois acquise est une fortune qui ne croule pas, ils voudraient se mettre au travail immédiatement. *L'Acadie française* de Benjamin Sulte est une analyse qu'ils ne devraient pas manquer de lire en premier lieu.

ED. AUBE.

A propos de Colonisation

Le département de publicité du Ministère de la Colonisation, à Québec, vient de publier un intéressant *Guide du Colon,* écrit par M. Hormisdas Magnan. C'est un travail appelé à faire du bien auprès de ceux qui songent à s'établir sur une terre. Il leur fournira de sages conseils en même temps que les moyens de se procurer un "roulant".

Depuis la grande guerre de 1914, on parle beaucoup de la colonisation agricole en notre pays. Il s'est écrit à ce sujet des ouvrages et des articles qui ont grandement contribué à créer et à fortifier l'opinion en faveur de cette manifestation de l'activité nationale. Pour le nouveau colon, il n'y a guère de débouché dans les régions limitrophes; ce qu'il lui faut, c'est coloniser soit dans le Saguenay, la vallée de la Matapédia ou le Québec septentrional.

Colonisons n'importe où, dans Québec ou le nord de l'Ontario, mais colonisons et assurons à notre patrie une riche et vaste assiette pour l'avenir. Que nos compatriotes s'emparent du sol, et la richesse qu'il récèle leur permettra de conquérir ensuite et bientôt les situations économiques. Ne cherchons pas à limiter nos très légitimes aspirations. Après la terre, l'industrie. Emparons-nous de l'industrie par la terre.

Gérard MALCHELOSSE.

LE COIN DU POETE

TOI OU MOI

As-tu songé parfois à l'heure inévitable
Où l'un de nous devra pour toujours rester seul?
Quand la mort au front blême et le sort implacable
Auront enveloppé l'autre en son froid linceul.

L'un des deux, toi ou moi, quittera cette terre
Pour un monde inconnu, sans espoir de retour.
Et l'autre resté seul avec sa peine amère
Attendra dans le deuil de partir à son tour.

Que de fois il croira, le soir, encor entendre
Le doux pas qui jadis faisait battre son coeur;
Et triste se tiendra sur le seuil pour attendre
Toujours en vain, hélas! le retour du bonheur.

Le souvenir des jours bénis passés ensemble
Ne fera qu'ajouter au morne désespoir.
Muette pour toujours la voix qui, ce soir, tremble
En répétant: "Je t'aime" ou en disant: "Bonjour".

Clos à jamais ces yeux et leur flamme céleste,
Leur éclat vif et pur pour toujours disparus;
Et les traits bien-aimés cachés avec le reste
Sous quelques pieds de terre... ils ne reviendront plus.

Même le souvenir des serments de la veille
Ajoutera sa peine aux cruelles douleurs;
Dans le calme des nuits, quand tout ailleurs sommeille,
Il devra veiller seul, en essuyant ses pleurs.

A quoi bon murmurer? C'est la commune loi.
Cette heure-là pourtant sonnera, ma chérie.
Mais lorsque l'un de nous quittera cette vie
Que Dieu prenne pitié de l'autre... toi ou moi.

LE COIN DU POETE

Viens aux Champs

Toi, qui souffres toujours en tes membres atteints,
Viens aux champs dérober la vigueur et la vie:
Les bois et les ruisseaux, les prés et les jardins
Les fleurs, les blés, les fruits, l'air pur — tout t'y convie.

Toi, qui pleures sans cesse un rêve sans amour,
Viens aux champs savourer leur sublime éloquence:
Les souffles de la brise et la paix du grand jour,
Feront jaillir en toi des sources d'espérance.

Toi, qui doutes parfois des bontés de ton Dieu
Viens aux champs écouter leur morale féconde.
La terre et sa moisson, les oiseaux, le ciel bleu,
Chantent l'hymne de foi au Créateur du monde.

Cécile CHABOT.

* * *

Mirage - Écho

Je me suis penchée au bord des flots bleus,
Et parmi les fleurs des nénuphars roses,
Au fond de l'eau pure, inquiets, moroses,
Un instant j'ai cru voir passer tes yeux.

Je me suis émue au chant de la brise,
Berçant tendrement les feuilles des bois,
C'est que je croyais entendre ta voix
M'appeler tout bas, dans ta forêt grise.

Le courant chasse le mirage d'or,
Et l'écho s'enfuit avec tes paroles...
Seule dans la nuit, loin des farandoles,
J'ai pleuré longtemps ta perte, ô trésor !

Cécile CHABOT.

NOS CONTES

LE CHAPEAU NEUF[1]

Ce jour-là, Mme Saint-Amour s'était levée de travers, selon l'expression de son mari. Elle était d'une humeur!... Oh! d'une humeur! Il faut être ce pauvre mari de Jean Saint-Amour pour se rendre compte de ce qu'elle a de désagréable, de souverainement désagréable.

Maussade, acariâtre, grognon, elle lui rend alors la vie impossible; et cela toute la journée pour reprendre quelquefois le lendemain.

C'est surtout le soir, lorsqu'il revenait du travail, qu'elle se déchargeait sur lui de tous ses griefs imaginaires. Tous les reproches entassés durant la journée et les nuages amoncelés de gros mots éclataient dès que le mari était entré, en se faisant petit, tout petit. Ce qu'elle lui en disait!!!

Son mari! Bien souvent, elle avait maudit le jour où ils s'étaient rencontrés, et celui, inoubliable, où elle avait eu la faiblesse de dire: "oui".

Il avait tous les torts. Il la traitait mal; il se conduisait envers elle comme un maître envers son esclave, etc. Et toujours la même phrase revenait: "J'en ai assez à la fin". Il faut croire qu'elle la disait sans conviction, parce que le lendemain de ses jours de colère, rien ne rappelait le souvenir de l'orage passé, si ce n'est peut-être la sérénité de sa figure.

Jean endurait tout! Il était patient. Seulement, des fois, ça lui arrivait de se choquer. C'était pire. Elle ne tarissait plus, l'accablant d'épithètes toutes plus blessantes les unes que les autres. De guerre lasse, il s'enfonçait le nez dans un journal, ne disant plus rien jusqu'à ce que la tempête soit passée.

Mais ce matin il prévoit que la lutte va être dure. Le déjeûner n'est pas prêt. Il est obligé de le préparer et n'a même pas la satisfaction de le déguster en paix. Elle ne cesse de l'invectiver.

Une tentative malheureuse de la calmer déclanche tout.

Est-ce que ça le regarde? Madame ne peut pas avoir ses nerfs comme tout le monde!... A la fin il devient embêtant avec son ton larmoyant!... de quoi se mêle-t-il?... Elle n'est plus un enfant... et elle éclate en sanglots.

C'est le comble. Jean devient nerveux, prend son chapeau et va pour sortir.

Elle se place devant la porte et le chapitre d'importance. "Le sans coeur! Voir pleurer sa femme et partir sans un mot de réconfort. Elle est donc seule... bien seule malgré leur union, leur mariage. C'est donc une brutte ce Jean Saint-Amour, lui qui, devant les larmes de sa femme, ne parle que de s'en aller." — Elle oublie que tout à l'heure les paroles douces ont eu l'effet contraire à celui attendu. — Elle le prend, par son veston, le force à s'asseoir, et, le visage noyé de pleurs, commence ses doléances.

"Il ne l'aime pas... il ne l'a jamais aimée... et elle a tant besion d'affection. Il la traite comme une chose... un meuble dans la maison... jamais il ne lui fait le moindre plaisir."

Ainsi pour un chapeau... Elle a besoin d'un chapeau!... et il n'a pas songé à lui en acheter un. Il ne songe pas à y songer. Il ne pense qu'à lui. L'égoïste. S'il entendait dire les voisines... Elle avait honte de sortir. Mme Boisdoré, qui occupe le premier, a un bon mari, elle; il l'habille bien.

Ah! pourquoi donc s'est-elle mariée avec ce Jean Saint-Amour qui la prive de tout. Si elle en avait choisi un autre, elle n'auraitt pas besoin de pleurer pour avoir un chapeau neuf... etc, et la kyrielle continue...

---

1. *Extrait de* Contes bizarres, *par Ubald Paquin, pour paraître aux Editions Edouard Garand.*

Jean regarde l'heure. Brr... il va être en retard.

—Ca va suffire, Sophie. J'ai dit. Pour ton amour, je vais me faire disputer au bureau.

Il se lève en coup de vent et part au milieu des exclamations de "sans-coeur" que lui prodigue sa tendre moitié, et qui, le seuil conjugal franchi, lui bourdonnent longtemps aux oreilles.

Serait-il un sans-coeur? Il ne se rappelle pas avoir refusé à sa femme quoi que ce soit de raisonnable pour sa bourse. Même qu'il s'est privé. Ainsi, le complet qu'il porte est usé, rapé, presque à la corde. Cela lui fait penser qu'il doit s'en acheter un aujourd'hui: depuis plusieurs semaines qu'il économise dans ce but. Mais le chapeau? Le chapeau! Sophie n'en a pas besoin; c'est un caprice de femme. Elle s'en est acheté un le mois précédent. Parce que celui de Mme Boisdoré est plus beau ce n'est pas une raison pour se lancer dans les extravagances. Il sera ferme et, pour une fois, égoïste. Il s'achètera un complet.

Au bureau, des distraction sans nombre l'assaillent· Dans son esprit tous les incidents de la scène du matin passent, repassent sans répit, modifiant peu à peu, la résolution héroïque qu'il vient de prendre. Et plus approche l'heure, plus elle se modifie.

Comment affronter l'orage s'il arrive à la maison sans le chapeau, surtout s'il arrive avec un complet neuf. C'est pour le coup que sa vie va devenir un enfer.

Décidément, puisqu'elle veut un chapeau neuf, il lui en achètera un... un beau... plus beau que celui de Mme Boisdoré. Son habit résistera bien encore un mois. Il sortira moins, voilà tout. A la maison il restera en manche de chemise. Qu'est-ce que ce petit sacrifice pour avoir la tranquillité en ménage.

Il remonte chez lui par la rue Sainte-Catherine, s'arrêtant à toutes les montres des modistes et détaillant tous les petits chapeaux exposés dans les vitrines. Parfois pour mieux juger de l'effet, il se recule d'un pas en prenant un air de connaisseur.

L'un soudain attire son attention plus que les autres. Il est réellement superbe. Comme Sophie va être idéale avec cette coiffure. Il a un sourire de bon papa et entre.

Son enthousiasme subit une baisse à l'énoncé du prix: quinze piastres. — Quinze piastres, c'est exactement la moitié de l'argent qu'il réservait à son complet — mais pour ne pas tirer de l'arrière, et parce que la vendeuse ravissante le fascine, il paye sans rien dire et, muni du précieux colis, réintègre son logement·

—Une belle heure pour entrer, lui crie Sophie, dès qu'il eut refermé la porte. Tu mangeras ta soupe froide. Ca t'apprendra d'être à temps une autre fois.

Quand elle se fut apaisée:

—Devine ce que j'ai là, dit-il, en se dandinant sur ses jambes et en cachant le carton derrière le dos.

—Je ne sais pas.

—Un chapeau.

—Pour toi?

—Non pour toi.

—Pour moi? Laisse voir... Et tu as payé?

—Quinze piastres.

—Quinze piastres? Est-ce que ca a du bon sens. Tu aurais mieux fait de garder cet argent pour t'acheter un habit. Tu es à la veille d'aller en guenilles. Ah! je comprends maintenant ton jeu. Tu voudrais passer pour une victime. Dire aux gens que tu ne t'habilles pas pour satisfaire mes caprices... J'en ai assez à la fin.

Et, derechef, elle éclate en sanglots.

Le malheureux Jean Saint-Amour s'effondre sur une chaise. Il regarde son complet, usagé, rapé, reluisant aux coudes et aux genoux, et songe qu'il lui faudra encore un mois d'économie avant de s'en acheter un autre·

Et pour comble le superbe chapeau semblait lui rire au nez!

Ubald PAQUIN.

Si nous pouvons nous plaindre des hommes, nous ne devons jamais nous plaindre de Dieu! Il y a des injustices qui nous atteignent et qui ne sont parfois que la juste expiation de ce qui s'est mêlé de faiblesse et de préoccupations personnelles à nos voeux même les plus méritoires. J'ai peut-être quelquefois été trop fier de certains triomphes, je subis maintenant ce qu'il y a de douloureux dans les attaques imméritées. — *Chesnelong.*

PAS POSSIBLE!

SAYNETE

PAR

ANTONIN PROULX

Salon. Monsieur, madame et mademoiselle. Monsieur dépouille son courrier, madame travaille à un ouvrage de fantaisie et mademoiselle lit près de la lampe.

SCENE I

MONSIEUR, MADAME MADEMOISELLE

MONSIEUR *(sursautant)*. — Hein! Ah! mais, il ne manque pas de toupet, celui-là, par exemple!

MADAME. — Quoi donc?

MONSIEUR *(ricanant)*. — Tu sais, le petit Pérard?

MADAME. — Notre petit voisin.

MONSIEUR. — Lui-même.

MADAME. — Eh bien! Qu'est-ce qu'il a fait?

MONSIEUR. — Il publie un livre! Un roman...

MADAME *(avec une surprise profonde)*. — Lui? Pas possible!

MONSIEUR. — Si. Et la preuve, c'est qu'il vient de m'envoyer un blanc de souscription pour la publication de ce livre. Il n'y a rien d'impossible à la jeunesse: elle fait payer aux autres les bêtises qu'elle commet...

MADEMOISELLE *(ironique)*. — L'auteur dont tu parles devrait t'offrir son livre gratuitement — avec son autographe!

MONSIEUR. — Je ne dis pas... Mais je te ferai observer que je n'ai aucunement besoin de son livre, moi... Des livres! Mais j'en ai des tas dans ma bibliothèque!

MADEMOISELLE. — Des livres que tu n'as jamais lus...

MONSIEUR *(hésitant)*. — Si... si.

MADEMOISELLE. — Lesquels? Dis les titres, pour voir?

MONSIEUR. — Heu! Je ne me souviens pas des titres, s'entend, mais comme c'est mon ami Libris qui me les a choisis, je suis en droit de croire, n'est-ce pas, qu'ils sont bons? Je disais donc: que me veut cet auteur avec son livre?

MADAME. — Que peut-il avoir fait de lisible, en effet, ce petit jeune homme que personne ne connaît, qui n'a l'air de rien du tout et qui passe dans les rues, tranquillement, comme tout le monde.

MADEMOISELLE. — Où veux-tu qu'il passe si ce n'est dans les rues? Sur les toits? Dites ce que vous voudrez, ce "petit jeune homme" est brave... Il a du mérite, beaucoup de mérite et je suis prète à lui trouver du talent...

MONSIEUR. — Lui, du talent? Et où çà?

MADAME. — Comment Hélène? Mais tu le connais donc, ce jeune homme?

MADEMOISELLE *(hésitant)*. — Non, mais j'ai lu ses pièces... Et je sais qu'il travaille, qu'il est fier, courageux, et qu'il réussira... Et, du talent, je sais qu'il en a... Il en a sur le front, dans le coeur, dans l'âme...

MONSIEUR. — Peste! Où n'en a-t-il pas!

MADAME *(à Hélène)*. — Et comment sais-tu tout cela? As-tu lu son roman?

MADEMOISELLE. — Pas encore. Mais

je sais qu'il a du talent... Je le devine, je le sens!

MONSIEUR. — Ah! bien, tu pourras te vanter d'en avoir un flair, toi! Moi, ce roman ne me dit rien. Ce sera encore un de ces ouvrages de pacotille comme nous en avons tant, sans doute, et je n'encouragerai jamais, quant à moi, cette littérature-là. D'ailleurs, je n'ai jamais eu confiance, moi, dans la littérature canadienne-française.

MADAME. — Ni moi. Comme s'il était possible, en effet, de croire que nous pouvons rivaliser avec les littérateurs de France — avec un Barrès, par exemple, un Bourget, un Bordeaux!

MADEMOISELLE. — Toi, père, tu n'as pas confiance dans la littérature canadienne-française parce que tu ne lis rien — pas même les chefs-d'oeuvre de M. Libris... Quant à toi, mère, tu ne sembles pas te rendre compte que les maîtres français d'aujourd'hui sont, pour ainsi dire, les résultantes d'une longue succession d'écrivains mauvais, passables et bons — fleurs très rares et très cultivées d'une grande et vieille civilisation — et qu'il n'y a pas de raison au monde pour nous empêcher d'écrire un jour aussi bien que Barrès, Bourget ou Bordeaux. C'est en forgeant qu'on devient forgeron...

MONSIEUR. — Fichtre! Quel enthousiasme tu y mets!

MADAME (*sévère*). — Est-ce que, par hasard, ce jeune homme aurait sur toi une influence aussi...

MADEMOISELLE (*rougissante*). — Oh! Mais je ne le connais seulement pas...

MADAME. — C'est que tu le défends avec une chaleur, aussi!

MADEMOISELLE. — Ce n'est pas lui seulement que je défends: c'est tous nos artistes, nos littérateurs — ceux qui le sont et ceux qui veulent le devenir — et je ne comprendrai jamais, quant à moi, la logique du bourgeois qui dit, quand on lui offre un nouveau livre, un tableau nouveau, une statue nouvelle: "Est-ce que l'auteur est connu, étiqueté, classé? Et qui, si on répond négativement, reprend: "Alors ce n'est pas bon... Que l'auteur se fasse connaître d'abord et nous verrons..."

MONSIEUR. — Eh! bien, il me semble que ce n'est pas si mal raisonné...

MADEMOISELLE. — On pourrait être, du moins, plus logique. Car enfin, pour se faire connaître il faut produire quelque chose, n'est-ce pas?

MONSIEUR. — C'est évident.

MADEMOISELLE. — Mais alors, comment veux-tu qu'un auteur se fasse connaître si on refuse de lire ses ouvrages, de lui prêter la moindre attention?

MONSIEUR (*solennel*). — Le véritable talent finit toujours par se faire place, par s'imposer, par percer... Mais il faut qu'il ait fait ses preuves... Un débutant...

MADEMOISELLE. — Un débutant, chez nous, n'a jamais de talent. Il n'a pas le droit d'en avoir plus que son voisin: ici, celui qui se "fait un nom", se glorifie et se fait glorifier, c'est celui qui a assez de prétention pour se faire accorder du talent sans en avoir, et dont la suprême habileté consiste à faire croire qu'il a fait "quelque chose" sans l'avoir fait jamais! M. Pérard n'est pas de ceux-là — malheureusement pour lui...

MADAME. — Mais il est de petite origine, il est pauvre, il...

MADEMOISELLE. — Comme si on pétrissait le talent avec de l'or!

MONSIEUR. — Mais nous l'avons toujours connu, ce petit jeune homme!

MADEMOISELLE. — Alors il faut être étranger pour avoir du mérite?

MONSIEUR. — Je ne dis pas... Mais dis ce que tu voudras, il est assez difficile de croire que le petit garçon qui nous a fait des niches, bombardé de pelotes de neige; que l'adolescent qui nous disait humblement bonjour; que l'homme que nous voyons passer à nos côtés, simplement mis, sans canne et sans bruit, est devenu capable d'écrire et de publier un livre! Ce n'est pas naturel...

MADAME. — Si encore il portait ses cheveux longs, le pauvre!

MADEMOISELLE. — En effet, il y a "l'appâârance-ce" comme dirait Brind'oison.

MONSIEUR. — Enfin, je vais toujours lui retourner son blanc, à M. Pérard.

MADEMOISELLE. — Oui, c'est plus poli... Mais, non seulement tu vas le lui retourner, mais tu vas le lui retourner signé...

MADAME. — Hé! si tu y tiens tant que ça! Combien, ce volume?

MONSIEUR. — Un dollar. Remarque que pour ce prix on a le choix parmi les chefs-d'oeuvre français...

MADAME. — Voilà! Les livres canadiens coûtent trop cher.

MADEMOISELLE. — Le gouvernement devrait, en effet, les donner en cadeaux à Noël, après les avoir achetés bon marché, à l'auteur... Ce serait alors, ce qu'on pourrait véritablement appeler travailler pour la gloire!... Combien d'exemplaires prends-tu, père?

MONSIEUR. — Mais rien qu'un! C'est déjà bien assez.

MADEMOISELLE. — Non, ce n'est pas assez. Tu vas en prendre deux. Il faut que les riches achètent pour ceux qui ne le peuvent — ou qui ne le veulent pas...

MADAME. — Mais que ferons-nous de deux exemplaires, je vous le demande!

MADEMOISELLE. — Oh! ne vous inquiétez point! Vous m'en ferez cadeau.

MONSIEUR. — Des deux? Et que ferastu du deuxième?

MADEMOISELLE. — Il y a une superstition que j'ai toujours trouvée charmante. C'est celle qui consiste à mettre un portrait sous l'oreiller afin de rêver à ses amours... Or, moi je mettrai l'un des exemplaires de l'ouvrage de M. Pérard sous mon oreiller afin de rêver que l'art est apprécié au Canada, et l'autre me consolera d'apprendre à nouveau qu'il ne l'est pas... Mets ta griffe pour deux exemplaires.

MONSIEUR. — Eh bien, soit! *(Il signe.)* Tiens, est-ce cela?

MADEMOISELLE *(avec joie)*.—Merci, père. Tu ne lis pas, mais c'est égal, tu es gentil, tout de même. Et maintenant, je cours jeter cette lettre à la poste. Je reviens tout de suite. *(Elle sort)*.

SCENE II

MONSIEUR, MADAME.

MADAME. — Cette petite est folle de littérature.

MONSIEUR *(pensif)*. — Je la crois plutôt folle du littérateur.

MADAME *(avec stupéfaction)*. — Du petit Pérard?

MONSIEUR. — Mais oui.

MADAME. — Pas possible.

MONSIEUR. — Parfaitement. Remarque bien ce que je vais te dire: tu sais, notre petit voisin.

MADAME. — Qui vient de te carotter deux dollars.

MONSIEUR.—Lui-même. Dans un an, il te carottera... je veux dire il te prendra ta fille en mariage...

MADAME. — Pour le coup, tu radotes!

MONSIEUR. — Merci. Tu verras, d'ailleurs. *(Un temps.)* Et maintenant, je m'en vais...

MADAME. — Tu t'en vas? Et où çà?

MONSIEUR. — Dans... dans ma bibliothèque...

MADAME. — Dans ta biblio...? Mais qu'y vas-tu faire, mon Dieu?

MONSIEUR. — J'y vais lire mes livres... Cette petite m'a fait honte tout à l'heure avec ses idées. Bonsoir. *(Fausse sortie)*.

MADAME. — Mais je ne suis pas pour demeurer ici seule? Attends-moi...

MONSIEUR. — Tu veux venir avec moi?

MADAME. — Mais oui...

MONSIEUR. — Pour lire ou pour causer?

MADAME *(hésitante)*. — Pour... pour lire...

MONSIEUR. — Pas possible! Allons, viens...

RIDEAU

Politique ou Politicien

Dans la piécette légèrement ironique intitulée "Pour être Reporter" mais où l'auteur se révèle artiste raffiné et psychologue délicat, au dire du docte critique F. Charbonnier, Antonin Proulx stigmatise le mot politicien lorsqu'il fait dire à un fat rédacteur qu'un politicien émérite est un véritable entraîneur d'électeurs, un vociférateur d'injures, etc.

Notre excellent collaborateur a raison. Le terme politicien est bas, vulgaire et ne s'emploie qu'en mauvaise part. Le mot politique est plus relevé, plus digne.

Et pourtant, nos reporters, quels qu'ils soient, n'en sont pas rendus à connaître le sens exact de chacun de ces deux mots. Il faut qu'on le leur répète. C'est ce que nous voulons faire pour la mille et unième fois.

G. M.

NOTULES LITTERAIRES

A LA MÉMOIRE DE BENJAMIN SULTE

La Commission des Sites et Monuments historiques du Canada, d'Ottawa, vient de poser sur la façade de l'hôtel de ville des Trois-Rivières une plaque commémorative en souvenir de Benjamin Sulte, l'historien des Canadiens français. Elle porte l'inscription suivante: "Benjamin Sulte, 1841-1923, historien et poète, né aux Trois-Rivières le 17 septembre 1841, décédé à Ottawa en août 1923. Commission des Sites et Monuments Historiques du Canada, 1930".

C'est un tribut de juste reconnaissance à cet crivain qui a tant fait pour l'histoire canadienne. Aussi, nous voulons féliciter la commission fédérale pour ce beau geste patriotique. Comme on le sait, M. Sulte n'a pas été étranger à la fondation de la Commission des Sites et Monuments historiques du Canada, en 1918, et il en a lui-même fait partie comme membre aviseur de cette date à sa mort.

Quoique incomplète, cette plaque commémorative est suffisante pour rappeler le souvenir d'un des plus illustres enfants des Trois-Rivières. On aurait pu suppléer au laconisme de l'inscription par une simple précision. La famille Sulte demeurait dès 1836 dans une maison de la rue Royale, où l'historien est né en 1841, en face de la rue Volontaire, tout à côté de la demeure des Panneton.

Nous pouvons regretter aussi que la pose de cette plaque commémorative n'ait pas donné lieu à une inauguration officielle quelconque. L'occasion eût été propice, nous semble-t-il, pour faire revivre la figure si sympathique de Benjamin Sulte devant une population jeune qui l'a peu ou point connu.

G. M.

Ouvrir les yeux à la lumière, c'est contracter par cela seul une dette de reconnaissance envers ceux qui nous l'ont permis.

NOS CONTES

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE[1]

—Maman, regardez donc ce bonhomme! Si on le faisait entrer... Il doit être gelé.

—Voyons, Henriette,... à quoi penses-tu?

Henriette ne dit plus rien. Elle quitta la fenêtre et retourna se plonger dans la lecture de son roman.

Dehors, il faisait *un froid de loup*. Les passants étaient rares. Et cependant malgré ce froid qui lui gerçait les mains mal cachées dans de mauvaises mitaines, le joueur d'orgue de barbarie continuait sa sérénade.

De temps à autre, pour se réchauffer, il tapait du pied sur la neige.

Le *chef* couvert d'une casquette crasseuse qui lui descendait sur les oreilles et le front, les cheveux longs, sa barbe blanche toute glacée, les habits trop grands et râpés, tout son corps recroquevillé, il semblait inconscient de ce qui se passait autour de lui.

A peine avait-il cassé une croûte depuis le matin. La journée n'était pas bonne. Les gens déambulaient sans le voir, pressés de courir au tramway prochain. Et lui jouait quand même avec toute la conviction et l'ardeur mécanique de son instrument.

De temps à autre il levait les yeux vers les portes des maisons dans l'espérance de les voir s'ouvrir, de recevoir des sous. Tout ce qu'il avait recueilli, cette journée, consistait en une pièce unique de monnaie qu'un quidam dérangé dans ses occupations par les volés criardes lui avait jetée en lui demandant de décamper.

Tout en tournant la manivelle, il songe au maigre souper qu'il va prendre dans le grenier qui lui sert de logement et qu'il a loué de société avec un faux aveugle.

Henriette, incapable de poursuivre sa lecture à cause des tribes d'airs vieillots et usés qui lui parviennent malgré l'épaisseur des murs, était retournée à la fenêtre. Soudain, elle fut prise de compassion pour le miséreux qui demeurait là, toujours, devant sa porte, et aussi d'un peu de curiosité.

Dans son imagination enfiévrée par les lectures, elle bâtissait déjà avec la vie de cet homme, tout un roman probable. Elle crut remarquer, sous les habits sordides, une taille assez élégante et découvrir sous le masque d'abrutissement du visage des traits jadis affinés.

—Maman, dit-elle, veux-tu nous allons le faire entrer.

Et elle insista, insista jusqu'à ce que la mère qui ne savait qu'obéir aux caprices de cette fille unique et gâtée, invita l'homme à entrer. Il déposa son orgue de barbarie dans le corridor et pénétra dans le living room où on le fit s'asseoir.

Il retira ses mitaines et se frotta les mains.

Dès l'abord, il parut dépaysé; ses regards ne portaient que sur le tapis, il ne les levait que pour répondre, et laconiquement, aux questions qu'on lui posait.

Puis, peu à peu, à mesure que la chaleur douce de la pièce l'enveloppait d'un bien-être qu'il avait désappris à connaître, sa timidité disparut. Il regarda ses deux hôtesses en face, et par un reste de vanité, passa la main dans ses cheveux hirsutés pour les lisser.

—Vous devez avoir faim, lui demanda Henriette, il y a longtemps que vous n'avez mangé?

L'homme répondit dans un français un peu zézayant qu'il n'avait rien pris depuis la veille. On alla quérir à son intention quelques vivres et des bouteilles de vin.

En voyant couler la liqueur rouge le regard du joueur d'orgue, de terne qu'il était devint animé. Une flamme brillante de convoitise, y reluit. D'un geste sec, il prit son verre, le vida d'un trait et le tendit pour le faire remplir.

---

(1) *Extrait de* Contes Bizarres, *pour paraître aux Editions Edouard Garand.*

A l'examiner attentivement, les deux femmes s'aperçurent que sa figure n'était pas vulgaire; les traits étaient même assez délicats et les yeux noirs auraient été jolis, n'eut été l'abrutissement qui les voilaient. Et toutes les deux, poussées par cet instinct de curiosité inhérent à l'âme féminine, n'eurent qu'une pensée: connaître son histoire. Car il devait avoir une histoire.

Elles le pressèrent de questions auxquelles il ne répondit d'abord qu'évasivement, mais bientôt, sous l'effet réconfortant du vin, il commença un récit dont l'épilogue était sa position actuelle de joueur d'orgue.

Il était né en Italie, il y avait de cela trente-six ou trente-sept ans. Il ne le pourrait dire au juste. Depuis quelques années, il avait perdu la notion du temps. Pour lui les jours se suivent tous pareils dans leur platitude uniforme.

Son enfance s'était écoulée bien paisiblement dans un petit village non loin de Milan où il fit des études assez sérieuses. Ses parents avaient du bien, lui du talent.

—Oui, j'aurais pu devenir quelqu'un, moi, être un avocat célèbre, arriver comme plusieurs de mes compagnons d'alors, mais... quelque chose est arrivé qui m'en a empêché.

—Ce fut?... demanda Henriette, piquée par l'imprévu du récit.

—Ce fut une femme...

A la fin de son cours, avant que de s'en aller dans une Université entreprendre ses études légales, il s'était épris d'une jeune fille. Il lui dit son amour; elle lui confia le sien.

Ah! ces jours-là, ce furent les plus heureux de sa vie, ou plutôt de la vie de l'autre, car l'être qu'il était à cette époque était bien mort. Maintenant, il n'était qu'une chose, traînant ses haillons et sa misère, loin de son pays, sans parents, sans amis...!

Le temps des vacances fini, la veille de son départ pour Turin où il devait séjourner comme étudiant, il passa la soirée en compagnie de sa fiancée. Elle lui jura de conserver et de cultiver son souvenir durant les longs mois qu'il séjournerait ailleurs, et, pour sceller la promesse, elle lui accorda ses lèvres.

A peine était-il demeuré un mois que l'ennui, ou plus précisément ce qu'on désigne par ce mot caractéristique: le spleen, lui rendirent la vie intolérable. Fougueux et impulsif, d'un tempéramment tout de passion, susceptible des plus grands enthousiasmes comme aussi des plus grandes dépressions, il lui était dur de vivre sans elle. Sa vie, elle l'incarnait. Il lui semblait que chaque pulsation de son sang obéissait à un commandement d'elle; chaque pensée qui s'implantait en son cerveau était contrôlée par elle. Il n'y avait qu'elle qui existait... L'Université, le droit, les études, il accomplissait tout mécaniquement, avec, toujours en lui, l'image changeante selon son humeur, de l'enfant suave qu'il avait laissée par devers lui.

Un matin, à bout de forces, après une nuit douloureuse d'insomnie, il monta en wagon à destination de son village natal. Tout le voyage durant, son imagination se repaissait du plaisir qu'il éprouverait à la voir, et de la surprise que cette arrivée à l'improviste lui causerait. Il relisait les lettres brûlantes d'un amour sincère, qu'elle lui avait envoyées depuis un mois.

...Ce fut d'un pas léger qu'il descendit à la petite gare et s'aventura dans l'avenue qui conduit à sa demeure.

A côté de la maison qu'habitaient les parents de la jeune fille, il y a un jardin parsemé de plate-bandes, ombragé de lauriers: au fond une charmille recouverte de vigne. Il en fit le tour prudemment voulant la surprise plus complète. Il était alors aux alentours de huit heures du soir, un peu après le coucher du soleil. Quelques teintes rouge sang séjournaient encore au ciel.

A ce moment de son récit, le joueur d'orgue s'arrête. Un sourire méchant passe sur ses lèvres qu'il réprime aussitôt; ses yeux clignent sous les sourcils qui se froncent. Il reprend son récit.

Voulant voir si elle était sous la charmille où presque chaque soir elle s'allait reposer, il se dirigea de ce côté, caché par la haie.

Un bruit de voix l'arrête. Il ne distingue pas ce qui se dit, mais il a reconnu le son argentin, pur, mélodieux de la voix aimée. Il se laisse griser quelques instants par cette musique plus belle, plus chère pour lui que toutes les musiques réunies de la terre. Mais sa rêverie est interrompue par le son d'une autre voix, une voix d'homme, et qu'il croit reconnaître, celle de son meilleur ami.

Intrigué, retenant son souffle, il s'approche prudemment, le plus près possible, pour surprendre leur conversation. Un soupçon l'effleure. Mais non! Cela n'était pas possible!

ses lettres dernières étaient si remplies d'amour. S'approchant toujours, il finit par entendre... distinctement... et soudain, tout l'édifice de son bonheur s'écroula... lamentablement. Ce qu'ils accomplissaient là, tous les deux, elle sa fiancée si douce, si candide d'apparence, lui, qu'il avait considéré, toujours, comme un de ses amis les meilleurs, c'était le massacre dans le temple. Amour, amitié, fidélité, tout cela ne devenaient que des mots, des mots vides. Une obsession de rouge devant les yeux, il se redresse farouche; et quand, après les aveux d'amour de sa fiancée à son ami et le reniement de son amour pour lui, il entendit le bruit frais et léger de lèvres qui se touchent, il saute la haie, saisit l'homme à la gorge, le dégage de son étreinte, et sauvagement exalté, ses forces décuplés par la colère, il l'étend sur le sol où de ses deux mains crispées, il l'étrangle. Il ne l'âche prise que lorsqu'il eut râlé son dernier râle. Puis, se retournant devant la jeune fille, pétrifiée, il lui crache à la figure une injure, une seule, la stigmatisant de ce seul mot, et après l'avoir regardé avec dégout il prit son chapeau et se sauva à toutes jambes.

Que lui importait la vie désormais! Trahi dans son amour, trahi dans l'amitié... son avenir brisé... Un train passa à la gare... Il y sauta.

Depuis... Depuis! il est devenu la loque qu'il est maintenant.

Ubald PAQUIN.

A PROPOS D'UN PRIX DE ROMAN

Notre excellent collaborateur Antonin Proulx, conservateur français de la bibliothèque Carnegie, à Ottawa, vient de publier aux Editions Edouard Garand un roman canadien intitulé "Le Coeur est le Maître." C'est un ouvrage appelé à un gros succès et dont l'impression soignée fait honneur à notre maison d'édition.

Comme on le sait, M. Proulx a remporté l'hiver dernier le premier prix du concours de roman canadien organisé par la revue "Tout Sport", de Québec. Aussi, est-ce avec surprise que nous lisons dans les colonnes d'un confrère l'articulet suivant d'un rédacteur de "la Vie Catholique," de Paris.

"Le prix du roman canadien, qui récompense le meilleur ouvrage en langue française paru au Canada dans l'année, a été attribué à M. Antonin Proulx pour "le Coeur est le Maître". Si nous n'avons pas de meilleure œuvre à couronner que ce roman invraisemblable, sans art d'aucune sorte, il vaut mieux ne pas accorder de prix."

Ces remarques sont aussi malveillantes qu'irréfléchies et montrent bien l'esprit étroit des Parisiens à l'égard de notre littérature.

"Le Coeur est le Maître" est le titre du roman de M. Proulx qui a été primé au concours de "Tout Sport", mais il n'a pas remporté le prix David du roman Canadien. Le rédacteur étranger a pu confondre les deux concours, ce qui ne l'excuse pas de tomber dans des considérations purement ridicules. Le roman de M. Proulx est ce que l'on peut appeler un beau roman. D'ailleurs nous y reviendrons.

G. M.

C'est dans la lecture que je trouve un délassement pour mon esprit; c'est elle qui repose mon oreille fatiguée du tumulte du forum et des cris de la foule. — *Cicéron.*

Pour être Reporter

SAYNETTE

PAR

ANTONIN PROULX

Scène: un bureau de journal, fouilli de journaux, murs bariolés de gravures et de dessins, tables à ouvrage, ciseaux et pots à colle.

Personnages: Le rédacteur; Loisot, reporteur; l'aspirant reporteur.

Scene I

LOISOT *puis le* REDACTEUR

LOISOT *(il découpe un journal)*. — En core cet article. Ça fera bien dans le journal. Et celui-ci? Prenons-le. Il faut bien faire les choses... C'est égal, c'est fatigant, le journalisme! Un travail du diable, une production intellectuelle incessante, un gaspillage de talent effrené!... Aussi j'ai demandé à mon chef un aide. Fichtre! Je ne tiens pas à me faire mourir, moi! Justement, le voici, le chef...

LE REDACTEUR. — ...jour. Person ne n'est venu en réponse à notre demande?

LOISOT. — Oui, un jeune homme est venu, mais je crois bien que c'est un muet...

LE REDACTEUR. — Un muet? Un muet, journaliste? Non! Mais qui est-ce qui a vu une idiotie pareille! Un muet! Au moins, en voilà un qui ne fera pas de calembours! Est-il sourd aussi?

LOISOT. — Non, je ne crois pas, car il s'est éloigné quand je lui ai dit que vous étiez sorti.

LE REDACTEUR. — Il va revenir.

LOISOT. — Je le pense. Tenez, je crois que c'est lui qui revient. *(On frappe à la porte du bureau)*.

LE REDACTEUR. — Entrez. *(Entre l'aspirant reporteur, rouge comme une pivoine et tortillant son chapeau)*. Bonjour. Que voulez-vous? mon ami.

Scene II

LE REDACTEUR
L'ASPIRANT REPORTEUR, LOISOT

LE REDACTEUR. — Eh bien?

L'ASPIRANT REPORTER. — ! ! !

LOISOT. — Vous voyez bien qu'il est sourd!

LE REDACTEUR. — Etes-vous sourd?

L'ASPIRANT REPORTER *(d'une voix étranglée)*. — Non.

LE REDACTEUR. — Non? Eh bien, parlez donc, alors!

L'ASPIRANT REPORTER. — Vous... vous avez besoin d'un...d'un rédacteur?

LE REDACTEUR *(narquois)*. — Un rédacteur? Oui, peut-être... Que savez-vous de la politique?

L'ASPIRANT REPORTER.—Mon Dieu! Je...

LE REDACTEUR. — Hein! Vous ne savez que cela et vous voulez être rédacteur?

L'ASPIRANT REPORTER. — Pardon, monsieur. C'est reporter que j'ai voulu dire, pas rédacteur... Oh! non!

LE REDACTEUR *(sans entendre)*. — Pour être rédacteur, mon garçon, il faut, à part la politique, savoir rédiger les nouvelles... Savez-vous rédiger les nouvelles? Non, hein? C'est difficile... Il faut aussi savoir traduire... Savez-vous traduire de l'anglais en français? Non. C'est encore difficile. Il faut en outre pour être bon rédacteur, savoir découper les journaux, bien coller, faire des titres... Savez-vous faire des titres, des manchettes, des sous-titres, tout le tremblement? Non? Comment, malheureux, vous ne savez pas faire des titres et vous voulez être rédacteur?

L'ASPIRANT REPORTER. — Pardon, c'est reporter que je voulais dire, reporter, monsieur.

LE REDACTEUR. — Ah! c'est reporter! Eh bien, êtes-vous de la pâte dont on fait les reporters? Hé, hé! vous me paraissez bien timide pour... Savez-vous, au moins, ce que c'est que le reportage? Je gage que vous ne vous en doutez pas? Je vais vous expliquer ça: asseyez-vous. *(Le jeune homme s'assied, mais ce faisant, jette à terre ciseaux et pot à colle)*. Bon! voilà ma plume et mon encrier par terre!

L'ASPIRANT REPORTER. — Pardon, c'est les ciseaux et...

LE REDACTEUR. — C'est la même chose... je veux dire... enfin. La timidité vous fait faire des sottises, mon garçon. Pourquoi, diable, êtes-vous timide aussi?

L'ASPIRANT REPORTER. — Je...

LE REDACTEUR. — Allons donc! En voilà une raison! Timide! Est-ce que je suis timide, moi? Voyons. Comment peut-on être timide? Est-ce que vous vous croyez plus bête qu'un autre?

L'ASPIRANT REPORTER. — Non, mais...

LE REDACTEUR. — Est-ce que vous ne savez pas vous exprimer, dire ce que vous pensez?

L'ASPIRANT REPORTER. — Eh!

LE REDACTEUR. — Vous ne savez pas causer, alors?

L'ASPIRANT REPORTER. — Mais...

LE REDACTEUR. — Avez-vous un vice de langue, d'instruction, de culture?

L'ASPIRANT REPORTER. — Je...

LE REDACTEUR. — Vous radotez! Vous voyez que je ne suis pas timide, moi. Aussi, je marche de succès en succès. Personne ne doute de mon habileté, de mon talent. Si, par hasard, j'apprends qu'un nouveau débarqué en doute, je vais à lui, comme cela, tenez, je le saisis par les cornes... je veux dire, je saisis le taureau par les cornes et je fais si bien, je m'impose à lui avec tant d'énergie, de brio qu'il en est bientôt ébloui, aplati, conquis. Et dès lors, je n'ai pas de plus chaud partisan. Ce n'est pas plus difficle que cela! Hein? que dites-vous?

L'ASPIRANT REPORTER. — ! ! !

LE REDACTEUR. — Hé, oui! C'est la seule manière de réussir dans le journalisme. Tenez-le vous pour dit. Je vous prends à l'essai comme reporter. Faites-moi, tout de suite, un article sur l'économie politique.

L'ASPIRANT REPORTER. — Mais, monsieur!

LE REDACTEUR. — Bien, quoi? Vous ne savez pas? Comment! *(Avec éclat.)* Comment, malheureux, vous ne savez pas l'économie politique et vous voulez être reporter!

L'ASPIRANT REPORTER. — Je pensais...

LE REDACTEUR. — Ah! vous pensiez, monsieur! Eh bien, vous aviez tort de penser... Il ne faut pas penser dans le journalisme... je veux dire, heu!... il faut agir. Dites-moi? Connaissez-vous quelque chose de la politique, de la politique canadienne, s'entend — c'est la seule qui compte. En France, en Angleterre, c'est de la littérature, *(avec mépris)* de la poésie, que la politique... Quand on se prend de polémique, c'est avec une sorte de politesse, en donnant des raisons, que sais-je! C'est absurde! Comme si les élections se faisaient avec des prières! Parlez-moi de Chose, là ...Machin, le rédacteur du "Flingot". En voilà un politicien émérite, un entraîneur d'électeurs, un journaliste! Il n'a pas son égal pour vociférer des injures, bafouiller des bouts de phrases ramassées dans les journaux, et pour harceler un gouvernement! Un journaliste, dans la politique, c'est comme un de ces petits chiens dont les voleurs ont une peur bleue parce qu'ils jappent, aboient, se sauvent quand on leur court sus, et reviennent quand on s'éloigne... Aboyez-vous facilement? Je veux dire: avez-vous la langue bien pendue?

L'ASPIRANT REPORTER. — Je ne suis pas un orateur, mais...

LE REDACTEUR. — Eh bien, vous avez tort, jeune homme. Mais à défaut de bagout,

avez-vous la plume alerte, bien grosse et sans vergogne?

L'ASPIRANT REPORTER. — Je n'en sais rien, encore, je...

LE REDACTEUR *(furieux)*. — Comment! Ah! ça, vous ne savez donc rien faire, vous? Si vous ne connaissez ni l'économie politique, ni la science sociale, ni l'engueullage, ni la politique — canadienne — ni ci, ni ça, que diable venez-vous faire ici? Qui est-ce qui m'a fichu pareil gibier? Voulez-vous me ficher le camp tout de suite, malheureux! *(A Loisot pendant que l'aspirant reporter sort, ahuri, éperdu.)* Ce jeune homme est perdu! Il ne connaît pas la politique canadienne!

Antonin PROULX.

LE "ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

"Le Roman Canadien" a été fondé dans le but d'aider les auteurs canadiens en publiant leurs oeuvres, et en rémunérant les auteurs pour les encourager à produire davantage.

Avant la fondation des Editions Edouard Garand, les auteurs étaient obligés d'imprimer leurs oeuvres à leurs propres frais et faisaient souscrire leurs amis afin de pouvoir payer une partie de l'imprimerie avec le peu qu'ils vendaient

Les auteurs, n'ayant pas de service de distribution, ne vendaient leurs oeuvres que dans leurs villes natales, et quelques-uns parvenaient à en vendre dans les grandes villes du pays.

Les auteurs n'étant pas assurés d'une vente assez considérable pour payer l'imprimerie, étaient obligés de vendre leurs volumes assez chers, c'est pourquoi, avant la fondation des Editions Edouard Garand, le public était sous l'impression que l'on ne pouvait imprimer en Canada des livres canadiens en payant l'auteur et en vendant les volumes à un prix raisonnable.

Jamais nous n'avons refusé un roman parce que l'auteur demandait trop cher, au contraire nous nous sommes mis en relation avec les meilleurs auteurs et nous les avons toujours rémunérés, afin qu'ils soient satisfaits; la preuve est que la plupart des romanciers dont nous avons publié un roman se sont mis à l'oeuvre, et en ont fait un deuxième.

Nous passions pour un peuple sans littérature aux yeux des Anglais, des Français et de tous. Avaient-ils tort de le croire? Avant la fondation des Editions Edouard Garand, soit en 1922, il avait été publié deux romans canadiens et 12 volumes canadiens en toute l'année.

En 1923 seul les Editions Edouard Garand ont publié 10 romans canadiens, 1 recueil de chansons canadiennes inédites et 1 pièce de théâtre.

Dix mois après le début de notre entreprise, nous avions reçu près de cent manuscrits d'auteurs canadiens. Chacun de ces manuscrits a reçu une attention spéciale.

Qu'arrivait-il?... Nous constatons que notre race avait des littérateurs qui pouvaient rivaliser avec les bons romanciers des pays étrangers. Ce qui manquait c'était un éditeur !

En 1930, nous espérons beaucoup produire. Le public a fait son devoir en achetant nos romans, mais aujourd'hui nous demandons que chaque acheteur au numéro, induise une autre personne à en acheter, que chaque abonné nous amène un nouvel abonné et nous deviendrons la publication la plus lue en Canada-Français.

Nous demandons, aux journalistes ou aux personnes qui ont accès dans les journaux de ne pas avoir peur de nous faire un peu de propagande, par des articles bien sentis. Notre succès sera le leur, car les journalistes ne sont-ils pas des auteurs, qui pourraient bien un jour être tentés d'écrire une oeuvre de longue haleine?

Le Roman Canadien se vend maintenant dans presque toutes les villes du Canada, et un peu aux Etats-Unis. Nous avons un dépositaire à Edmonton, à Winnipeg et même en Colombie-Anglaise, et nous espérons plus tard en vendre à Cuba, Haïti, places dont la population est française, et plus tard, qui sait? . . . si nous ne parviendrons pas à distribuer nos volumes à nos cousins de France, comme ils distribuent actuellement les leurs en Canada.

Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.
Abonnez-vous au Roman Canadien.

VOUS AIDEREZ A BATIR UNE INSTITUTION NATIONALE !

Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-25-27, rue Ste-Elisabeth
Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c.

Déjà parus:—

1.—*La Secousse*....................JEAN FERON
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.

2.—*Les Pamoisons du Notaire*....................ALEXANDRE HUOT
3 actes. Inédit.

3.—*Mon Commis-Voyageur*....................LE CHEVALIER E. CORRIVEAU
3 actes. Inédit.

4.—*Un Million pour un Casse-tête*....................OSCAR SEGUIN
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.

5.—*La Visite Nocturne*....................PAUL COUTLEE
Pièce en un acte.

6.—*Quand Même*....................A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 3 actes.

7.—*Entre Deux Civilisations*....................ARMAND LECLAIRE
Pièce en 5 actes.

8.—*Le Triomphe de la Croix*....................JULIEN DAOUST
Pièce en 5 actes.

9.—*L'Aveugle de St-Eustache*....................L.-N. SENECAL
Drame en 5 actes et 8 tableaux.

10.—*La Mère Abandonnée*....................HENRI DEYGLUN
Drame en six tableaux.

11.—*Petit-Baptiste*....................A.-H. DE TREMAUDAN
Comédie Héroïque en 4 actes.

12.—*Feu Follet*....................A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 4 actes.

13.—*Le Petit Maître d'Ecole*....................ARMAND LECLAIRE
Pièce en 4 actes.

14.—*Pureté*....................A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 1 acte.

15.—*Le Reporter*....................ALEXANDRE HUOT
Pièce en 5 actes en vers.

16.—*La Berceuse*....................CHRISTO CHRISTY
Pièce en 3 actes.

17.—*La Laveuse Automatique*....................OSCAR SEGUIN
Comédie en 2 actes.

18.—*De l'Audace, Jeune Homme !*....................ANTONIN PROULX
Comédie en un acte

19.—*L'Intime Souffrance*....................ANTONIN PROULX
Drame en un acte.

20.—*Un poète au Salon*....................LUCIEN PARIZEAU
Un Abonné de la Campagne....................CONRAD GAUTHIER